

MISSIONNAIRES D'AFRIQUE : PÈRES BLANCS.

Ils nous ont mis, les Pères Blancs, dans un cruel embarras !

C'est tout leur « Livre d'Or » qu'il aurait fallu pouvoir publier ici. Ils ont remporté tant de palmes, glané tant de décorations, que nous avons été obligés, faute de place, de ne pas les citer tous. Aussi, conseillons-nous vivement à nos lecteurs de consulter le *Livre d'Or* des Missionnaires d'Afrique, édité à la Librairie Missionnaire, 26, rue Vavin, Paris (8^e). Ils verront eux-mêmes la phalange de héros que les Pères Blancs ont donnée à la France.

Quant à nous, nous avons choisi... au hasard, il faut bien le dire, parmi ces pages de gloire, quelques citations. Celles qui n'y figurent pas ne sont pas les moins belles... celles qui y figurent ne sont peut-être pas les plus brillantes... En réalité, il n'y a pas de « plus » ni de « moins » en pareille matière !

CITATIONS

Ordre n° 174.

A l'Ordre du Corps d'Armée, à titre posthume :

BAUROUSSEAU Edmond, 2^e S. M. de la C^o du Génie 83/1.

« Infirmier de section d'un courage admirable et d'un dévouement à toute épreuve, toujours présent sur les chantiers les plus dangereux. Le 28 janvier 1944, alors qu'il marchait avec les équipes de déminage devant les chars, dans la plaine de San-Elia, a été tué par éclats de mines pendant qu'il prodiguait des soins aux blessés du chantier. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.

Ordre n° 172 du 6 mars 1945.

A l'Ordre du Corps d'Armée :

BAUMANN Jean-Marie, Caporal-Chef, 2^e C^o de Ramassage.

« Gradé brancardier d'une activité inlassable, d'un dévouement et d'un courage sans limite. Toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses. Se dépensant sans compter, refusant tout repos, a pris sur ses hommes un ascendant extraordinaire en raison de son exceptionnelle valeur morale, de son rare esprit de sacrifice. Fait en permanence la preuve de ses magnifiques qualités. A donné une fois de plus sa mesure au cours des dures journées du 25 novembre 1944 au 5 décembre 1944, dans la région d'Oderen, et lors de la progression sur Kruth, en assurant la relève et l'évacuation des blessés en des zones balayées par le feu de l'ennemi, non encore déminées, en pleine vue de l'ennemi, refusant de se mettre à l'abri.

S'impose à tous par son exceptionnelle bravoure, son sang-froid, son absolu mépris du danger. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.

Ordre n° 271 du 13 octobre 1944.

A l'Ordre du Régiment :

BAUMANN Jean, Caporal, 3^e Bataillon médical.

« Caporal brancardier, remarquable de courage et de sang-froid. S'est particulièrement distingué à Marseille les 23 et 24 août 1944, en assurant, sous un bombardement intense et une vive fusillade, le transport de nombreux blessés civils et militaires. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Ordre n° 96 du 11 juin 1945.

A l'Ordre du Régiment :

BAUMANN, Caporal-Chef, 5^e Bataillon.

« Caporal-chef brancardier, détaché au Bataillon à la tête d'une belle équipe, a toujours fait preuve des plus belles qualités morales, a montré un sang-froid et un courage à toute épreuve. S'est toujours distingué avec simplicité et, en particulier, le 5 avril 1945, à Eppingen, le 1^{er} avril 1945 dans la région de Korntal, sur l'autostade, en allant ramasser les blessés sous le feu des armes automatiques ennemies. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Ordre n° 845 du 9 juin 1945.

A l'Ordre du Corps d'Armée :

BAUMANN Jean-Marie, Caporal-chef, 3^e Bataillon médical.

« Gradé d'un exceptionnel mérite, ayant sur ses hommes un ascendant extraordinaire en raison de ses hautes qualités. D'une bravoure devenue légendaire, d'un dévouement sans limite, faisant montre en permanence d'une abnégation totale, d'un rare esprit de sacrifice, a donné une fois de plus sa mesure le 21 avril 1945 près de Muninchingen, en se portant à la tête de sa section, en pleine vue de l'ennemi et à quelques vingtaines de mètres des premières lignes allemandes, pour aller relever des blessés sur un glacis balayé par le feu des armes automatiques et individuelles. Est un exemple constant pour tous. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.

Ordre n° 213.

*A l'Ordre de la Division :*BAUMANN Jean-Marie-Noël, Caporal, 2^e C^o de ramassage.

« Venu comme volontaire à la section de brancardiers, où il assure les fonctions d'adjoint au chef de section, a fait preuve du 15 au 25 mai des plus belles qualités de dévouement, de courage, de mépris absolu du danger, en reconnaissant de jour et de nuit, sous le feu ajusté de l'ennemi, les pistes d'évacuation et en assurant les liaisons entre les différents postes de secours. S'est particulièrement distingué dans la nuit du 22 au 23 mai en pénétrant seul dans Pico pour tenter de porter secours aux blessés de la 2^e C^o du 7^e R. T. A. qui se trouvait bloquée dans cette localité. »

*La présente citation comporte l'attribution
de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.*

Ordre n° 120 du 20 mars 1944.

*A l'Ordre de la Division :*BISEUIL Jacques, Tirailleur de 1^{re} classe, N^{no} R. T. T.

« Radiotélégraphiste d'un calme, d'un dévouement et d'une conscience professionnelle exemplaires.

A été blessé mortellement le 27 janvier 1944 à son poste de combat dans la région de San-Elian (Italie). »

*La présente citation comporte l'attribution
de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.*

*
* *

Décret n° 1743 du 25 juin 1943, conférant la Médaille militaire (à titre posthume) à :

BOELLMANN René-Joseph, Sergent, classe 1939, M^{no} 612.

« Du recrutement de Mulhouse, chef de groupe animé d'une ardeur combattive. A été tué glorieusement d'une balle au front, le 10 juin 1940, à Vernon, au moment où il réglait le tir de son fusil-mitrailleur. A été cité (J. O. du 30 juin 1943).

Ordre n° 7 du 20 janvier 1945.

*A l'Ordre du Corps d'Armée :*BOURREL Gaston, 1^{re} classe, 3^e escadron.

« Radio à bord d'un scout-car a été un modèle de conscience et de calme dans des circonstances difficiles. Son équipage ayant reçu, le 25 novembre 1944, à Saint-Louis, la mission de surveiller une route particulièrement dangereuse, s'est dépensé sans compter pour faciliter l'accomplissement de cette mission. Attaqué à la tombée de la nuit, a été tué à son poste. »

*La présente citation comporte l'attribution
de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.*

Ordre n° 120 du 31 mars 1944.

La Médaille Militaire est accordée à titre posthume à :

CANAUD Henri-Victor, 1^{er} Canonnier au 2/67^e R. A. A.

« Infirmier remarquable par son courage et son esprit d'abnégation totale. Prêtre-soldat dans toute la noble acceptation du terme, jouissant de la plus grande estime, aimé et admiré de tous, toujours volontaire pour toutes les missions et surtout les plus périlleuses.

« A trouvé une mort glorieuse le 15 février 1944 sur la route de San-Elia, alors qu'il allait porter secours aux blessés sous le feu de l'artillerie ennemie. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

CANAUD Henri avait obtenu auparavant la très belle citation suivante :

Ordre n° 35 du 6 février 1944.

A l'Ordre du Régiment :

CANAUD Henri, du 2/67^e R. A. A.

« Infirmier particulièrement dévoué, faisant preuve d'une abnégation totale et d'un courage digne d'éloge devant le danger. A assuré les soins et la relève des blessés du Groupe au cours du bombardement des 28 et 29 janvier, parfois en pleine nuit sous le feu de l'ennemi. A participé au brancardage des blessés au bombardement du carrefour de Vallerotonda-San-Elia le 31 janvier 1944 sous les éclatements des projectiles. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Ordre n° 1658.

A l'Ordre du Corps d'Armée :

DALLERET Emile-Gabriel, Capitaine au 2^e Régiment de Spahis algériens.

« Modèle de toutes les vertus militaires, a fait preuve, pendant toute la guerre, et au cours des durs combats auxquels s'est trouvé mêlé son régiment, du calme le plus parfait, de la plus grande bravoure, et des plus belles qualités d'intelligence et d'énergie. Officier instruit des choses du métier, a toujours rempli les missions qui lui ont été confiées avec la plus grande conscience. A été blessé le 18 juin 1940, entre Neufchâteau et Coussey, et est décédé des suites de ses blessures le 21 juin à Bar-le-Duc. »

Le présent ordre comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Vermeil.

Décret n° 3411 du 22 décembre 1943.

Nomination dans la Légion d'honneur, à titre posthume :

DALLERET Emile-Gabriel, Capitaine, classe 1919, M^o 77, au 2^e Bureau de Recrutement de la Seine.

« Modèle de toutes les vertus militaires, a fait preuve pendant toute la guerre et au cours des durs combats auxquels s'est trouvé mêlé son régiment du calme le plus parfait, de la plus grande bravoure et des plus belles qualités d'intelligence et d'énergie. Officier instruit des choses du métier, a toujours rempli les missions qui lui ont été confiées avec la plus grande conscience. Très grièvement blessé le 18 juin 1940, entre Neufchâteau et Coussey, est mort des suites de ses blessures. A été cité. »

Originaire d'Alsace, où réside sa famille, le Père Joseph Schuffenecker prit, dès le début, le pseudonyme de Duhautoy.

Décorations obtenues par le Père Duhautoy : Médaille coloniale : Agrafes : Ethiopie, Libye, Tunisie.

Ordre général n° 26.

A l'Ordre de la Division :

Le Père DUHAUTOY, Aumônier du 1^{er} R. F. M.

« A toujours progressé avec les éléments de tête du groupement blindé au cours de l'avance qui, du 20 au 28 novembre 1944, a mené la 4^e Brigade de Ronchamp à Masevaux.

« N'a pas cessé, au cours de cette période, de faire preuve d'un dévouement et d'un mépris du danger remarquables. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.

Promotion à l'Ordre National de la Légion d'Honneur.

Décret du 12 juin 1945.

Au grade de Chevalier :

DUHAUTOY Joseph, Aumônier-Lieutenant de Vaisseau du 5^e Régiment de Fusilliers-Marins.

« Missionnaire catholique en Afrique Equatoriale Anglaise, est accouru seul de l'Uganda à l'heure décisive pour rallier le général de Gaulle. A fait toutes les campagnes de la France Libre depuis septembre 1941.

« S'est classé comme aumônier par sa haute valeur morale, son activité sociale, son courage militaire, parmi les figures aimées et méritantes de la Division motorisée d'Infanterie. »

La présente promotion et nomination entraîne le droit au port de la Croix de Guerre avec Palme.

Décision du 7 juillet 1945.

A l'Ordre de l'Armée :

DUBAUTY Joseph, Lieutenant de Vaisseau, Aumônier du 1^{er} R. F. M.

« Aumônier du 1^{er} R. F. M., au cours de l'action menée dans le massif de l'Authion du 5-15 avril 1945, n'a pas cessé de faire à nouveau preuve de son dévouement et de son courage personnels. Est allé chercher, sous le feu ennemi, de nombreux blessés, tant marins que légionnaires, malgré le tir d'armes automatiques concentré sur lui.

« A, en particulier réussi, en se protégeant derrière un rideau fumigène, à ramener le Capitaine de Carpentier, blessé dans son char. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Le Gouvernement Provisoire de la République Française, Sur proposition du Ministre de la Guerre, vu l'Ordonnance n° 7 du 16 novembre 1940, créant l'ordre de la Libération, Vu l'ordonnance du 7 janvier 1944, relative à l'attribution, Vu l'avis du Conseil de l'ordre du 31 juillet 1945, décrète :

ARTICLE 1^{er}. — La Croix de la Libération est décerné aux Officiers dont les noms suivent, qui deviennent Compagnons de la Libération :

... Aumônier de la Marine Joseph DUBAUTY.

Ordre n° 66 du 1^{er} novembre 1944.

A l'Ordre de la Division :

FOUQUER Roger-Raymond, Aumônier divisionnaire 2^e D. B.

« Aumônier de la plus haute valeur morale. Exemple de courage et d'abnégation. Cherchant toujours à se porter aux points dangereux. Au cours de l'établissement de la tête de pont de Chatel, a assuré lui-même l'évacuation des blessés à travers la Moselle franchie à gué.

The White House, Washington.

Citation for Legion of Merit Degree of Legionnaire.

FOUQUER Roger.

« Chaplain (Captain) Roger Fouquer, French Army, performed outstanding service from September 1944 to February 1946, as Chief Chaplain 2nd French Armored Division. He consistently displayed the highest qualities of courage and coolness in the accomplishment of his wide and varied duties. On many occasions he would be found at the point of greatest danger ministering to the dying and wounded. He organized clubs throughout the division and its social service in Paris which materially relieved the physical and moral

strain of many soldiers. Chaplain Fouquer's great work for the men he served reflects the highest credit upon himself et the French Army.

« L'Aumônier Capitaine Fouquer Roger, de l'Armée Française, a accompli un service remarquable de septembre 1944 à février 1946 comme aumônier principal de la 2^e Division blindée. Il a constamment montré les plus hautes qualités de courage et de sang-froid dans l'accomplissement de ses devoirs variés et étendus. En différentes occasions on le vit aux points du plus grand danger donnant son ministère aux mourants et aux blessés. Il organisa des cercles à travers toute la division et un service social à Paris qui releva de nombreux combattants de leurs soucis physiques et moraux. Le travail de l'Aumônier Fouquet pour les hommes qu'il servait donne de lui-même et de l'Armée Française la plus haute opinion.

*
* *

Ordre n° 71 du 18 mars 1945.

A l'Ordre du Régiment.

GARNIER, Aumônier du 88^e Bataillon du Génie.

« Aumônier d'un dévouement et d'une activité inlassables. Est constamment auprès des éléments les plus avancés des Unités qu'il assiste et joue un rôle considérable dans la haute valeur morale des sapeurs de la Division.

« S'est particulièrement distingué au bois du Mont de Vannes du 25 au 28 septembre 1944, à Servance, le 5 octobre 1944, lors de la prise de Mulhouse, le 20 novembre 1944, et dans les opérations de nettoyage de la poche d'Alsace du 20 janvier au 10 février 1945, n'hésitant pas à aller sous le feu de l'ennemi porter le secours de la religion aux combattants et son aide matérielle au service sanitaire.

Ordre n° 106 du 8 juin 1945.

A l'Ordre de la Division.

GARNIER Louis, Sergent, Aumônier de la C^o 88/33 du Génie.

« Aumônier magnifique de dévouement et de courage, toujours en tête avec les éléments les plus exposés. Le 16 avril 1945, parti sur sa demande avec une section affectée à un groupement blindé à Kursell a été grièvement blessé au cours d'un bombardement d'artillerie, en se rendant au poste de secours pour y remplir les devoirs de sa charge. »

*La présente citation comporte l'attribution
de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.*

*
* *

Ordre n° 211 du 9 août 1944.

A l'Ordre de la Division :

DE GAULLE François, M^o 211, Aspirant du 2^e Groupe.

« Intelligent, énergique et calme, s'est distingué dans la période

du 12 au 26 juin 1944, assurant avec maîtrise toutes ses missions. Le 21 juin, s'est porté rapidement, malgré les tirs ennemis, à un observatoire avancé, à moins de 800 mètres des lignes allemandes, pour mettre en place des tirs permettant ainsi la reprise de la progression amie. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.

Ordre n° 305 du 27 novembre 1944.

A l'Ordre de la Division :

DE GAULLE François, Sous-Lieutenant, 6^e Bie du 2/67 R. A. R.

« Jeune officier qui s'est déjà brillamment distingué en Italie. En liaison auprès de l'Infanterie, le 14 octobre occupant un observatoire avancé, harcelé par un violent feu ennemi, a détruit par un tir précis une mitrailleuse installée sur la côte de la Grosse-Roche, permettant au Bataillon appuyé de s'installer sans pertes sur l'objectif atteint. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.

Ordre n° 115 du 10 juin 1945.

A l'Ordre du Régiment :

DE GAULLE François, Sous-Lieutenant du 11/67 R. A. A.

« Officier d'artillerie de grande classe, remarquable par sa compétence, son calme, son égalité d'humeur et sa modestie. Maintes fois chargé de la liaison entre son Groupe et son Régiment, a toujours fait preuve des mêmes qualités portant à son maximum d'efficacité la coopération des deux armes.

« On lui doit à la bataille de rupture des lignes organisées allemandes de la Lauter, en Basse-Alsace, les 15 et 16 mars 1945, la parfaite liaison entre le Régiment et l'Artillerie d'appui direct, la préparation et l'efficacité des tirs d'arrêt qui briseront la contre-attaque allemande sur Shirrhein et Shirroffen. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

Décret du 2 mai 1941.

Promotion dans l'Ordre de la Légion d'Honneur :

Le Père GODEFROY Maurice, Lieutenant d'Infanterie Coloniale, 33^e Régiment mixte Sénégalais.

« Est nommé au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur, à titre posthume. Lieutenant de réserve, officier de haute valeur morale qui, dans sa vie d'officier, a apporté le plus pur esprit de sacrifice dont il avait fait preuve comme missionnaire. Exemple vivant pour ses hommes dont il a toujours su exalter le courage. Est tombé mortellement atteint, le 11 juin 1940, à Baron (Oise), au moment où, sous le bombardement, il donnait des ordres pour la défense anti-chars. A été cité. »

*
* *

En date du 9 janvier 1940

est nommé au Grade de Chevalier, dans l'Ordre de la Légion d'Honneur :

GUILBERT Gérard-Marie-Joseph, Lieutenant de Réserve.

« Commandant de groupe, qui, par son sang-froid et sa bravoure exceptionnelle, a pris sur ses hommes un ascendant remarquable.

« Au cours d'une embuscade, grâce à ses dispositions habiles, et malgré la supériorité numérique de l'adversaire, a réussi à mettre plusieurs ennemis hors de combat et à capturer un officier et un sous-officier. Tenant en respect, par le feu, le détachement ennemi, a ramené ses prisonniers, dont un grièvement blessé, devait être porté. A réussi sa mission sans subir aucune perte. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Ordre n° 941 C.

A l'Ordre de l'Armée :

GUILBERT Gérard, Lieutenant au 99^e Régiment d'Infanterie Alpine.

« Avait été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur pour un beau fait d'armes sur le front d'Alsace, en décembre 1939. S'est particulièrement distingué au cours des combats sur le Chemin des Dames, pendant la défense de l'Ailette et de l'Aisne. Le 8 juin 1940, s'est défendu héroïquement dans son point d'appui. Engagé dans un combat à courte distance au moment où il venait de recevoir l'ordre de repli, a été mortellement blessé au cours de la lutte. »

*
* *

Ordre du 30 août 1944.

A l'Ordre du Régiment :

HARMEL Léon.

« Officier, pilote de chasse, qui ne cesse de montrer les plus belles qualités. Depuis son engagement avec le groupe Berry, a exécuté 50 missions de guerre, dont 35 offensives au cours desquelles son allant a pu se donner libre cours.

« Le 24 août 1944 notamment, dans une mission de mitraillage au sol, a fait preuve du plus bel esprit de décision et de courage en attaquant et détruisant un poste de Flak qui l'avait pris durement à partie. »

Ordre du 10 février 1945.

A l'Ordre de la Division :

HARMEL Léon.

« Chef de patrouille remarquable par son allant et son esprit de

décision. Le 19 et le 29 novembre 1944, a réussi deux coups au but en bombardant en piqué des Quartiers généraux allemands. Le 1^{er} février 1945, au retour d'une mission lointaine en Allemagne, a fait preuve d'un beau sang-froid en ramenant son avion dont le moteur était défaillant, obligé de voler à basse altitude et sans pouvoir évoluer au travers des barrages de D. C. A. intenses. »

Ordre du 15 mai 1945.

A l'Ordre de l'Armée :

HARMEL Léon.

« Excellent chef de patrouille de chasse qui continue à faire preuve des mêmes qualités de décision et de mordant. S'est particulièrement distingué le 24 avril 1945 au cours d'une attaque au canon contre la navigation allemande dans l'estuaire de la Weser. Au mépris d'une forte D. C. A. a mitraillé et fait échouer un remorqueur et deux péniches transportant des troupes. Totalise 114 missions en deux cents heures de vols de guerre. »

A l'Ordre de la Légion d'Honneur au grade de Chevalier :

HARMEL Léon-Marie, Lieutenant.

« Lieutenant au groupe de chasse 2/2 « Berry » : excellent chef de patrouille de chasse qui continue de faire preuve des mêmes qualités de décision et de mordant. S'est particulièrement distingué, le 24 avril 1945, au cours d'une attaque au canon contre la navigation ennemie dans l'estuaire de la Weser. Au mépris d'une forte D. C. A. a mitraillé et fait échouer un remorqueur et deux péniches transportant des troupes. »

Par décret en date du 19 novembre 1945, est nommé dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur,

Au grade de Chevalier (à titre posthume).

Le Révérent Père Léon LÉLOIR, ancien aumônier du maquis des Ardennes.

« Religieux d'une très grande élévation morale, a réussi à exercer clandestinement et au péril de sa vie son ministère, malgré les interdictions du Commandement allemand. A beaucoup contribué à maintenir le moral de ses compagnons de captivité. »

MARTIN Jacques.

« Chargé de défendre le débouché du pont à proximité du P. C. du 2^e Bataillon, a accompli sa mission avec courage et conscience, malgré un violent bombardement ; a, de plus, participé à la défense rapprochée. Ne s'est replié que sur ordre, en ramenant son matériel au complet. S'est, d'autre part, dépensé pour assister des camarades grièvement blessés. »

Décret du 21 juin 1945
 Dans l'Ordre de la Légion d'Honneur.

Au grade de Chevalier :

MARTIN Jacques, Sous-lieutenant au 4^e Régiment de Zouaves.

« Officier de haute valeur morale, possédant un grand ascendant sur ses hommes, a entraîné sa section de mitrailleuses lourdes le 14 avril 1945, au cours des combats pour la libération de Royan ; l'a installée sur une position d'où il pouvait, de son feu, appuyer une compagnie de voltigeurs malgré des tirs meurtriers de l'ennemi. A été lui-même blessé devant Médis. »

*Cette nomination comporte l'attribution de la
 Croix de Guerre avec Palme.*

28 mars 1946.

A l'Ordre du Nichan-Iftikhar (Officier) :

MARTIN Jacques.

Louange à Dieu seul !

« De la part du Serviteur de Dieu glorifié, de celui qui met en Dieu sa confiance et lui laisse le soin de ses destinées,

Mohammed Lamine Pacha-Bey
 Possesseur du Royaume de Tunis

à M. Jacques Martin

Lieutenant de Réserve au IV^e Régiment de Zouaves.

Sur la proposition de Notre Ministre des Affaires Etrangères,
 qui Nous a fait connaître vos nobles qualités,

Nous vous avons conféré cette décoration

Notre Nom s'y trouve gravé et elle est de la troisième classe de
 Notre Ordre du Nichan-Iftikhar (Officier)

Portez-là avec joie et bonheur !

Ecrit le 25 Rabia II 1365 (28 mars 1946).

Contresigné :

Salah Eddine El Baccouche

A l'Ordre de la Brigade :

Père MARTIN Jean, Sergent-chef.

« Sous-Officier énergique et d'une haute valeur morale. Détaché au P. C. du Colonel pour assurer la transmission des ordres, a toujours accompli avec intelligence et dévouement les missions qui lui étaient confiées. S'est fait particulièrement remarquer les 11 et 12 juin 1940, à Baron, où, malgré la violence du bombardement ennemi, il a assuré une liaison constante et fidèle avec un Bataillon engagé. »

A l'Ordre de la Division :

SALIVET DE FOUCHECOUR Charles-Henri, Caporal-Chef. M^o 108 de la 4^e C^o du 1^{er} R. T. A.

« Très jeune gradé mitrailleur, qui s'est comporté au feu d'une façon magnifique. Au cours de l'attaque de la coté 425 (N.-E. du Vieux-Thann) a dirigé avec calme et précision le tir de sa pièce, tirant presque à bout portant, causant des pertes sévères à l'ennemi. Le tireur ayant été tué et la pièce hors de service, a maintenu à leur poste les autres servants, commandant le feu des armes individuelles et protégeant ainsi le décrochage de sa section. »

Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.

Ordre n^o 72 D du 9 mars 1944.

A l'Ordre de la Légion d'Honneur, au grade de Chevalier (à titre posthume).

SALLANTIN Jean-Marie, Lieutenant au 3^e R. S. A. R.

« Officier de réserve doué des plus belles qualités morales. Homme de devoir et magnifique guerrier, avait déjà fait l'admiration de tous au cours des combats à pied du 11 au 17 janvier 1944 dans la région du Mont Majo. Chef de peloton de char, a été tué le 28 janvier 1944, à l'Olivella, d'une balle en pleine poitrine, alors qu'il se portait à pied à hauteur de son premier char pour lui indiquer ses objectifs, la T. S. F. de ce char étant en panne. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Ordre n^o 150 du 29 juin 1945.

A l'Ordre du Régiment :

Est décoré de la Médaille Militaire :

TARDY André, Maréchal des Logis du 2^e Régiment de Dragons.

« Débarqué avec le Régiment venant d'Afrique du Nord, a participé à toutes les opérations d'Autun ainsi que dans les Vosges.

« D'un dévouement inlassable, et d'un courage exceptionnel, vivant exemple pour tous et relevant par sa seule présence le moral de chacun.

« Détaché auprès d'un escadron devant Wittelsheim du 24 au 30 janvier 1945, s'est porté constamment en 1^{re} ligne pour visiter les pelotons engagés.

« Le 28 janvier auprès de la côte Langenzug, s'est avancé en terrain découvert jusqu'à un char incendié pour en extraire les corps de deux dragons. Repéré par l'ennemi et pris sous un violent tir de mortiers, a poursuivi sa pieuse mission avec un total mépris du danger. »

La présente citation comporte, en outre, l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Ordre n° 162 du 29 juin 1945.

A l'Ordre de la Division :

TARDY André, Maréchal-des-Logis, M^{le} 481 du 2^e Régiment de Dragons.

« Aumônier du Régiment, d'une haute valeur morale, sans cesse volontaire pour aller à l'endroit le plus exposé. Le 22 avril 1945, s'est porté volontaire au Sud de Behla au milieu d'un feu violent pour ramener des blessés.

« A donné de nouveau à tous l'exemple de son splendide courage et de son inlassable dévouement. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile d'Argent.

Ordre n° 112 du 3 novembre 1944.

A l'Ordre de l'Armée (à titre posthume) :

VERNIER Jacques, Caporal-Chef de la Compagnie du Génie 83/2.

« Affecté sur sa demande à une compagnie de combat. Chef d'escouade, plein d'allant et d'un courage exemplaire, réclamant toujours l'honneur de participer aux missions dangereuses. Le 21 juin 1944, malgré les pertes subies et le tir intense de l'Artillerie ennemie, a entraîné son équipe pour déminer la route au nord de Seggiano (Italie), relevant lui-même des mines d'un modèle nouveau pour rassurer ses hommes. A été mortellement blessé en désamorçant une mine piégée. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Ordre Général n° 9 du 18 mars 1945.

A l'Ordre de la Brigade :

VOILLARD Joseph, Aumônier de la 1/14^e C^{ie} Médicale.

« Aumônier du Poste avancé de la 1^{re} C^{ie} du 14^e Bataillon Médical, a toujours fait preuve, particulièrement au cours des combats de Balschwiller, le 27 novembre, de Kaisersberg, du 9 au 27 décembre 1944, de l'affaire de Gamsheim, le 7 janvier 1945, d'un mépris total du danger et d'un dévouement dans l'accomplissement de sa mission. »

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Etoile de Bronze.

LES ALLEMANDS A LA BROUSSE-MONTCEAUX.

24 juillet 1944.

Dans le calme habituel au Monastère des Missions de La Brosse-Montceaux, Scolasticat des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, vient de commencer la journée du 24 juillet.

Nul d'entre nous ne soupçonne alors que ce jour verra partir pour le ciel cinq victimes de choix, immolées sous nos yeux :

Les Pères Piat et Gilbert, professeurs, l'un d'Écriture sainte, l'autre de morale, doctes et pieux l'un comme l'autre ;

Les Frères scolastiques Périer et Cuny, âmes de missionnaires et de soldats français ;

Et l'humble Frère convers Joachim Nio, qui ne sortira de son silence et de son effacement que pour tomber, devant tous ses frères réunis, sous les balles allemandes.

Il est à peine cinq heures et demie du matin. Pères et Frères sont en prière à la Chapelle. Manquent seuls le Père Supérieur et quelques scolastiques, partis cette nuit, pour monter la garde le long des voies, ou occupés dans la propriété à quelque travail urgent.

A la suite du traître, voici la Gestapo. — Soudain, la porte de la chapelle s'ouvre. Le Père Supérieur, rompant le silence de l'oraison, dit simplement :

« Mes enfants, sortez un instant, il y a là un Monsieur qui désire vous voir. »

Tous sortent alors de la chapelle et vont se placer, sur deux rangs, le long de la façade postérieure de la maison, regardant vers la grande pelouse qui s'étale à ses pieds.

A droite, à gauche, des soldats allemands, mitraillette au poing.

Un homme s'avance, qui mène toute l'affaire. On saura bientôt son nom : Korff, chef de la Gestapo de Melun.

Un traître, qu'on a vu plusieurs fois rôder dans la région, lui a dénoncé l'aide purement bénévole apportée par quelques Pères et quelques scolastiques au groupe de la Résistance de Montereau.

Soupçonnant qu'à La Brosse, on pourrait en savoir long, la Gestapo vient enquêter.

Le bourreau. Vaines recherches. — Physiquement, Korff est un bel homme. De taille moyenne, bien proportionné, il est moulé dans un élégant costume, culotte de cheval et veston réséda, que l'on dirait fait sur mesure. Il a des cheveux blonds dorés, coupés très courts, bien lissés.

Mais ce qui frappe le plus, c'est son visage dur, ses yeux bleus d'acier qui glacent jusqu'au cœur, et sa voix cassante, martelant tous les mots. Ceux qui l'ont vu et entendu, surtout en cette matinée du 24 juillet, le reconnaîtraient entre mille.

Korff appelle :

« Père Econome ! »

Le Père Econome n'est pas là. Le traître Renard, menottes aux mains, passa alors dans nos rangs et dévisagea chacun à tour de rôle, mais ne retrouva pas celui que l'on recherchait.

Pendant plus d'une demi-heure, les Allemands cherchent partout le Père Econome. C'est lui, à leur sens, qui doit en savoir le plus long sur tout ce qui s'est passé dans les environs immédiats du Scolasticat, jusqu'au dernier parachutage d'armes du samedi 24 juin, à quelques centaines de mètres de là.

Les cinq victimes sont choisies. — Toutes les recherches restent inutiles. Korff revient, plus menaçant, et appelle :

« Frère portier ! »

Le Frère Nio quitte alors nos rangs et va rejoindre celui qui, dans quelques instants, sera son bourreau. Korff l'emmène dans un sous-sol situé sous la chapelle, suivi de près par un soldat apportant de la cuisine au lieu du supplice une énorme marmite. Nous en saurons bientôt l'usage.

Le Frère Nio ne repassera devant nous que longtemps plus tard, pâle comme un mort, avançant très péniblement, appuyé sur un bâton, pour retourner peu après dans la cour où il sera sans doute torturé une seconde fois.

Cette première vision de la lamentable victime est effrayante. Korff lui-même l'a torturée. Pour frapper à son aise, il a en effet quitté son veston et son visage est tout en sueur.

Pourtant sa rage ne s'arrête pas là. De nouveau il avance vers la pelouse où nous sommes maintenant alignés, toujours sur deux rangs, et appelle :

« Père Cuny ! »

Puis, se reprenant aussitôt, car il est bien renseigné :

« Frère Cuny ! »

Le Frère scolastique Jean Cuny, d'un pas ferme, se dirige vers l'Allemand qui l'emmène, lui aussi, dans la salle de torture. Korff a une liste de noms : Renard lui a tout dit.

Bientôt, il revient et appelle, cette fois :

« Père du Halgouët ! »

Une réponse part de nos rangs :

« Le Père du Halgouët n'est pas là.

« — Drôle de comédie ! s'écrie Korff en rage ; si on ne le retrouve pas immédiatement, je fusille dix (*sic*) et ce ne sera pas des menaces. »

Un Frère convers intervient :

« Mais enfin, monsieur, il n'est pas là.

— Je répète, dit Korff, je fusille dix et je commence par vous.

— Monsieur, s'écrie un scolastique, si vous voulez en fusiller, commencez par moi. »

Korff fait demi-tour et s'en va.

On le verra revenir deux fois encore, sa liste en mains.

La première fois, il appellera :

« Père Piat ! »

La seconde :

« Père Gilbert ! » Puis : « Frère Périer ! »

Les trois victimes sont là et vont rejoindre leurs frères de souffrance.

Au moment où le Père Gilbert se détachera de nos rangs, Korff, cynique, lui adressera de la main un signe qui voudrait être gracieux, disant d'une voix empreinte d'une feinte suavité où perce la cruauté la plus raffinée :

« *Komm her, Freund.* » (Viens ici, mon ami.)

Depuis un bon moment déjà, les cinq victimes sont à la cave avec leur bourreau. Sur la pelouse, les scolastiques angoissés se demandent avec effroi si la liste fatale est close.

Mais voici que Korff reparait, l'air triomphant ; il s'écrie, en allemand cette fois :

« Nous avons gagné ! »

Peut-être un mot échappé dans la douleur à l'une des victimes lui aura fait croire que des armes sont dans le puits creusé à quelques mètres de la salle où il torture les cinq missionnaires. Puis il commande :

« Suivez-moi, tous ! »

Bientôt, les deux rangs s'allongent sur la pelouse en amphithéâtre qui descend vers le puits. Mais les Allemands viennent d'éprouver une amère déception : il n'y a pas une arme dans le puits.

Korff écume de rage :

« Pères et Frères, nous dit-il, vous savez où sont les armes. Vous devez me dire où sont les armes. Si vous ne le dites pas, je fusille un, deux, trois, quatre, cinq... jusqu'à ce que vous le disiez. Avez-vous la lâcheté de vous laisser tous fusiller alors qu'il est si facile de parler ? »

Unanimes protestations.

« Nous ne savons rien. »

En fait, beaucoup savaient ce qui s'était passé durant les der-

nières nuits dans les bois voisins. Mais c'était un devoir impérieux de se taire.

« Vous ne voulez rien dire ? », réplique Korff. « Eh bien ! Je vais commencer. Amenez le premier ! »

Le sacrifice est consommé. — Accompagné d'un soldat allemand, le Père Gilbert paraît alors menottes aux mains, vers le haut de la pelouse. Il est aussi pâle que l'était tout à l'heure le Frère Nio. Pourtant, il semble en pleine possession de lui-même. Dans toute sa personne se manifeste la distinction qui lui est naturelle. Sa soutane est bien ajustée, sa croix de missionnaire est bien en place à la ceinture. Ses cheveux sont mouillés. Sur le front, une mèche ébouriffée a dû être saisie par le bourreau. Il est facile de réaliser le supplice qui lui a été infligé, la tête plongée dans la grande marmite pleine d'eau apportée de la cuisine. Il a, de plus, été cruellement flagellé : nous apercevrons bientôt, baignant dans un lavabo, un nerf de bœuf que Korff a dû laisser là pour le nettoyer.

En face de son bourreau agité, le Père Gilbert est d'un calme impressionnant.

La mitraillette braquée sur lui, Korff demande :

« Où sont les armes ? »

— Monsieur, je demande un prêtre, répond simplement le Père d'une voix nette qui, pourtant, trahit un peu la souffrance. »

Et Korff :

« Tu ne veux pas me dire où sont les armes ? »

— Monsieur, je désire un prêtre. »

Pour toute réponse, l'assassin de la Gestapo, sans la moindre émotion, décharge sa mitraillette en plein cœur du Père Gilbert qui s'écroule sans un cri. Une seconde décharge dans la tête lui donne le coup de grâce.

Korff se tourne alors vers nous et laisse échapper un seul mot à notre adresse :

« Lâches ! »

Puis il ajoute :

« Au tour du second. »

Devant nous, paraît le Frère Cuny, l'air très abattu, le visage douloureux. Korff l'épaule à son tour :

« Où sont les armes ? »

« L'absolution ! L'absolution ! » demande le Frère.

Mais Korff a tiré. Avec un long râle déchirant, le Frère Cuny s'abat.

Un moment se passe, et le Frère Périer paratt, brutalement tiré par un soldat allemand.

« Où sont les armes ? », demande Korff d'un ton tranchant.

Le Frère Périer, les bras croisés, le pied gauche légèrement en avant, dans une attitude pleine de jeunesse et d'enthousiasme, répond avec force :

« Je ne sais rien. »

Puis, toujours les bras croisés, un sourire dédaigneux sur les lèvres, il toise son adversaire d'un regard de défi. Korff comprend à qui il a affaire. Sans renouveler sa question, il tire. Et le Frère Périer meurt en beauté.

Près du puits creusé au bas de la pelouse, une auto stationne depuis un moment. De temps en temps, Korff s'en approche, ouvre la portière, s'assied sur la banquette. Ceux d'entre nous qui se trouvent à proximité de la voiture savent ce qui s'y passe. Sur la banquette d'arrière, le Père Piat est étendu. Trop brisé par la torture, il n'a pu franchir à pied la courte distance qui sépare le sous-sol du lieu d'exécution.

Après chaque fusillade, Korff vient le trouver, le caresse amicalement et lui demande, d'un ton mielleux qui cache mal sa perfidie, où sont les armes.

Maintenant, le tour du Père Piat est venu. La porte de l'auto s'ouvre toute grande et le martyr en sort. Il a les pieds nus. Sur le corps, une simple soutane qu'il ramène sur lui avec pudeur au moment où il quitte l'auto. Il marche difficilement. Peut-être lui a-t-on brûlé ou flagellé la plante des pieds. Pourtant, malgré sa souffrance, il nous regarde avec un beau sourire. Après l'avoir épaulé, Korff lui pose l'inévitable question. D'un simple signe de tête, le Père Piat manifeste qu'il ne veut pas répondre. Korff appuie sur la gâchette. Mais la mitrailleuse est vide. En jurant, il la jette par terre. Une deuxième mitrailleuse s'enraye. Le Père Piat pousse un long soupir, puis, traçant sur lui un long signe de croix, il tombe sous les balles d'une troisième mitrailleuse.

L'exécution n'est pas terminée. Appuyé sur un bâton, semblant presque sourd et aveugle, le Frère Nio est amené du sous-sol jusque sur la pelouse. Tandis qu'il s'avance péniblement, une brute lui arrache son bâton. Korff couche en face le pauvre Frère qui semble atrocement souffrir et demande :

« Où sont les armes ? »

Instinctivement, le Frère détourne la tête. L'Allemand qui l'accompagne le retourne avec rage vers l'arme qui se décharge sur l'innocente victime.

Aussitôt, du haut du ciel, les cinq martyrs protègent leurs frères. — Korff voudrait continuer le massacre. Pour lui, c'est un plaisir. Pourtant, il semble hésitant. Il vient d'avoir une assez vive altercation avec quelques officiers de la Wehrmacht survenus à l'instant dans une superbe auto. Moins par sympathie pour les malheureux qui s'attendent à être exécutés à leur tour que par antipathie pour la Gestapo, ces brillants officiers ont dû intimer à Korff l'ordre de cesser le carnage.

Dès qu'ils sont repartis, le chef de la Gestapo essaye de reprendre toute sa morgue. Il désigne dix d'entre nous pour jeter dans le puits — n'importe comment, explique-t-il — les cadavres des martyrs, puis il exprime sa volonté arrêtée de fusiller un sur deux des fossoyeurs improvisés. On sent pourtant qu'il n'est plus maître de la situation. Vers dix heures du matin, il quittera la pelouse, sans exécuter sa menace. Du haut du ciel, les cinq victimes avaient, pour la première fois, immédiatement après leur exécution, sauvé leurs frères.

Leur visible protection ne se démentira pas. Les quatre-vingt-cinq survivants, emmenés en captivité à Fontainebleau, puis à Compiègne, arriveront au Stalag 122 juste à point pour manquer le dernier départ massif en Allemagne.

Le soir du 14 août, vigile de l'Assomption, les Allemands tenteront en vain d'emmener les deux mille deux cents prisonniers de Compiègne. La Résistance, avertie par un Allemand du camp, incendiera tout le train qui leur est destiné, moins les deux wagons où, déjà, ont été chargés leurs bagages, et fera sauter la voie devant et derrière le train.

Le 22 août, près de mille prisonniers quitteront Compiègne pour Weimar ; pas un Oblat dans le convoi.

Le 31 août, à Péronne où ils ont été transférés, les Allemands, après avoir tout tenté pour emmener leur proie, les abandonneront sur le terrain, sans tirer un coup de feu.

Et maintenant, après ces tragiques vacances, la vie reprend au scolasticat, où, malgré un pillage en règle, le nécessaire a vite été récupéré pour la reprise des études.

Le 8 décembre, pour la première fois depuis la loi du travail obligatoire, on pouvait revoir l'impressionnante cérémonie de l'Oblation perpétuelle. Entrant dans le sillage de leurs héroïques devanciers, de jeunes missionnaires se donnaient, jusqu'à la mort, au service de Dieu.

Le 10 décembre, pour la première fois pareillement depuis la même loi, le séminaire des Missions avait ses ordinations. En cette

circonstance, Mgr Lamy, Archevêque de Sens, unissant dans une même pensée, les cinq fusillés du 24 juillet, et les cinq sous-diacres du 10 décembre, étendus sur le pavé du sanctuaire, rendait cet hommage suprême aux Oblats immolés par la Gestapo :

« Si l'on a pu dire du sang des martyrs qu'il fût semence de chrétiens, que ne devra-t-on dire, quand ce sang est, en même temps, un sang de prêtres et de missionnaires ? »

7 juillet 1946 ! — Avant de quitter la Seine-et-Marne pour laisser place à leur Noviciat, les Pères et Frères Oblats du Séminaire des Missions de la Brosse-Montceaux, organisèrent une grandiose manifestation en l'honneur de leurs cinq « martyrs », mitraillés à bout portant sous leurs yeux, après d'atroces tortures, par une brute de la Gestapo, le 24 juillet 1944.

Ce fut d'abord, par Mgr Debray, l'évêque du diocèse, l'ordination matinale en plein air, sous les ombrages du parc, de quatorze prêtres, deux diacres, cinq sous-diacres, vingt et un minorés et tonsurés.

Puis le spectacle se transporta vers le gazon tragique où cinq modestes croix, désignées par un beau portrait de chacun des cinq héros, fixent sur l'herbe la place où les rafales les immolèrent. La foule, qui grossissait à chaque minute, composait sur les pentes une spacieuse arène de milliers d'amis venus de toute la contrée, témoigner aux Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, leur sympathie.

A quinze heures, les personnalités civiles et religieuses défilent et se placent face au monument. A leur tête, voici M. Teitgen, ministre de la Justice, compagnon des Missionnaires dans les barbelés de Compiègne ; il s'évada du « train pour l'Allemagne » en même temps que le Frère Scolastique Bertraix, qui se souvient d'avoir récité son chapelet après son évasion avec l'actuel Garde des Sceaux ; bien que visiblement fatigué, M. Teitgen n'a pas hésité à s'arracher aux travaux importants du Conseil National du M. R. P. pour s'associer à la fête de ses camarades de captivité. M. Lespes, député de la Seine-et-Marne, M. le Sous-Préfet de Provins, l'accompagnent.

Deux prélats entourent Mgr Debray : NN. SS. Braquier du Chayla, Archevêque latin de Bagdad et Clabaut, O. M. I. Citons encore, aux côtés du R. P. Larvor, Provincial des Oblats, Mgr Chappoulié, Directeur des Œuvres de la Propagation de la Foi, Mgr Samson, Vicaire général, le R. P. Philippe O. C. D., ancien député, M. Rodhain, aumônier général, etc., etc...

Trois orateurs se succèdent, trois discours dont l'éloquence, la densité de langage et l'horizon montent en croissante vigueur.

M. le Sous-Préfet, le premier, évoque la physionomie de Korff, l'ignoble bourreau, l'intellectuel, « le professeur nazi qui hait les prêtres parce qu'ils sont des Français décidés à lutter contre la domination de sa race, parce qu'ils représentent cette civilisation chrétienne qui a tant contribué à l'édification de notre civilisation française, parce qu'ils enseignent une religion de charité et d'amour contre le culte de la force, parce qu'ils sont missionnaires chargés de porter au monde la beauté de leur foi et celle de la France. »

Après l'assassin, les victimes : les Pères Piat et Gilbert, les maîtres brillants ; les Frères Cuny et Périer, leurs élèves avides d'action ; le Frère Nio, le serviteur effacé.

« Nous ne connaissons jamais l'ampleur des pertes que la barbarie allemande nous a causées en nous privant de tant d'âmes d'élite qui constituaient les meilleurs éléments de la Patrie... La France cesserait d'être une grande nation si elle pouvait oublier un instant ceux qui ont noblement donné leur vie pour elle. »

A son tour, M. Lespes, député M. R. P., exalte les « forces spirituelles » :

« Ah ! soyez remerciés, mes Révérends Pères, pour avoir affirmé jusque dans le martyre que dans l'homme certaines forces sont irréductibles et que la primauté de l'esprit sur la matière est notre grande noblesse, celle de la vocation humaine dans toute sa splendeur... La Vie, telle que vous la connaissez, est un élan et une création ! Vous êtes, au fond, des hommes d'aventure, et la première aventure qui compte, c'est l'aventure intérieure. Vous êtes des hommes d'action et de rayonnement encore plus que des hommes de paix ; la paix intérieure pour vous est une action, un mouvement, tandis que le fond de l'âme est tranquille... Cette pelouse devient l'un des plus haut lieux de notre Seine-et-Marne, et c'est un monastère qui y monte la garde des traditions spirituelles et françaises. »

Puis, s'adressant aux Missionnaires partants :

« Religieux français, témoins de votre foi, vous serez aussi les témoins de la France. Vous direz à ceux qui n'ont pas connu nos souffrances sans nom que la France est toujours terre d'espérance ; qu'au sein de la plus grande épreuve, nous n'avons pas désespéré ; que notre passé garantit notre avenir ; que de la crise de civilisation qui ébranle notre globe nous sortirons vainqueurs... Vous êtes des meilleurs entre les meilleurs des fils de France ;

mais vous allez témoigner. Il faut que « France continue » ! Parlez donc et que le sacrifice de vos martyrs soit pour votre apostolat la plus grande bénédiction ! »

Finalement, Son Excellence M. Teitgen, en des accents d'extraordinaire sincérité, dégage les profondes leçons de cette journée. Les atrocités allemandes sont le fruit de doctrines perverses ; la France, elle-même, blessée dans sa santé morale aussi bien que dans sa vigueur matérielle, ne se guérira qu'en recourant aux sources doctrinales dans lesquelles elle a puisé ses traditions les plus fortes et les meilleures. La bigarrure de croyances, d'opinions politiques ou philosophiques peut s'épanouir dans ce climat d'humanisme chrétien qui caractérise notre patrie ; au lieu de nous épuiser en de stériles querelles, vivons côte à côte dans une loyale fraternité. Les sacrifices de héros de toute appartenance confessionnelle ou politique sont un motif d'espérer dans une France rassemblée par ce commun dévouement au service d'autrui. Et de citer le Christ : « Celui qui *cherche à sauvegarder sa vie la perd*, mais celui qui la perd la conservera ».

Ces dernières paroles rejoignent celles que le ministre de la Justice fait apparaître en lettres de sang sur le retable de l'autel en éclatantes draperies tricolores qui tombent des bras de la croix monumentale : « Nul ne peut avoir d'amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis ! »

« Trois discours auxquels il ne manquait que des soutanes. » C'est cette pittoresque réflexion d'un paysan de la Brie qui les apprécie au mieux.

Les soutanes interviennent précisément, car le programme « profane » de l'inauguration du monument expiatoire, que bénit Mgr Debray est achevé ; il reste à l'inaugurer comme piédestal d'un autre vivant holocauste : le départ aux Missions Etrangères de dix-neuf Pères Oblats, dont la plupart ignoraient encore avant midi leur champ lointain d'apostolat.

Dans un langage direct et vibrant, Mgr Clabaut, le pionnier du Pôle Nord, associe dans la même oblation les cinq Missionnaires qui succombaient ici-même pour le drapeau de la Patrie et la pléiade de leurs cadets rangés à ses pieds, qui s'apprentent à défendre les couleurs du Christ sur tous les points du globe ; il démontre que la vie du missionnaire en pays infidèle depuis son arrachement au sol natal est un martyre intime qui s'alimente à la messe sanglante du Calvaire : « D'ailleurs, le Christ ne fut-il pas le « Premier Résistant », torturé à l'extrême pour libérer l'univers de la plus triste des servitudes ? »

Les dix-neuf partants, debout sur les gradins de l'autel qu'ils débordent, hosties radieuses en même temps qu'attendries, présentent leurs chaussures au baiser de leurs frères, cependant qu'un chœur parlé entraîne la prière collective de la foule au Maître de l'immense moisson.

Mgr Debray donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le R. P. Brohan, Supérieur, pour finir, exprime à tous les mercis des Pères Oblats et les adieux du Scolasticat, qui essaime dans l'ancienne abbaye de Solignac (Haute-Vienne), aux habitants de la Brosse-Montceaux :

« Il y a treize ans que vous nous avez accueillis avec sympathie ; il nous en coûte de vous quitter... Votre terre est nôtre : nous l'avons trempée de nos sueurs, de notre sang. A vous, comme à nos jeunes Frères du Noviciat, qui nous remplaceront, nous confions la garde de nos morts ! »

Le lendemain, le Père Georges Laureau, enfant de la paroisse, ordonné prêtre de la veille, premier prêtre de la Brosse-Montceaux depuis un temps immémorial, célébrait sa messe de prémices sur l'autel commémoratif. Le sang des martyrs n'est jamais répandu en vain !

Joseph SACHOT, O. M. I.

LA GESTAPO CHEZ LES OBLATS DE NEUVISY (ARDENNES).

L'arrestation du Père Rousseau.

Deux yeux de lumière dans la nuit :

— Ce sont eux !

— Penses-tu ?

— Ils sont habillés en touristes !

Ainsi causaient le Père Rousseau et le Frère Josse revenant de Viel-Saint-Rémy, à Neuvisy, vers 11 heures du soir.

Rapidement, les « touristes » furent sur eux, et sept hommes de la Gestapo encadrèrent nos deux cyclistes ; une voiture devant eux, une autre derrière.

— Papiers !... Rousseau ! Oh ! gut, gut !... Vous monter voiture !

— Non, Messieurs, je suis près de la maison et j'y rentre ; si vous voulez m'y accompagner, venez !

Les deux Oblats arrivèrent ainsi au presbytère, sous bonne escorte ; le Père Laillé était au lit, le Père Gabet achevait son bréviaire dans sa chambre. Dès que la porte s'ouvrit, ce dernier entendit des pas dans l'escalier et demanda :

- Qui est là ?
- Police allemande !

Arrivé sur le palier, le chef de bande demanda au Père Rousseau qui le suivait :

- Votre chambre ?
- Ici, Monsieur !

Et de 23 heures à 24 h. 30, il fouilla toutes les paperasses qui lui tombèrent sous la main. Pendant ce temps, deux plantons, mitrailleurs au poing, surveillaient, l'un la porte du jardin, le second l'autre porte de la chambre ; les autres, revolver d'une main, un phare puissant de l'autre, perquisitionnaient du haut en bas de la maison.

Parmi les sept policiers, deux étaient Français ; l'un d'eux avait l'accent le moins trompeur du titi parisien.

Vers 24 h. 30, le chef de bande dit simplement au Père Rousseau :

- Vous nous suivre.
- Pour quoi faire ?
- Vous nous suivre.
- Mais, Monsieur, je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ?

Avez-vous des papiers ?

- Vous-nous-suivre ! Vite ! Vite !
- Monsieur, je suis religieux, et je ne puis disposer de moi.

Avertissez mon Supérieur.

Le policier se rendit auprès du Père Laillé. Brève et vaine discussion ; il fallut s'exécuter. Avec une lenteur calculée, le Père Rousseau se prépara ; puis, avant de partir, il demanda à se confesser ; cela lui permit de se délester d'un portefeuille assez compromettant, contenant de fausses pièces d'identité, des papiers louches, etc.

Au bout de quelques minutes, ces messieurs s'impatientèrent ; l'un d'eux s'approchant de la porte, le Père Gabet lui dit :

— Monsieur, le Père Rousseau se confesse ; vous n'avez pas à écouter à la porte.

— Oui, mais peut-être lui se confesser par la fenêtre !

— Monsieur, le Père Rousseau vous a donné sa parole qu'il ne s'évaderait pas de la chambre, croyez-le ! Si vous voulez, descendons sous les fenêtres.

Nous descendions quand le Père Rousseau sortit de la chambre. Ce fut le départ. Les deux voitures s'enfoncèrent rapidement dans la nuit. Nous étions au 27 mai 1944. Il était 1 heure du matin.

Comment le prisonnier brûla la politesse à ces messieurs.

Une heure plus tard, les autos stoppaient devant la sinistre demeure de la Gestapo, rue Tivoli, à Charleville. Le Père Rousseau fut immédiatement conduit à la cellule connue de tous les résistants ; ce dut être jadis une cave à charbon, à en juger par les traces noires rayant les murs.

Grâce à quelques allumettes qu'il avait en poche, l'inventaire fut vite fait : aucune possibilité d'évasion. La nuit fut longue. Nettoyage de la cellule vers 9 heures, interrogatoire d'identité. Le Père est amené dans le vestibule d'entrée ; on lui dit d'attendre la voiture qui le transportera à la prison. L'Oblat fait les cent pas dans le couloir.

Tout à coup, le planton chargé de le surveiller s'éclipse. L'Oblat s'en étonne, observe, et constate que la porte d'entrée n'est pas fermée à clef. Il s'en approche ; le planton apparaît et disparaît de nouveau. Tranquillement, le Père Rousseau, sac au dos, portant tous ses bagages, ouvre la porte, traverse le petit jardinet et trouve dans la rue Tivoli une voiture allemande qui démarre vers l'avenue Nationale ; il juge plus prudent de prendre en courant la direction contraire du cours Briand.

Un couloir, ouvert sur la rue Tivoli, s'offre à lui ; il s'y précipite... Brr ! c'est une maison occupée par les Allemands ; il n'insiste pas et quitte ces lieux inhospitaliers.

Il arrive cours Briand, trouve une maison amie. Quelques heures après, la barbe rasée, en tenue civile, il quittait Charleville.

La vie de maquis commença pour lui ; il devint le « Père Louis » si connu, si aimé des jeunes avec lesquels il organisa la lutte contre l'opresseur.

On devine le beau tumulte que cette évasion brusquée et mystérieuse dut causer chez la Gestapo de la rue de Tivoli.

Le soir même, cependant, la police du Reich revenait en force au couvent de Neuvisy.

Le Père Rousseau fut arrêté dans la nuit du 25 au 26 mai 1944, le même samedi, vers 18 h. 30, quatre hommes de la Gestapo, furieux de l'évasion de leur prisonnier, firent irruption dans le presbytère de Neuvisy et fouillaient la maison de la cave au grenier, le bûcher et les remises... Victoire ! A défaut du Père Rousseau qui se cachait à quelques kilomètres, ils découvrirent un casque, une carte et une boussole ayant appartenu à un capitaine américain, dirigé peu auparavant sur Paris. « Ça très mau-

vais pour vous ! » disent-ils au P. Laillé. Et la fouille continue ; les bureaux sont vidés, les livres, papiers, notes personnelles jetés pêle-mêle ; les armoires sont forcées et mises sens dessus dessous...

Vers 20 heures, le Père Gabet, revenant de Faissault et Puiseux, ses paroisses, tombe dans le guépier. Arrivé au bas de la côte, il aperçoit une voiture près du presbytère ; il devine. De son jardin une dame lui crie : « Père, ils sont là ! » Aussitôt, à bicyclette, il essaie de rebrousser chemin ; la voiture allemande est vite sur lui ; une mitrailleuse se braque dans sa direction : « Haut les mains ! » On l'emmène au presbytère.

Après quelques questions nerveuses, la « fouine », bien connue de tous ceux qui ont passé les derniers mois place Carnot, fait asseoir les Pères dans la cuisine ; on leur passe les menottes. Un planton, arme au poing, les garde toute la soirée, pendant que les trois autres achèvent leur raffle à Viel-Saint-Rémy d'où ils reviennent bientôt avec M^{me} Lhuyer. Ils repartent sur-le-champ.

Vers 11 h. 30, le Frère Josso, qui était allé porter un paquet au Père Rousseau à Charleville, ignorant l'évasoin de ce dernier, frappe à la porte du jardin. Avec d'innombrables précautions, notre gardien entr'ouvre la porte, le revolver à la main, et, sans autre préambule, exhibant la carte, la boussole et le casque américains : « Et ça, qu'est-ce que c'est ? » Sans se laisser intimider, le Frère répond : « Ça ? C'est du matériel américain. — D'où vient-il ? » Avec une présence d'esprit et un calme imperturbable, le Frère Josso bâtit de toutes pièces sur place son petit roman : « Je suis allé au bois il y a une dizaine de jours ; j'ai trouvé ces divers objets au pied d'un arbre. J'ai pensé que cela devait provenir d'un parachutiste américain ; il en est tombé tellement dans la région. Comme le casque de cuir est beau, j'ai cru qu'il rendrait service au Père Rousseau qui fait de la moto. Quant à la boussole et à la carte, cela est d'un usage si courant que cela peut toujours servir. Le Fridolin enregistre cette explication sans mot dire ; les deux Pères l'avaient également entendue ; par la suite, aux différents interrogatoires de la Gestapo, sans s'être préalablement concertés, tous seraient d'accord sur l'origine de ces objets compromettants.

A minuit, la voiture stoppe devant la maison ; on y fait monter les Pères Laillé et Gabet tenus l'un à l'autre par les menottes. Le Frère passera la nuit à la maison et sera du deuxième voyage. Après une crevaision qui leur vaut une promenade à pied de trois kilomètres dans la nuit, l'auto les dépose rue de Tivoli, à Charleville. Interrogatoire d'identité ; ils sont dirigés vers la pri-

son dont l'entrée hérissée de chevaux de frise, paraît sinistre dans les ténèbres.

Cellule 6. — Nuit blanche dans le poste de garde. Au petit jour, à travers un dédale de cours et de couloirs lugubres, on nous conduit au magasin ; à chaque porte, à chaque tournant, une sentinelle menaçante, baïonnette au canon. Fouille en règle ; on nous conduit au « bloc ».

La cellule 6 sera mon « appartement » pendant trois mois ; ignorant tous les détails de la vie de cellule de mes confrères, ce récit sera plutôt le *Journal de bord* de la cellule 6.

J'y trouvais un jeune Polonais arrêté pour attitudes anti-allemandes ; un Belge, Raymond Collard qui sera tué au cours d'un interrogatoire ; un jeune gars de Vouziers ; Georges Bailleul, un « maquisard » qui sera massacré à Tournes le 29 août ; un gendarme de la brigade de Fumay, organisateur d'un maquis.

On est tout de suite en confiance ; je suis assailli de questions. Tandis que je donne toutes les nouvelles possibles, on m'offre à ma grande surprise, une tartine de pain blanc avec beurre et confiture. Le grand principe de la cellule 6 est la vie en communauté. Quand les paquets sont bien garnis, on en profite tous ; quand il n'y a rien, on se serre la ceinture d'un cran... en commun. Un colis arrive-t-il, le premier venu l'ouvre. Quel délire et quelles larmes de joie quand on trouve dans le col d'une chemise, au fond d'un pot de beurre, deux ou trois lignes écrites par ceux que l'on aime.

Ceux de la 6 ne sont près d'oublier l'arrivée des paquets de M. Rémy, notre gendarme. Chaque colis amenait une « thermos », la « thermos postale » ; entre la bouteille et la boîte métallique, tout le courrier de la cellule arrivait chaque quinzaine. Notre propre courrier repartait dans le linge sale par la même « thermos ». M^{me} Rémy se chargeait de timbrer et d'expédier les lettres aux familles qui lui confiaient les réponses. Combien sauvèrent ainsi leur tête en envoyant aux leurs le récit de leurs interrogatoires avec les réponses faites à la Gestapo !

... Le vendredi 2 juin, vers 17 h. 30, nous étions occupés à déguster notre écuelle de betteraves fourragères quand la serrure grinça :

— Collart Raymond !... Come ! Interrogatoire ! »

Une heure plus tard, ce n'était plus notre Raymond, le gars trapu aux larges épaules que l'on nous ramenait, mais une loque humaine traînée par trois brutes de la Gestapo. Ils le jetèrent sur

sa paille et contemplèrent leur œuvre et aussi nos réactions. On s'empresse autour de lui, on lui tamponne les tempes avec un peu d'eau fraîche ; on essaie de le faire boire. Peine perdue ! Raymond ne nous reconnaît même pas. L'un des assassins s'approche de moi : « Pastor, vous lui dire : si camarade aime sa femme et ses enfants, camarade parler ». Vexé par mon silence, il s'écarte ; tous les trois sont furieux de la pitié et de l'empressement dont nous entourons notre pauvre ami ; ils l'emmènent à la 4, une des cellules les plus impressionnantes de la prison, séparée en deux par d'immenses grilles... Qu'arriva-t-il ? Ce que nous savons, c'est que le samedi 3 juin, vers midi, une atmosphère de mystère entourait la 4 ; la porte donnant sur la cour intérieure fut fermée contre toutes les habitudes. On entendit un bruit de caisse traînée, le « flocc » d'un corps jeté lourdement dans un cercueil et de lugubres coups de marteau... Adieu, cher Raymond, qui te montras toujours un vrai chrétien sans peur et sans reproche, souriant, aimable, charitable même après les cinglantes séances de schlague !

14 juillet 1944. — Nous avions pu nous procurer une fleur ; elle fut mise dans un litre, entourée d'un cornet de papier bleu, blanc et rouge, et disposée près de la lucarne de façon à être aperçue des camarades au cours des quelques minutes de promenade. Il fallut vingt-quatre heures à nos gardiens pour s'apercevoir de notre ruse ; de rage, l'un d'eux rentra sans mot dire dans la cellule et jeta la fleur dans la tinette... Quel contentement d'avoir pu pavoiser dans notre cachot pour le 14 juillet !

Et cette *Marseillaise* chantée à plein gosier et à plein cœur par tous les locataires de « Carnot » ! (La prison de Charleville se trouve place Carnot ; c'était « l'Hôtel Carnot » ou « Carnot » tout court.)

Que de journées pénibles et accablantes pendant les fortes chaleurs ! Que d'heures passées à faire la chasse aux puces et aux poux ! Que de nuits passées à se gratter ! Un camarade tua plus de 60 puces dans une journée !

Heureusement que le vrombrissement des escadrilles alliées nous faisait oublier nos misères et ravivait en nos cœurs la foi en la victoire prochaine !

Notre cher et regretté Mamon, de la 15, massacré à Tournes, venait nous apporter chaque soir son communiqué optimiste. C'était bien parfois la « Radio-Bobard », mais ça nous remontait le moral. Avec anxiété, nous suivions les étapes du débarquement.

et de la conquête de la France ; nous étions bien souvent en avance sur les événements ; qu'importe ! si le moral y gagnait ! Car, au point de vue religieux, nous étions sevrés de tout ; impossible de dire la messe ; à forces d'insistances, nous pûmes simplement communier trois fois durant nos trois mois de réclusion.

Délivrance et suprême cruauté. — Nuit et jour, nous entendons le roulement incessant des camions et des chars ; nous savons que les gradés de la prison bouclent leurs valises. Certains prisonniers s'évadent. Les Américains approchent et, avec eux, l'espoir et la libération. Au milieu de l'allégresse pourtant, une pointe d'inquiétude : « Que vont-ils faire de nous ? »

Nos craintes n'étaient que trop fondées ; le mardi matin, en effet, à l'heure de la soupe, les gardiens font irruption dans plusieurs cellules et appellent au hasard treize noms ; la 6 paye largement sa part : Georges Bailleul et Paul Schleiss. Avant d'ouvrir les prisons, les sauvages veulent faire un dernier massacre.

Conduits en camion à Tournes, sur la route d'Hirson, nos treize camarades sont descendus en lisière d'un bois dont on leur indique la direction : « Partez, vous êtes libres », leur dit-on. Au même moment, les mitraillettes les couchaient sur le sol ; l'une des victimes qui survécut quelques heures raconta l'atroce tuerie.

Dans l'histoire des Ardennes, Tournes restera comme une tache de sang dans la lumière de la libération, et comme une ombre dans la joie des rescapés de « Carnot ». Il nous reste cependant la certitude que leur sacrifice ne sera pas vain pour que vive la France.

Eugène GABET, O. M. I.

O. M. I.

DANS LA JUNGLE LAOTIENNE.

Récits de guerre.

Vers la fin de l'année 1944, alors que les avions anglais survolaient le Tran-Ninh, au clair de lune, pour s'en aller bombarder les points stratégiques de l'Annam et du Tonkin, alors que les chiens méos et khas aboyaient à qui mieux mieux et que leurs maîtres, oubliant d'éteindre les feux, les frappaient brutalement pour les faire taire de crainte que les avions ne repèrent leurs villages, je me posais une question : « Qu'est-ce que le Laos a bien pu faire au bon Dieu, pour que la guerre l'ait épargné jusqu'ici ? » La réponse ne devait pas tarder, foudroyante.

L'arrivée des Japonais. — Le 10 février 1945, une compagnie de soldats japonais venait s'installer pacifiquement, à Xieng-Khouang et réquisitionner la mission comme casernement.

— Père, vous avez vu les Japs, ils sont gros et gras, ils ont des pieds de bouc comme le diable, me disaient mes gens.

Les Japs portaient en effet des chaussures fendues à l'avant, séparant le gros orteil des autres doigts. Grande effervescence dans le pays ; les espions Japs se multiplient. Quelque chose se prépare, mais quoi ? On se le demande, et les suppositions s'ajoutent aux suppositions.

Le 9 mars 1945, l'armée japonaise occupait l'Indochine. Nous étions surpris, débordés. Le lendemain soir, 10 mars, mon catéchiste, parti la veille assister à une noce dans un village voisin de Xieng-Khouang, arrivait chez moi à Sam-Nhoung où je me trouvais en compagnie du Frère Mary.

— Père, cette nuit, à Xieng-Khouang, les Japs ont arrêté tous les Français et les ont enfermés dans le bungalow. Le Père Chotard a été arrêté, lui aussi. Je l'ai vu, mais n'ai pas pu lui causer à cause de la sentinelle. Les Annamites racontent qu'un Français a été éventré d'un coup de baïonnette et qu'il est mort vers le marché ; un autre a eu la main transpercée... Père, que se passe-t-il ?

Et combien d'autres nouvelles abracadabrantes que je sus plus tard être de purs bobards lancés par la cinquième colonne d'un journal local !

— Mon pauvre ami, je crois que tu es mieux placé que nous pour le savoir, puisque tu reviens de la ville.

Attendons-nous à être arrêtés nous aussi, dans la nuit.

Le 11 mars, c'était un dimanche, toujours rien à l'horizon. Les gens revenant de Xieng-Khouang confirment ce que nous savons déjà : sans doute y-a-t-il eu un débarquement allié sur les côtes d'Annam, et les Japs s'organisent pour résister. Ce ne peut être que ça. Vers midi, trois avions. Ils lancent des tracts. Ça y est : c'est l'appel à la résistance. Vers le soir on m'apporte l'un de ces tracts écrit en annamite. Bon ! Dans une langue que j'ignore. Le Frère Mary et moi examinons le tract d'un œil et le dictionnaire de l'autre et mettons nos lumières en commun pour conclure très justement que ce tract est envoyé par les Japs et non par les alliés : le prospectus en effet nous explique que les Nippons ont occupé Hanoi, Saïgon, Hué... bref l'Indochine entière. Tout le monde doit donc se rendre à l'armée japonaise et lui livrer armes, radios, appareils de photos, etc...

- Père, que dit-il ce tract ?
- Oh ! Je ne sais, car il est rédigé en langue annamite.
- Il y a d'autres papillons, écrits en caractères chinois. Je vais tâcher de vous en trouver un.
- Allons ! m'écriai-je, encore une langue que je ne connais pas !
- Que dit-il, celui-ci ?
- Hum ! La même chose que l'autre...

Fuite dans la jungle. — Un bon vieux grand-père vient nous supplier de fuir dans la forêt. Et tous les gens font chorus pour répéter la même invitation. Voilà une solution qui ne me sourit guère. Entre temps, à tout hasard, nous enterrons le vin de messe et la farine pour les hosties, et faisons cacher en forêt deux cantines de vêtements et objets divers. Attendons !... Ce sera probablement pour cette nuit. Je suis plutôt surexcité à la pensée que les fils du Soleil Levant vont venir nous ficeler les mains derrière le dos, au clair de lune... La nuit porte conseil. Mais le lundi matin nous sommes aussi indécis, ne sachant toujours pas ce qui se passe. Après la messe nous déjeunons tout en réfléchissant. Au fond, si les Japs ne sont pas encore venus nous cueillir, c'est donc qu'ils nous tendent la perche pour nous laisser le temps de fuir. Allons-y donc !

En quelques minutes nos sacs sont garnis de couvertures, gamelles, riz, provisions diverses et médicaments, et nous partons avec armes et bagages. Un coolie a transporté dans un village voisin ma chapelle portative. Le soir je devais m'apercevoir que j'avais oublié sur la table le panier de riz cuit, et que j'avais mis à la place, dans mon sac, une bouteille de pétrole. Pour une distraction, elle était de taille. Vieillesse précoce chez un broussard !

Donc, je confie la maison à mon personnel kha et à la garde de Dieu. Pour éviter les sentiers fréquentés, nous coupons court à travers la forêt. Les montées et les descentes sont raides, le sac est un peu lourd et le cœur aussi. Tous les 50 mètres je me retourne pour voir si les Japs ne nous suivent pas.

Un moment donné nous tombons dans un « raï » qu'il faut traverser à tout prix. Un « raï » est un abatis de lianes et d'arbres, un enchevêtrement inextricable que l'on brûle une fois sec, pour y semer à la place maïs et paddy. Celui-ci est en train de sécher, c'est-à-dire qu'il n'est pas encore brûlé. Nous sautons de branches en branches, avec la légèreté qui me caractérise... les rhumatismes en sont la cause. Pour du sport complet, nous

sommes servis : il faut passer tantôt par-dessus, tantôt par-dessous en rampant. Les fusils s'accrochent partout.

De fil en aiguille, ou plutôt de liane en tronc d'arbre et de racine en branche, nous arrivons enfin à l'autre bout où nous nous reposons un instant. Si les Japs s'avisent de nous traquer, ils auront là de quoi s'amuser. Entre eux et nous, est jetée une barrière de taille.

Dans la soirée nous arrivons dans un « raï » méo où se trouve une cagna en planches, excellente pour y passer la nuit, avec un gerbier de paddy non encore battu, tout à côté. Nous soulevons les rondins qui servent de porte et entrons comme chez nous. Dans un coin, une peau de vache ; au-dessus du foyer éteint une carcasse de singe continue à sécher. Ça sent un peu ; mais qui sait ? L'odeur chassera peut-être les moustiques. Un torrent coule en cascade, tout à côté de la hutte. Un abri, de l'eau, du paddy : que nous faut-il de plus pour être heureux ? En inspectant les environs, nous découvrons quelques patates douces, qui, une fois cuites sous la cendre, rappellent de loin, les châtaignes de chez nous. La nuit fut délicieuse et reposante dans la fraîcheur des sommets ; mais je vous recommande les matelas en peau de vache pour les puce.

Mon plan était d'aller nous installer dans des grottes à quelque 15 kilomètres de là. Réflexion faite, les grottes sont connues des indigènes, et il y a un village tout près. On risque d'être découverts et trahis. D'autre part dans le « raï » où nous sommes, il y a encore un gerbier de paddy, c'est donc que le propriétaire va revenir l'un de ces jours pour le battre. Nous allons fuir sans tarder pour éviter d'être vus. Mieux vaut que personne ne connaisse le lieu de notre retraite.

Notre vie sauvage s'organise. — Nous reprenons le sac et suivons une piste qui nous conduit à une forêt de bananiers sauvages où nous nous installons pour trois semaines. Voulez-vous nous donner un coup de main pour édifier un abri que nous dénommerons pompeusement « villa bananier » ?

Deux poteaux supportent une traverse. Sur cette traverse on place quelques rondins dont l'une des extrémités touche le sol trois mètres plus loin. Murs et portes sont également en troncs de bananiers. Mais prenons garde de nous barricader lorsque le soir tombe, pour que le seigneur tigre se contente seulement d'un coup d'œil indiscret à travers les interstices de nos murs et ne nous caresse point le dos ou la figure de sa patte veloutée. La

moitié de la cagna est occupée par un bas-flanc en bambou qui servira de siège et de lit, d'étagère et de garde-manger, de garde-robe et de râtelier d'armes. Dans l'autre moitié nous établirons le foyer pour la cuisine et l'éclairage. A un rondin de la toiture couverte en feuilles de bananiers qui ont deux mètres de long sur cinquante centimètres de large, attachons solidement, au moyen d'une liane, un crochet de bois où nous suspendrons « la marmite à tout faire », juste au-dessus du foyer : c'est la crémaillère. Dans les troncs de bananiers qui servent de murs plantons quelques chevilles de bois : voilà notre portemanteau. Nous sommes chez nous.

Tout à côté, grattons la vase de la fondrière pour établir une canalisation d'écoulement, nous aurons ainsi un mince ruisseau dont l'eau rapidement purifiée, passera sur un morceau de tronc de bananier coupé en deux dans le sens de la longueur et évidé, et formera notre buvette-lavoir.

Le frère Mary s'occupe de la cuisine pendant que je récite mon bréviaire. Ce sera son travail. A moi d'aller chercher le ravitaillement ; mais il fera souvent les deux, quand je reviendrai bredouille. Sur le soir, après le dîner, nous essayons de nous imaginer les événements qui se déroulent à travers l'Indochine et le monde. Les idées sont un peu brumeuses, comme l'atmosphère de notre hutte enfumée. Dans une bonne prière nous nous confions à la Providence, et sur notre bas-flanc essayons de dormir, le fusil sous la main, au cas où quelques félins viendraient nous souhaiter bonne nuit.

La lutte pour la vie. — Les premiers jours nous n'étions pas très rassurés. Mais peu à peu, au fond des forêts et dans le calme de la solitude nous trouvâmes le bonheur. Nous étions loin des hommes, mais un peu plus près de Dieu. Les jours se succédèrent assez semblables les uns aux autres. Nous nous partageâmes le travail. Le Frère Mary ramassait du bois sec pour le feu, cueillait des fleurs de bananier qu'il accommodait en mets de choix, recherchait les lianes à patates, puis creusait la terre jusqu'à un mètre de profondeur pour en extraire les précieux tubercules, et, quand il pleuvait trop fort, renforçait la toiture, ajoutant de nouvelles feuilles sur celles qui s'étaient desséchées. De mon côté je parlais en exploration dans les environs, à la recherche de tout ce qui pouvait se manger : oiseaux, plantes, champignons, etc.. Ici ou là, j'installai des pièges en branchages où je trouvais parfois une tourterelle, un rat, ou simplement... des

plumes, car les civettes et les chats-tigres étaient passés par là durant la nuit. Ailleurs, je plaçais des lacets que les coqs sauvages détendaient sans se faire prendre. Un jour, une pluie m'empêcha de visiter mes pièges. A quelque temps de là j'y trouvai un perdreau faisandé, envahi par la vermine. Mais une fois bien lavé, bien nettoyé et grillé sur le feu, il fut excellent.

Visites incognito. — De temps en temps j'allais faire un tour au village. J'arrivais de nuit. J'écoutais aux portes ce que les gens racontaient dans leurs cases, essayant de collecter quelques bribes de nouvelles. Parfois les chiens aboyaient et les gens disaient : « C'est le tigre ! » Personne n'osant sortir de sa hutte, je pouvais en toute sécurité prendre chez moi un peu de riz, quelques légumes qui restaient dans le jardin, des médicaments et des livres. Comme je ne pouvais tout emporter d'un seul coup, j'en cachai chaque fois dans la forêt une partie que je revenais chercher par la suite. J'appriis de la sorte que les têtes des Français cachés en forêt étaient mises à prix : 400 piastres (soit 4.000 francs à cette époque-là) et que tous les Français de Xieng-Khouang avaient été embarqués sur des camions dans le courant du mois d'avril, en direction de Vinh (Annam).

Les Japonais ayant su que nous avions quitté le village ne s'étaient pas dérangés pour venir nous chercher, mais avaient juré aux gens du village qu'ils seraient raccourcis d'un coup de sabre ou fusillés sur place, s'ils nous ravitaillaient. Tous les deux ou trois jours, un espion japonais, annamite, chinois ou laotien passait dans le village et demandait de mes nouvelles. On ne s'était vraiment jamais autant soucié de moi. Mes gens disaient : « Les Pères sont partis de nuit sans avertir personne ; peut-être sont-ils allés à Monghet (mission méo à 100 kilomètres au nord-est) ou bien à Paksane (à 200 kilomètres vers le sud). Personne n'en sait rien. » Mais tout le monde se doutait bien que nous étions dans la région, là précisément où nous nous trouvions.

Nous levons encore le camp. — Si bien qu'un jour nous décidâmes de déménager. Quelque fumeur d'opium alléché par la prime pourrait bien venir chercher notre domicile, le trouver et nous trahir, quoique le seul fait que nous fussions en possession d'armes pût inspirer un salutaire respect. Mais sait-on jamais ?

Voyant notre premier emplacement abandonné, les gens auraient l'idée d'aller nous chercher plus loin, mais certainement pas plus près. Nous allâmes donc nous installer dans une vallée

de bananiers non loin de la mission. Très superstitieux, les Khas ne s'y aventurent jamais parce qu'il y a un ancien cimetière à côté. Et ce qui fut pensé et pesé fut exécuté.

Pour aller du premier emplacement au deuxième il fallait traverser une rizière et le problème était de passer par là, sans être vus. En rampant sous la broussaille nous contournâmes la rizière. Tout alla pour le mieux. En finale, cependant, une pluie diluvienne se mit à tomber, et, sur l'emplacement de ce qui devait devenir notre seconde « villa bananier » nous nous organisâmes pour la première nuit, couchés sur un matelas de feuilles, dans la boue, avec les éclairs pour lumière, en attendant de pouvoir faire le lendemain une hutte dans le style de celle que nous venions d'abandonner, mais plus spacieuse. Et nous avons vécu des jours heureux dans le calme et la paix, dans la déception aussi de ne plus jamais voir d'avions, mais attendant toujours avec confiance un débarquement allié pour la prochaine lune ; mais les lunes se succédaient, et, blottis dans la jungle, nous restions les dignes représentants de « la France libre de Xieng-Khouang »...

Pour m'occuper un peu je me mis à faire des ficelles, des balais et des nattes (je pensais à St Paul), tout en continuant à étudier les dialectes de la région.

Grâce à Dieu nous avons généralement mangé à notre faim, car Dieu n'abandonne pas ses missionnaires. Et quand on a vécu ainsi, au jour le jour, manifestement assisté par la divine Providence, les actions de grâce jaillissent spontanément du cœur.

par le R. R. GENTIL, O. M. I.,
missionnaire dans le Haut-Laos.

Un héros ! Une âme de choix !

L'ABBÉ JEAN RIBAUT O. M. I.

(1920-1944)

Avec un sentiment mêlé de douleur et de fierté, les Oblats de Marie Immaculée n'ont-ils pas certain droit à revendiquer pour eux ce Grand Séminariste de Sainte-Adresse (Seine-Inférieure) qui avait intimement opté pour la vocation de « missionnaire des pauvres », dans la famille de Mgr. de Mazenod ?

C'est par la fréquentation des *Petites Annales* que l'Abbé Jean Ribault découvrit cette Congrégation dont il voulut dès lors insatiablement connaître toutes les activités.

« Ce matin, écrivait-il le 10 juin 1943, on m'a demandé un livre pour compléter le colis d'un prisonnier ; je n'ai pas hésité à me

« dépouiller » de mon *Sous les feux de Ceylan*, comptant que ce bel ouvrage fera plaisir et du bien auprès d'un malheureux ; mais il vous faudra reconstituer ma bibliothèque oblate...

« Comme bien des jeunes, je suis susceptible de partir à « l'Etranger ». L'Abbé Bendele, de l'Aumônerie des Travailleurs, est venu à Rouen et nous a montré la situation et la vie dure qui nous attend là-bas. Voilà donc une interruption forcée de mes études ; mais il faut savoir envisager cette nouvelle épreuve avec sérénité et amour. La souffrance fortifiera ma vocation et m'indiquera, je l'espère, l'idéal plus grand dont je vous entretenais au début de l'année scolaire, exactement ce 8 décembre 1942, fête patronale des Oblats ! Notre vie est digne d'être vécue, et il faut savoir regarder le ciel pour ne pas s'arrêter aux mesquineries de la terre qui font tant de mal et qui nous diminuent. Lorsqu'on a un idéal vrai, on repousse ce qui est vilain et petit. Il faut donc conformer sa vie à son idéal ; ce faisant, je deviendrai une proie facile à la miséricorde de Dieu. Et puis on n'atteint le cœur, l'âme des autres, qu'en les aimant beaucoup, et on ne peut leur demander de faire que ce que soi-même on a commencé de pratiquer.

« L'épreuve, vous disais-je, m'orientera vers l'idéal magnifique des Oblats. J'y pense chaque jour en récitant la prière du Père de Mazenod... Mais « n'enjambons pas sur le bon Dieu » comme disait Saint Vincent de Paul, et laissons-nous faire par la grâce. »

Entre temps, l'Abbé Ribault avait noué des rapports suivis avec le Maître des Novices de Pontmain ; cependant, différents ordres de départ pour le S. T. O. en Allemagne l'atteignirent ; d'une famille d'officiers (quatre d'entre eux sont tombés pour la patrie à ces deux guerres), il ne voulut pas servir l'ennemi.

« J'avais d'abord répondu au premier appel au début de juillet ; je m'en étais allé à Rouen, prêt pour le départ, et *muni de confiance* en Dieu. C'était la pagaie ; avec des étudiants en médecine et en droit, j'ai fait « des pieds et des mains » et nous avons obtenu un sursis « de quelques jours ». Au bout de trois semaines, las d'attendre, j'ai pris une bicyclette, et me voilà parti de Sainte-Adresse dans la Manche, avec des escales à Caen, Coutances et la trappe de Bricquebec.

« Au début de septembre, ma maman me rappelait d'urgence : autre convocation pour Caen. Grand rassemblement étudiant !!! 5.000 jeunes appelés, 800 présences ! Les autres filent !!! Les trains préparés pour nous diriger le surlendemain à « l'Etranger » sont remisés en gare, faute d'occupants.

« On ne peut nous recevoir au Séminaire de Rouen en raison de notre situation irrégulière. Je suis de retour à Montsurvent, dans la Manche, chez l'une de mes tantes. L'Eglise se trouve derrière la maison familiale, une église de campagne bien calme où le bon Dieu est seul ; je vais l'y consoler par beaucoup de visites ; bréviaire, rosaire, chemin de croix, diverses lectures, Heure Sainte ; il n'y a pas de prêtre résidentiel. Beaucoup d'oraison surtout ; je compte consacrer mon année au spirituel (au cours des vacances, j'y ai déjà beaucoup travaillé) pour étudier et éprouver ma vocation, orienter définitivement mon avenir. *Je sens que le bon Dieu me demande un effort plus grand, et cette année d'interruption apportera un dénouement dans ma vie.* Les Clarisses de Saint-Hilaire du Harcouët prient pour que je sois sincère et loyal dans ma vocation.

« J'ai lu et relu *Esprit et vertus de Mgr de Mazenod*, ce livre qui ne me quitte pas. Que Dieu me donne toutes les grâces de tant de renoncement pour devenir « le missionnaire des pauvres ! » J'ai parcouru aussi une plaquette sur Mgr Grandin ; qu'il soit mon modèle ! »

Fin novembre 1943, une dénonciation l'oblige à prendre le maquis dans la région de Pont-Audemer ; il exerce un apostolat fécond près de ses camarades de misère ; son seul regret est de ne pas détenir encore les divins pouvoirs du sacerdoce. L'existence des maquisards, souvent traqués, était rude ; l'abbé Ribault, de frêle constitution, souffrit physiquement. Il souffrit moralement dans ce milieu recruté d'éléments les plus divers ; ne se résignant pas aux excès de toutes sortes qui choquaient sa conscience délicate, il tint néanmoins à rester au poste, se rendant compte qu'il était utile. Ses collègues, croyants ou impies, l'aimaient parce qu'il était courageux, débordant d'entrain, « remonteur de moral » aux heures de dépression.

Les curés de son secteur, chargés de 4 et 5 paroisses, et qu'il fréquentait assidûment, eussent voulu qu'il vint se mettre à l'abri chez l'un d'eux ; il leur opposa toujours un énergique refus, n'admettant pas qu'il reposerait chaudement dans un lit tandis que ses gars coucheraient dans la paille.

Ses lettres s'espacèrent ; elles révélaient une âme aguerrie par cette vie éreintante de missions nocturnes, puisant dans un intime commerce avec Dieu sa « pleine forme » comme un athlète dans une rigide discipline d'assouplissement musculaire ; ses lettres — qu'il fallait adresser à de faux noms — avaient aussi la saveur amère du danger toujours menaçant ; mais la perspective du

sacrifice suprême, loin de l'épouvanter, l'excitait à se dépenser à fond pour ses chefs et pour la France.

La victoire de la patrie devait être payée par l'immolation de tels soldats.

Agent de liaison pendant les durs combats de Normandie, l'Abbé Jean Ribault fut dénoncé par un maquisard qui n'hésita pas, pour sauver sa peau, à livrer ses camarades. Le 4 août, au matin de cette fête de saint Dominique qu'il vénérât particulièrement, il fut arrêté, avec deux autres « résistants », dans un vieux bâtiment de ferme. Il fut mis à la torture par les Allemands qui voulurent lui faire avouer où se trouvait son commandant. Seul avec un autre garçon, il savait que ce commandant se trouvait au terrain de parachutage, à dix minutes de là. Il ne dessera pas les lèvres, endura pendant près de deux heures la souffrance et, finalement, fut abattu par ses bourreaux. L'ami qui le découvrit et lui donna les derniers devoirs a certifié que ses chairs s'arrachaient avec ses vêtements lorsqu'il le dévêtit, tellement elles avaient été sauvagement frappées.

Son commandant a résumé tous ses éloges dans cette lapidaire citation : « *Il est mort en héros et en saint !* »

« Jean Labbé » (c'était son nom de maquis) fut d'abord enterré à Epaignes (Eure), où les paroissiens qui le vénéraient offrirent 80 messes pour le repos de son âme. Puis son corps fut rendu à sa famille et inhumé à Octeville-sur-Mer, selon ses dernières volontés ; car, pressentant sa mort prochaine, dans un testament qu'il écrivit trois mois avant son sacrifice, il avait tout envisagé : ses obsèques, ses services, le lieu de sa sépulture, la soutane qui servirait à l'ensevelir. Ce dernier désir ne put cependant pas être réalisé, les Allemands ayant brûlé cette soutane ainsi que son surplis, et volé le reste de ses affaires ; cette soutane qu'il chérissait et qu'il porta habituellement au cours de son périlleux combat, parmi ses compagnons de maquis !

« Priez pour lui, et priez-le ; c'est un protecteur au ciel », nous écrit sa douloureuse et courageuse maman. Qu'elle soit légitimement fière d'un tel enfant qu'elle avait de tout cœur offert à Dieu ! Qu'elle sache aussi qu'une deuxième grande famille missionnaire pleure avec elle, que les Oblats de Marie ajoutent à la longue liste de leurs victimes le nom de son cher et héroïque enfant, l'Abbé Jean Ribault, « Oblat de cœur », moissonné par la Vierge, à vingt-quatre ans, dans les premières promesses de sa vocation religieuse « *au service des âmes les plus abandonnées !* »

LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE FAUVEL.

Supérieur Général des Prêtres de Sainte-Marie de Tinchebray.

Après les douloureux événements de 1940, le Père Fauvel — qui, à l'époque n'était pas encore Supérieur — reprit son activité normale de vicaire d'Ivry-Port, partageant son temps entre les diverses œuvres de jeunesse dont il avait à s'occuper. Mais il avait en plus... quelques soucis ! Entre autres, la visite de séminaristes canadiens de la congrégation, internés à Saint-Denis et dont il lui fallait assurer le ravitaillement et... la sécurité après leur évasion.

Cette aide s'étendit rapidement à d'autres évadés, à des requis camouflés... Si bien qu'un jour d'août 1942, la Gestapo se présentait au presbytère d'Ivry-Port : Monsieur l'abbé Fauvel ? — Il est absent. — Où est-il ? — A sa colonie de vacances à Saint-Paul, dans l'Orne. »

Sans tarder les scellés furent mis sur son bureau et le téléphone alerta la gendarmerie d'Alençon. Celle-ci le lendemain faisait cerner la colonie par les gendarmes de Flers et continuait la recherche. « M. l'abbé Fauvel ? — Absent. — ??? — Il est parti chercher du ravitaillement, il rentrera dans la soirée. — Nous l'attendrons. »

Averti à temps il ne rentra pas. Pourtant quand sa voiture revint, les policiers virent un prêtre au volant. « Monsieur Fauvel ? — Non, Messieurs, son second, le Père Guinchat. — Quand va-t-il rentrer ? — Pas aujourd'hui ; une affaire urgente l'a appelé ailleurs. Peut-être est-il déjà en route pour Paris, mais je puis vous donner à sa place toutes les explications concernant la colonie. — Non, c'est à lui que nous avons affaire. Dès qu'il sera rentré, signalez-le à la gendarmerie de Flers, il y va de votre sécurité. » Evidemment, il n'y eut jamais à signaler son retour. Sous le nom de Maugey, il se dissimula d'abord aux environs, puis en Loire-Inférieure, en Vendée. S'enhardissant, il y donna des conférences sur notre apostolat en banlieue rouge ; elles intéressèrent, lui valurent des secours ; elles lui furent même demandées ailleurs par des amis, dans le Gers, le Tarn, le Calvados et, après la libération, dans l'Orne.

Le 6 juin 1944, il parlait du Gers pour regagner le Calvados. Il dut attendre. Dès que ce fut possible, il prit la route en vélo, donna en passant quelques conseils et renseignements utiles à des groupes de F. F. I. et, après quelques aventures, arriva à Ivry le lendemain de la libération.

LES RÉDEMPTEURISTES DE SOUSCEYRAC (LOT).

Ce nom évoque pour beaucoup un pauvre roman de Pierre Benoit, mais qui songerait à y chercher un Scolasticat ? C'est pourtant dans ce village Quercynois, que se trouve la maison d'études de la province lyonnaise des Rédemptoristes. Ils s'y établirent en 1939, au moment de la déclaration de guerre et eurent l'occasion à maintes reprises d'offrir l'hospitalité à des confrères chassés par l'invasion, ou par les vexations allemandes.

L'appel du 18 juin 1940 avait retenti profondément dans le cœur des religieux qui voulaient espérer contre toute espérance. Et la résistance française et chrétienne fut toujours en honneur à Sousceyrac. En 1942, le délégué à la Propagande dans le Lot, Berringuier, était venu demander au Couvent, pourquoi nous étions le centre d'un mouvement hostile à certaines directives. « Vous n'êtes pas de bons Français, puisque vous ne suivez pas ces directives. » Et notre Supérieur de répondre : « Nous ne pourrions jamais admettre la collaboration avec des hommes qui persécutent nos confrères et ferment nos maisons d'Alsace. »

Cette prise de position anti-allemande ne fit que s'accroître. Vers l'automne de 1942, nous donnions l'hospitalité à un sujet britannique.

En mars 1943, un avoué de Cahors, M^e Seguy, depuis déporté en Allemagne, vint sonder notre attitude en face de certaines exigences. Le Supérieur répondit que nous ne reconnaissons dans la situation de fait, qu'un *modus vivendi* temporaire et que nous attendions les événements. C'est alors que M^e Seguy nous proposa de former un groupe de résistance au sein de l'O. R. A. Prudemment, le Supérieur fit remarquer que seul, il ne pouvait prendre position et qu'il consulterait la hiérarchie. Puis, l'affaire sommeilla, M^e Seguy étant déporté en Allemagne.

Ce fut alors la déportation camouflée du S. T. O. La plupart de nos jeunes gens utilisèrent leur carte de transport pour une autre destination que celle de l'Allemagne. Quatre d'entre eux, pourtant, acceptèrent de porter témoignage du Christ au milieu de leurs frères les travailleurs de Detmold, de Dortmund et d'Auschwitz.

Petit à petit, les réfractaires regagnent le couvent de Saint-Gérard.

Un délégué vint alors nous voir en compagnie du capitaine Wurteisen. Il reçoit une adhésion nette et la promesse décidée de notre participation à la lutte. Il le fallait. Il ne s'agissait pas

seulement d'une lutte militaire, mais d'une croisade dans laquelle les chrétiens devaient être des entraîneurs. Il le fallait car la Patrie demandait des gars jeunes et décidés ; car, là-bas, notre chère Alsace, dans le deuil et l'angoisse, attendait chaque jour, la France ; car, depuis cinq ans, derrière les barbelés, des frères, des camarades espéraient malgré tout ; d'autres, déportés du travail, étaient dans les usines allemandes. Une condition cependant pour nous mettre en ordre avec le droit canonique : il faudra un ordre de mobilisation générale.

Le Capitaine Charles revient plusieurs fois au couvent et demande qu'on commence à organiser des groupes de combat. A l'une de ses visites, il nous apporte du matériel anglais parachuté. L'un des nôtres, aspirant de réserve, prospecte le pays à la recherche de volontaires. Certains jeunes gens du village acceptent de nous suivre. En fait, tous ne seront pas appelés au moment du ralliement pour ne pas les soustraire aux travaux urgents de la moisson.

La vie du couvent continue, mais dans les moments libres, on s'initie aux secrets de l'armement anglais. En temps ordinaire, notre matériel est planqué dans le parc. Cependant les alertes ne manquent pas. La topographie du pays ne se prête que trop au développement des « maquis » pour ne pas en profiter et les allemands patrouillent souvent à la recherche des « terroristes ». Nos jeunes réfractaires, souvent réveillés en plein sommeil, prennent le large et vont s'abriter dans une grotte ou se cacher dans les bois. A la cadence d'un par mois, les mandats d'arrêt viennent grossir le casier judiciaire de nos jeunes, mais le brigadier de gendarmerie nous prévient et pendant sa visite domiciliaire, les réfractaires sont en promenade.

Enfin, le 1^{er} avril 1944, tous les volontaires, une vingtaine, signent, sous des noms de guerre, leur feuille d'engagement. Voici ce qui avait déterminé ce geste : les nombreux maquis des environs, tous d'inspiration et d'organisation communistes, ne regardaient pas sans un œil d'envie ce groupe de jeunes religieux. Fin mars, un de leurs chefs vint menacer le Supérieur de prendre des soldats parmi ses sujets. Préférant voir ses enfants dans une formation de l'armée régulière que dans des bandes d'aventuriers, le Supérieur décida de mettre nos voisins devant le fait accompli d'un engagement dans l'O. R. A.

Vers cette époque, un dénommé André, vint nous voir et s'enquérir de notre formation dans la Résistance, au nom du Préfet de Cahors.

En mai, le Capitaine Charles envoie un de ses officiers, l'enseigne de vaisseau Malgorne, pour demander notre départ au début de juin. Malgorne apportait un ordre de mobilisation, signé du général commandant la région militaire de Toulouse. Pour ne pas perdre le bénéfice d'une année scolaire, nous demandons à passer nos examens. Le sursis de départ est accordé, mais nous sommes en état d'alerte et devons nous tenir prêts à partir du jour au lendemain.

11 mai 1944. — C'est alors que, sur une dénonciation, le village et en particulier le couvent de Sousceyrac sont cernés par les Allemands. Vers 8 heures, nous rentrions de récréation, quand un groupe de civils, hommes et femmes envahissent notre parc. Quelle ne fut pas notre surprise de les entendre dire : « Les boches sont sur la place ! » Immédiatement nos réfractaires prennent le large. L'un ou l'autre étudiant, en règle avec la loi, font disparaître à la hâte les armes qui servaient à l'instruction. Arrivés au bout du parc, nos « hors la loi » voient les Allemands qui montent à l'assaut du couvent : véritable formation de combat chez les boches. Ils avouèrent tout à l'heure qu'ils s'attendaient à une riposte armée. A la vue de ces soutanes qui se sauvent, les Allemands ouvrent le feu en hurlant de s'arrêter. La plupart de nos jeunes obéissent, sauf trois ou quatre qui réussissent à gagner les bois. Ramenés vers la maison, les « réfractaires » constatent que toute la propriété est gardée militairement. De petits postes avec fusils mitrailleurs la cernent. Un caporal, gueulard comme trois adjudants boches — il revient de Russie — fait aligner nos gars le long du mur de notre cimetière. Un petit pincement au cœur, non, ce n'est pas pour cette fois. Pendant ce temps, les soldats fouillent la maison. toutes les cellules sont vidées de leurs occupants et les Allemands nous rassemblent dans la cour. En colonne par un, nous traversons le parc, une sentinelle tous les dix pas et sur la route des autos-mitrailleuses nous encadrent. Frissons dans le dos. Un Allemand ne dit-il pas : « Si l'un de vous se retourne, je lui flanque une prune dans le derrière ». Sur la place du bourg : vérification des papiers. C'est alors que servirent les fausses cartes d'identité. De plus, le couvent héberge une vingtaine de confrères suisses. Ils avaient été chassés comme religieux de nos maisons d'Alsace et du Luxembourg. Les Suisses passèrent les premiers. Devant cette avalanche de papiers étrangers et en règle, nos gardiens perdent un peu de leur assurance. La Suisse est neutre. Ils ne demandent que l'une ou l'autre carte

au hasard. Seul, un ressortissant britannique, soupçonné d'être parachutiste fut gardé et emmené à Dachau... Tout à coup, une rafale de mitrailleuse : un malheureux maquisard, arrivait en moto et tombait sur un poste allemand à l'entrée du village. Inhumainement traîné au milieu du bourg, frappé de coups de pieds et de crosses, le malheureux agonisa pendant sept heures, sans qu'il fut permis à quiconque d'approcher.

Vers une heure, nous rentrions au couvent. Le repas fut triste, d'autant plus qu'un soldat en armes faisait les cent pas sous les fenêtres du réfectoire.

Grâce à une protection spéciale de la Providence et de notre Patron saint Gérard, les Allemands ne découvrirent pas les armes, ni les équipements à peine dissimulés sur les poutres du grenier, ni les feuilles d'engagements que certains imprudents avaient négligé d'enterrer et qui s'étaient étalés sur leur bureau. Après la « das Reich », la division de Tulle et d'Oradour nous eûmes le même jour la visite de la Gestapo. Les policiers, eux, voulaient trouver un prétendu poste émetteur. Fouille consciencieuse de la maison pour la seconde fois et... excuse de ces messieurs ; L'attitude du Supérieur, le R. P. Roth, Alsacien, fut magnifique au cours de cette journée. Comprenant parfaitement l'allemand, il n'en exigeait pas moins un interprète pour avoir le temps de préparer ses réponses pendant la traduction.

A la nuit, nos occupants quittaient le village, emmenant notre Frère anglais.

14 juillet. — Nous pavoisons aux couleurs tricolores. Le matin, vers huit heures, nous assistons au grandiose parachutage de Loubressac, lâchant à la Résistance en une vague bleu-blanc-rouge, des tonnes de matériel. Soixante paires de bœufs sont réquisitionnées pour le transport des armes et des munitions. Et les Boches sont encore à Cahors... Un avion parachuteur, en passant au-dessus du couvent, salue d'une rafale de mitrailleuse, notre immense drapeau.

Pendant tout le temps qui précéda notre départ, les nôtres furent chargés de différentes missions qu'ils accomplirent courageusement au milieu des colonnes allemandes déchainées. Combien de fois n'avons-nous pas attendu dans la nuit le bruit de la moto annonçant que notre agent de liaison revenait sain et sauf. Le 8 juin, en particulier, comme nous étions angoissés de savoir l'un des nôtres sur la route, alors que les Boches remontaient précipitamment sur la Normandie !

Par deux fois, le Supérieur lui-même, s'en fut prendre contact, à Clermont-Ferrand, avec des officiers de la Résistance.

3 août. — Le lendemain de la fête de saint Alphonse, un superbe 10 tonnes embarque les 20 recrues du couvent. Une opération est imminente dans le Sud de la France, nous dit-on, et il faut que nous rejoignons nos formations de combat. Les habitants du village, émus et sceptiques nous regardent partir. N'était-ce pas l'aventure ?... C'est égal, pense-t-on, les Pères ont bien caché leur jeu.

Le Corps Franc Pommiès (C. F. P.) que nous rallions, est une des plus glorieuses formations F. F. I. Pour notre groupe, devenu Section Psichari, dans le bataillon Charles, entraînement intensif. Sous la conduite de maîtres expérimentés, nous nous familiarisons avec les armes automatiques et avec les explosifs. Les coups de main n'ont plus de secrets pour nous. Un soir, nous quittons notre repaire du Causse et c'est le combat. Le 17 août, un convoi allemand est « accroché » à la sortie de Cahors ; pour la plupart des nôtres, c'est le baptême du feu. La « Section Psichari » s'avère brillante — mais on a eu chaud. Le lendemain, Messe d'action de grâces pour fêter Notre-Dame de l'Assomption que le déplacement nous avait empêché de célébrer, car un professeur nous a suivis en qualité d'aumônier et, entre deux coups de mains, on organise une messe, clandestine, elle aussi. O souvenir de ces Messes célébrées dans tous les endroits de fortune où nous nous cachions. Puis c'est Montauban où la Section attend de pied ferme et sous un soleil de plomb, un groupe de Mongols. La gare et les casernes sont prises et nous pensons dormir, quand un ordre nous remet en route. Toulouse nous attend : souvenir de fusillade échangée sur les toits, place du Capitole, souvenir de l'un des nôtres qui, pris pour un collaborateur est passé à tabac par d'autres F. F. I. un peu trop pressés, souvenir de ces bons Malgaches de la caserne Cafarelli, heureux de faire soigner les chevaux aux Allemands, leurs maîtres d'hier, etc.

Lourdes enfin, où un Scolastique dirige les chants et explique les cérémonies liturgiques au bataillon entier qui assiste en armes à la Messe de notre Aumônier.

Puis nous participons à l'exécution d'un plan conçu par le C. E. P. visant à détruire les unités allemandes qui s'attardent sur les côtes landaises. Mais les renseignements signalent tout-à-coup que l'ennemi ne pouvant gagner l'Espagne, fuit vers le Nord. La manœuvre n'a plus d'objet, elle est remplacée par une

poursuite. Au début de septembre le C. F. P. regroupe ses forces. Une partie sera maintenue sur les Pyrénées pour assurer la garde normale de la frontière, mais comme les Allemands évacuent la région, nous les poursuivons en direction du Nord-Est. Nous embarquons en chemin de fer à Toulouse et par des voies de fortune que nous détruisions hier, sur des ponts branlants que nous avons « plastiqués », nous traversons le Massif Central. Accueil chaleureux d'Aurillac ; la musique et les tonneaux de vin nous attendent à Saint-Germain. A Gannat des infirmières de la Croix-Rouge, nous servent casse-croûte et café chaud. Clermont déjà délivré, nous poussons jusqu'à Lapalisse. De là, avec nos « gazos » nous marchons sur Digoin et Autun. Autun libérée et puis défendue par le C. F. P. en liaison avec le 2^e Dragons et un bataillon de la Légion Etrangère, est une grande victoire : 3.500 allemands se rendent, abandonnant leur armement, leurs véhicules et leurs drapeaux. C'est la première fois que nous entrons en contact avec des unités de l'armée régulière venue d'Afrique. Demain, nous serons des leurs. Un grand deuil à Autun ; le commandant Charles, notre vieil ami de la Résistance, est tué d'une grenade à bout portant. Nous chantons la messe de *Requiem* à Monthelon.

Un ordre arrive de fournir l'infanterie d'appui aux éléments blindés de la 1^{re} Armée qui va combattre dans les Vosges. Nous en sommes. Des tiraillements se produisent au sein du bataillon, mais la section de Séminaristes (S.-S. sur nos gamelles de cuisine) donne l'exemple et nous partons avec le 2^e escadron du 3^e R. C. A. Avec lui, nous occupons Faucogney, premiers contact avec les Américains, Servance, les abords du Thillot. Les Boches se raidissent. Ce sera dur. Mercredi 4 octobre en particulier où nous avançons d'un kilomètre sous une pluie battante et sous un tir violent de mortiers.

Nous descendons au repos en Haute-Saône et la demi-brigade est dissoute pour être reconstituée sur le type U. S. A. Cela demandera un certain délai. Pourquoi attendre ? Et nos jeunes gens s'engagent le 13 octobre au 3^e R. C. A. dont ils ont admiré la discipline et la joyeuse ardeur au combat. Nous voilà dans les chars, auto-mitrailleuses, Jeep, Half-Track. La lutte continue. C'est Rupt-sur-Moselle, Saulxures, Cornimont, Travexin.

19 novembre, enfin l'Alsace. Le Rhin, la Hardt, Mulhouse, Altkirch, Dannemarie, Pont d'Aspach, Heimsbrum, Peiningue. Durant deux mois d'hiver, ce sera la garde sur la Doller, sous la

neige et les obus. Le 30 janvier 1945, on remet ça ; c'est l'Île Napoléon, Chalampé ; l'Alsace est libre.

Pour nous, l'aventure recommence début avril. Passage du Rhin, nettoyage de la rive droite, ligne Siegfried, la Forêt Noire. Et l'armistice nous arrête dans le Tyrol. Des gars de l'ex-section Psichari se trouvent aux rives du lac de Constance, sur le Danube, en Palatinat.

C'est fini... Notre pensée s'en va vers nos blessés. A toi *Emile B...*, atteint d'un éclat d'obus dès les premiers combats des Vosges ; à toi *Jean-Marie D...*, bassin fracturé le 6 décembre en Alsace ; à toi *Gabriel T...*, grièvement blessé au cours d'une patrouille en Allemagne. Notre pensée s'en va vers nos déportés, nos prisonniers. Tous reviendront. Plusieurs hélas, épuisés par la maladie et les mauvais traitements. Notre pensée s'en va vers nos confrères de Sousceyrac, dont la chaude affection nous a soutenus, dont les prières ont écarté de nous bien des dangers.

Tous nos jeunes combattants sont maintenant démobilisés. Après des mois de fièvre sur un champ de bataille, nous voici repartis pour une autre aventure, celle qui conduira au Sacerdoce, qui fera de nous les ardents et pacifiques conquérants de l'Évangile. Notre-Dame, Vierge de Lumière et de Force, gardez bien vos enfants et engagez-les au service du Christ dont ils veulent être les Enfants.

CITATIONS DE NOS SCOLASTIQUES DE SOUSCEYRAC (Lot).

Aspirant BERLIER.

Cité à l'ordre de la 1^{re} Division blindée :

« Aspirant plein de calme et d'un grand sang-froid, animé du plus grand esprit de sacrifice. Le 21 novembre 1944, à Hirtzbach (Alsace), est volontairement resté près des blessés sous un feu violent d'armes d'infanterie. A réussi, après deux heures d'effort, à en ramener un. Est retourné en chercher un autre. »

Croix de Guerre avec étoile d'argent.

Cavalier Michel MILLET (depuis, Maréchal des Logis).

Cité à l'ordre du Corps d'Armée :

« Cavalier très calme et très courageux qui s'est distingué comme tireur d'auto-mitrailleuse. Pendant les opérations d'Allemagne, le 14 avril 1945, à Holzhausen (Bade), a entraîné le groupe soutien sur deux Pack 75, faisant les servants prisonniers et capturant les canons.

« Comme Chef de voiture auto-mitrailleuse de tête, a toujours remarquablement manœuvré, en particulier le 18 avril 1945 à

Huggsvoier où, soumis au tir de nombreuses mitrailleuses légères, de 3 mitrailleuses de 20 mm. et de 2 mortiers, il a repéré toutes les mitrailleuses et permis leur neutralisation. »

Cavalier Paul SAGE.

Cité à l'ordre de la 1^{re} Division blindée :

« Tireur d'auto-mitrailleuse très courageux, toujours volontaire pour les missions dangereuses.

« S'est particulièrement distingué le 1^{er} mai 1945, à Biberveier (Tyrol) en se portant spontanément au secours d'un camarade grièvement blessé et immobilisé, malgré le feu violent de deux canons de 88 tirant à vue. Après deux essais, n'ayant réussi à le tirer que sur quelques mètres, est allé le chercher et a participé à l'évacuation définitive. »

Cavalier André MONNET.

Cité à l'ordre de la Brigade :

« Cavalier d'un courage exceptionnel.

« Le 21 novembre 1944, à Hirtzbach (Alsace), pris à partie en terrain découvert par un F. M. allemand, a tiré sur celui-ci avec un mépris absolu du danger, permettant ainsi à ses camarades de se dégager. »

Brigadier TOURNIER.

Cité à l'ordre du 3^e Régiment de Chasseurs d'Afrique :

« Brigadier plein d'allant et de sang-froid. A été blessé le 14 avril 1945, à Holzhausen (Bade), au moment où il venait de capturer deux Pack 75, ainsi que les servants, avec le groupe de soutien qu'il avait entraîné. »

Cavalier Robert AMALVY.

Cité à l'ordre du 3^e Régiment de Chasseurs d'Afrique :

« Cavalier de groupe de soutien, d'un courage et d'un cran exemplaires. A activement pris part au nettoyage de plusieurs villages, particulièrement le 14 avril, à Zierolshofen, facilitant ainsi la progression des auto-mitrailleuses. »

Le capitaine A..., commandant le 2^e Escadron, adressait dernièrement ces lignes à ses anciens de Sousceyrac :

« J'ai conservé un excellent souvenir de mes séminaristes dont la tenue, le moral et le cœur ont toujours fait mon admiration. considère cette campagne, tout bien pesé, comme une excellente école où les esprits se sont trempés. »

R. P. Albert STILHE (Maison des Missionnaires, Fontaines-les-Dijon).

A Gannat, depuis septembre 1943, en relations constantes avec l'Etat-Major de l'O. R. A.

Aumônier de novembre 1944 à la capitulation de l'Allemagne, a participé à 3 campagnes (Alsace, Allemagne, Autriche), à 15 opérations avec les éléments de choc en première ligne, à 5 missions derrière les lignes ennemies pour y rechercher les blessés ou ramener les morts.

Deux fois cité.

Croix de Guerre avec palmes et étoile de vermeil.

Médaille militaire dont ci-joint la citation.

DECRET

PORTANT CONCESSION DE LA MÉDAILLE MILITAIRE.

Le Président du Gouvernement provisoire de la République, Ministre des Affaires Etrangères, sur le rapport du Ministre des Armées,

Vu la Loi du 2 novembre 1945 portant organisation provisoire des pouvoirs publics.

Vu le Décret du 22 janvier 1852 portant création d'une Médaille Militaire.

Vu le Décret du 29 février 1852 relatif aux conditions à remplir pour obtenir la Médaille Militaire et les textes subséquents.

Vu l'ordonnance du 7 janvier 1944 relative aux décorations décernées à l'occasion de la guerre.

Décrète :

ARTICLE PREMIER. — Est décoré de la Médaille Militaire :

STHILE Albert, Sergent de Commandos de France,

« Aumônier du groupe de Commandos de France, d'une valeur morale exceptionnelle. A fait preuve au cours de la campagne d'Allemagne d'une élévation de sentiments, d'un sens du devoir remarquables, communiquant à tous sa flamme et sa foi, remontant le moral des combattants et des blessés au cours des combats les plus durs, sous des bombardements les plus violents. D'une bravoure frisant la témérité, d'une énergie sans pareille, a aidé au transport des blessés, a participé à la relève du corps des tués dans des conditions particulièrement périlleuses, notamment au cours des combats de Karlsruhe, le 4 avril 1945, de Koenisbach, le 6 avril 1945 et d'Unterhotenbach, le 11 avril 1945. Modèle de conscience et de devoir »

Annule la citation à l'Ordre de l'Armée, accordée par décision n° 1.203 du 27 septembre 1945.

Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

ART. 2. — Le Ministre des Armées est chargé de l'exécution du présent Décret.

Fait à Paris, le...

Par le Président du Gouvernement
Provisoire de la République,
le Ministre des Armées :

Signé : MICHELET.

Signé : BIDAULT.

Extrait d'une lettre du Général de Division Pfister, directeur de l'Infanterie, adressée au R. P. Roth et aux jeunes étudiants de l'Institut Missionnaire, combattants de la Résistance et de la Première Armée.

« ... Les uns et les autres, nous avons cherché à faire notre devoir de notre mieux. La tâche qui reste à accomplir pour chacun est exaltante et encore lourde. Tant de ruines et de bouleversements ne peuvent s'atténuer ou se réparer qu'avec le temps et la contribution de toutes les bonnes volontés. La lutte commune nous avait réunis... il appartient à chacun, en ce qui le concerne, de participer à la reconstruction de la France.

Je n'oublie pas les souvenirs de la Résistance et du maquis : Sousceyrac, Servance...

Je pense souvent à tous ces jeunes magnifiques de patriotisme que ma tâche m'a donné de commander. C'est à leur dévouement et à leur entrain que nous devons d'avoir réussi.

Ne manquez pas de dire à ceux que réunit encore l'Institut Missionnaire toute ma gratitude pour le service qu'ils ont fourni clandestinement dans les rangs de la France Combattante. Missionnaires proches de prendre le large, ils étaient prédestinés aux labeurs et aux risques d'avant-garde, et je ne doute pas que cette école où ils ont tout donné d'eux-mêmes, ne soit pour eux la source d'un nouveau rayonnement.

Mission Saint-Gérard. Sousceyrac.

Bulletin trimestriel de l'Institut Missionnaire de Sousceyrac,
(Février 1947, n° 1, p. 18.)

R. P. Joseph COURNAULT (actuellement à la Mission Catholique de Zinder (Niger, A. O. F.)

Mobilisé en 1939 comme chef de groupe, le Caporal-Chef Cournauld est fait prisonnier le 20 juin 1940, à Toul. Arrivé en Allemagne en août 1940, au IV B à Mühlberg. A travaillé comme manœuvre n'étant pas Sous-Officier, dans différents kommandos, d'où pour raisons soi-disant religieuses et politiques a fait trois mois de bagne à Brux. Plus tard, en avril et mai 1943, pour le même motif « a parlé de politique et de religion » s'est vu enfermé dix-sept jours durant, avant d'être expédié dans un kommando disciplinaire.

1° C'est là que, passé travailleur libre, s'est vu soupçonné et accusé « d'aider ses camarades prisonniers en expédiant leurs lettres par voie postale civile, soit à leurs parents en France, soit à des amis S. T. O. travaillant en Allemagne.

2° Accusé d'avoir favorisé et aidé à l'évasion de plusieurs prisonniers travaillant dans son usine et ailleurs.

3° Accusé enfin de complot communiste. Arrêté par la Gestapo à Mügeh (Saxe) son lieu de travail, le 27 mars 1944, a été transféré dans les prisons de Leipzig, d'où il n'est sorti qu'à la libération de la ville par les Américains, en Avril 1945.

Régime de prison cellulaire — sortie de quelques minutes trois à quatre fois la semaine, les derniers mois. Les trois premiers mois, quatre sorties de dix minutes seulement. Régime alimentaire connu. En ces treize mois de réclusion, n'a été autorisé qu'une fois à assister à la Messe ; ce fut en la prison de Molktestresse lundi de Pâques 1945.

R. P. Auguste GOLDBRONN (actuellement à la Mission Catholique de Zinder [Niger, A. O. F.]).

Dans l'Armée des Alpes en 1940.

Engagé comme Aumônier militaire après la libération de Paris.

Affecté à la demi-brigade de Chasseurs de Lorraine, placée sous la coupe de l'Armée Patton. Cette demi-brigade a fait campagne avec le Général Walker, de Verdun à Coblenche, en passant par Metz, Forbach, Saarbruck, Birigen, Coblenche.

A refusé la Croix de Guerre américaine, estimant que de simples chasseurs en avaient fait bien davantage que lui.

*
* *

FRANÇOIS BEAQUIS.

*Un rescapé de Charmes, le R. P. Beauquis, Rédemptoriste,
Supérieur de Saint-Nicolas-de-Port (Meurthe-et-Moselle).*

« Le 4 septembre 1944, je rentrai de Remiremont à Saint-Nicolas en vélo. Parvenu à Charmes, petite ville de 4.000 habitants, libérée la veille par le maquis, il me fut impossible d'aller plus loin. J'allai donc demander l'hospitalité à M. le Doyen, qui me reçut très aimablement. Mais, pendant la nuit, les Allemands revinrent en forces, munis de canons et de tanks, et eurent vite raison des maquisards mal armés et d'ailleurs peu nombreux. Et ce furent les représailles, terribles et sanglantes. Sept ou huit jeunes gens trouvés dans les premières maisons, furent immédiatement et sans l'ombre même d'un jugement abattus à coups de revolver. Puis vers 14 heures, des soldats, sous la menace du revolver ou de la mitrailleuse, firent sortir les habitants de leurs maisons, sans leur laisser ni le temps, ni la possibilité d'emporter quoi que ce soit. Les hommes au nombre de 300 à 400, furent séparés des femmes et parqués sur un trottoir, gardés par des sentinelles. Sur le trottoir d'en face, tous les dix mètres, était postée une mitrailleuse, ou un fusil-mitrailleur, dont le servant, le doigt sur la gachette, et avec une joie sadique, dirigeait vers nous le canon. Me souvenant d'Oradour, je crus réellement notre dernière heure arrivée. Après une heure d'angoisse, on nous conduisit un peu plus haut, à proximité de la gare, pour nous faire assister à l'incendie de la ville. Et toute la nuit, nous eûmes sous les yeux cet effroyable spectacle d'un brasier d'une centaine de maisons (tout le centre de la ville). Ce n'est que le lendemain, vers dix heures, l'incendie étant sur son déclin, qu'on nous rendit notre liberté. »

LE R. P. HENRI SCHWANDER, Rédemptoriste (1)

Le Père Henri Schwander (1913-1943) était originaire de Lorraine. Mais il passa la plus grande partie de sa vie à Strasbourg. A dix-huit ans, il entra chez les Rédemptoristes de Téterchen, et, le 8 septembre 1932, il prononçait ses vœux. Deux ans plus tard, il fut incorporé au 158^e R. I. à Strasbourg. Le 31 juillet 1938, il était ordonné Prêtre. Il devait partir en Bolivie lorsque la guerre éclata. Sergent-chef au 172^e R. I. F., il y fut un excellent cama-

(1) Extrait de « Un héros de la Résistance : Le Père Schwander ».

rade, aimé de tous et donnant à tous un très bel exemple de Prêtre-soldat. « Entraîneur d'hommes, ne reculant devant rien, il avait sur eux un tel ascendant qu'il en obtenait tout. D'aucuns disent que, s'il ne fut pas tué, ce ne fut pas de sa faute... Un jour, on demande des volontaires pour chercher, de l'autre côté du canal, le corps d'un officier qui venait d'être blessé. Le sergent-chef Schwander s'avance et se présente avec deux ou trois Africains. Ils se glissèrent jusqu'au cadavre et ramenèrent à la nage, sous une pluie de balles, le corps de l'officier. »

A la suite de ce fait d'armes, il obtint la Croix de guerre et la citation suivante :

103° DF

Etat-Major,
1^{er} bureau.

P. C. le 29 juin 1940.

Extrait de la décision du Général Vallée
Commandant la 103° D. F.

Le Général Vallée cite à l'ordre de la Brigade :

Schwander Henri, Sergent-chef, Matr. 2.255 de la CFV 1.

« Ayant appris, le 17 juin, qu'un Officier français était resté dans la zone occupée par l'ennemi, est parti volontairement à sa recherche avec deux hommes. Ayant traversé à la nage le canal de la Marne au Rhin, a retrouvé le corps de cet Officier et l'a ramené dans nos lignes. »

Le Général VALLÉE,
Commandant la 103° D. F.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze.

Le Père Schwander, après l'armistice de 1940, fut relâché comme Alsacien au mois de juillet. Mais il était de ceux qui n'acceptèrent pas la défaite. Alors, prétextant auprès des Allemands une prime de démobilisation qu'il allait toucher à Belfort, il passa la frontière à Petite-Croix et, le 19 septembre 1940, sonna à la porte de la Maison des Missionnaires à Cravanche. Il était le premier d'une série de confrères qui s'expatrièrent volontairement. Beaucoup suivirent, chassés d'Alsace-Lorraine comme « trop français ».

La Gestapo a pu dire de la maison de Cravanche qu'elle était un « nid de gaullistes ». Il y avait à Cravanche un continuel va-et-vient d'évadés d'Allemagne, d'Alsaciens-Lorrains désertant l'armée allemande, d'aviateurs alliés. Tous étaient fraternellement hébergés chez les Rédemptoristes.

Le Père Schwander, vers la mi-octobre 1940, fut nommé

vicaire à Montbéliard, où il s'occupa tout spécialement des enfants et de la J. O. C. Il y fit merveille, car il comprenait admirablement les jeunes. Il s'occupa également de la J. E. C.

Mais le Père Schwander ne se contentait pas d'exercer ses activités apostoliques ; il fut également chef de la Résistance à Montbéliard.

Le 1^{er} mai 1946, au nom de la Résistance, le Colonel Maurin (Besançon) décernait à l'ancien vicaire de Montbéliard ce :

DIPLOME D'HONNEUR DE LA RÉSISTANCE.

« SCHWANDER Jean-Henri, à Montbéliard.

Premier chef de la Résistance organisée dans le pays de Montbéliard. A su grouper autour de lui les éléments de la plus haute valeur patriotique, qui ont contribué à la formation de l'armée clandestine avec le mépris le plus total du danger. Héros digne de la reconnaissance de tous. »

Que s'était-il donc passé ? Le Père Schwander voulait aider la France à ne pas perdre son âme ; et résolument, dans le pays de Montbéliard, il déclencha le mouvement de la Résistance : passage de courrier, fausses cartes d'identité pour les « déserteurs » alsaciens-lorrains, contacts avec les journaux clandestins qu'il diffusait largement, placement des jeunes du S. T. O. dans des familles sûres, ravitaillement du maquis en nourriture et en argent, passage d'évadés en Suisse, le Père Schwander s'occupait de tout. Il réussit à passer en Suisse des éléments parachutés ! C'est en octobre 1941 qu'arriva à la cure de Montbéliard, tout entière résistante, le premier aviateur anglais. Depuis, cette cure était connue en Allemagne, en Angleterre, en Belgique et en Hollande, comme filière. Par l'intermédiaire du D^r Robin, il se mit en rapport avec le commandant Tisseire d'Asnières représentant l'O. C. M. (Organisation Civile et Militaire) pour la région et, tout en continuant son activité sacerdotale, il alla de l'avant et organisa la résistance en liaison avec les groupes clandestins reconnus.

En mars 1943, se tenait à Montbéliard dans la chambre du Père, la première réunion des plus éminents parmi les résistants. Elle se tint en présence du commandant Tisseire qui leur indiqua la marche à suivre, leur recommanda de ne pas trop se presser et mandata le Père Schwander comme chef de la Résistance de l'O. C. M. pour la région. Après avoir été mandaté par Paris officiellement, le Père fut reconnu par Londres. Pour le désigner, ceux de Paris disaient simplement : « le petit blond ». — Les ordres

arrivaient de Paris « au petit blond », en général par M. Prigent, de la Chambre hôtelière de Dijon, où bien souvent il allait les chercher lui-même. C'est ainsi qu'un jour d'avril 1943, se trouvant très fatigué après s'être donné corps et âme à sa belle activité sacerdotale, il apprend que Dijon le réclame. Il se met en route le samedi matin, avec la résolution bien arrêtée d'être de retour pour le dimanche. Le voyage de retour s'effectua de nuit, mais, rompu de fatigue, il dormait à poings fermés dans le train, brûla la station de Montbéliard et ne se réveilla que pour descendre en gare de Belfort. Là il finit par trouver un vélo pour rentrer fourbu à Montbéliard. Autour de lui, quand on lui reprochait ses excès, il répondait par un sourire.

Il mit alors sur pieds des équipes d'hommes résolus auxquels il communiqua son patriotisme. Leur attachement au Père était grand. Avec eux, il tissa au travers du pays montbéliardais la toile de la Résistance. Il devinait... sondait... réunissait les éléments épars, qui se cherchaient sans se connaître. Travail délicat : il fallait éviter les loups dans la bergerie, les faux frères dans la maison. Son activité prodigieuse n'oubliait rien ; jamais il ne s'est laissé abattre, c'était un meneur d'hommes, qui avait vu surgir autour de lui des hommes comme Bernard, Grosjean, Monnier, Bonnemaille, Beauvils, Finance, Villier, Marthe, Bonal, etc. pour ne pas parler des absents (Grosjean... l'ami fidèle, l'intime, le confident, qui apprenant plus tard à Buchenwald la mort du Père, lutta toute une journée avec une tristesse morne, voisine du désespoir).

Gilbert Henrissat, président des anciens de la Résistance du pays de Montbéliard, raconte ses débuts dans la Résistance : « En 1942, j'apprenais par chuchotements qu'à la cure devait se trouver un abbé qui s'occupait de Résistance... Je le trouvai dans sa petite chambre du deuxième étage ; je lui causai et l'étudiai sans en avoir l'air. Ce qui me frappa en lui, ce fut sa simplicité, son regard clair, franc, sans peur. À l'issue de notre entretien, j'avais jugé que je pouvais marcher avec lui en toute confiance — ce que je fis sans restriction et ce que je ferais encore aujourd'hui. »

Le Père avait installé son P. C. à Dampierre-les-Bois, au café Beautey, où il tenait en principe ses réunions. Et le public français qui faisait des gorges chaudes des nombreuses écluses sautées en dépit des sentinelles, ne savait pas qu'à Dampierre ces exploits avaient été décidés quelques jours auparavant.

Il demanda à ses hommes de récupérer armes, explosifs et munitions, et de commencer le sabotage du matériel de l'armée

allemande. De toutes parts ses agents lui apportaient des renseignements sur l'activité ennemie, enquêtaient et lui signalaient les personnes douteuses ou suspectes.

Lui parcourait le pays en tous sens (1), sous toutes sortes d'uniformes, faisait des études approfondies de terrain, avec des plans détaillés, pour effectuer en temps utile le sabotage des communications : lignes de chemin de fer, trains, ponts, écluses, stations électriques, transformateurs, etc.

Le commandant Tisseire le mit en rapport avec le Bureau des Opérations Aériennes de Paris, que dirigeait le Colonel Picaud. Le parachutage d'armes demandait une préparation minutieuse. Il prospecta personnellement tous les terrains de parachutage, grâce à la moto que la Résistance avait mise à sa disposition. Plus tard en prison, il racontait à ses co-détenus, comment il avait réussi à perdre les Allemands qui le poursuivaient, grâce à cette moto qu'il lançait sur la route à toute allure. Il donnait consciencieusement tous les détails demandés par Londres pour l'homologation des terrains.

Le groupe O. C. M. de Belfort n'exécutait aucun ordre sans consulter le Père Schwander. L'O. C. M. de Montbéliard formait le groupement le plus fort de la région. Le Père Schwander fut en contact permanent avec l'Intelligence Service, et c'est d'un commun accord avec l'agent anglais de la région que s'organisaient les sabotages d'usines.

Le Père Schwander fut arrêté le 23 juillet 1943, sur la dénonciation d'une Hollandaise qui lui avait demandé de la faire passer en Suisse, et qui s'était fait arrêter à Dijon. Il fut transféré à Belfort, puis à Dijon. Ce qui fut très grave pour lui, c'est qu'il fut identifié comme membre actif de la Résistance lorsque l'agent anglais fut arrêté lui-même : il était porteur de documents sur lesquels figurait, hélas ! le Père Schwander. Et cela aggravait singulièrement l'affaire du jeune Rédemptoriste. Ses

(1) « 10 juillet 1943. Conduits par l'abbé Schwander, vicaire de Montbéliard, j'ai la visite de deux parachutistes alliés, dont l'un a encore le genou en sang, venus repérer des terrains de parachutage et prendre contact avec le lieutenant Joly, organisateur de la Résistance dans les montagnes du Doubs. Abbé Schwander, lieutenant Joly !... »

(Extrait du journal *Cité Fraternelle* à la date du 7 octobre 1945.
Signé : François les bas bleus ou Lieutenant « Henry ».)

Le blessé dont il question n'était autre que « Daniel », un Français parachuté, venu de Londres, et qui s'était adressé au Père Schwander pour contacter le B. O. A. au Bizot.

compagnons de captivité ont dit que le Père Schwander, même sous la torture, ne parla jamais. Ils l'admiraient parce qu'ils l'avaient vu battu et torturé sous leurs yeux, et remporter chaque fois son secret dans sa cellule. Puis, le 27 août, il partit pour Compiègne. Là, il fit un bien immense. Tous ses compagnons de captivité l'aimaient. Il se lia d'une amitié profonde avec M. le Chanoine Stenger.

Il partit pour l'Allemagne, dans un de ces convois de la mort où tant de malheureux ont péri dans d'indicibles souffrances. Nus, parqués sans air, sans eau, des scènes atroces se déroulaient. La chaleur était telle que certains devenaient fous, que d'autres se suicidaient ou s'étranglaient entre eux. Près du Père Schwander se tenait le Chanoine René Tachaux. Le Père Schwander qui portait sur lui un sachet contenant des hosties (on lui avait laissé cette custode autour du cou) communia le chanoine après avoir lui-même communié. Puis tous deux distribuèrent les hosties à ceux qui voulaient recevoir Dieu dans cet enfer ! Mais l'air devenait irrespirable. Le Père tomba, épuisé, et mourut, l'un des premiers, dans les bras du Chanoine Tachaux. Lorsque le train tragique arriva à Weimar, il y avait 63 morts et 64 survivants presque fous, dont 7 demeurèrent aliénés... On brûla les cadavres au sinistre four crématoire de Buchenwald. Parmi les morts, se trouvait également le Chanoine Tachaux qui avait assisté le Père Schwander jusqu'à la mort ; il mourut en donnant l'absolution générale à ses malheureux frères ; l'abbé Jean Leblanc, d'Amiens, dans un wagon de 100 occupants dont 97 moururent, tomba étouffé après un dernier geste de bénédiction ; M. l'abbé Toupin dura un peu plus longtemps, mais mourut aux côtés de son frère qui, lui, survécut.

Le 14 juin 1946, le Père Henri Schwander recevait, à titre posthume, la médaille de la Résistance française.

R. P. JEAN SIBILLE, Rédemptoriste,
Aumônier des Fusiliers-Marins,
1910-1944 (1).

Né à Bouzonville, en Lorraine, Jean Sibille entra chez les Rédemptoristes au couvent des Trois-Epis, en Alsace. Il prépara sa philosophie et sa théologie à Eternach. En 1932, il partit au régiment, à Nancy, où il fut vite apprécié de tous ses camarades

(1) Notes tirées d'un livre du P. STRICHER : *L'Aumônier des Fusiliers-Marins, le R. P. Jean Sibille, Rédemptoriste.*

pour sa bonne humeur, son entrain et sa belle loyauté. De là, il partit à Lille où il s'intéressa tout spécialement au milieu industriel et aux quartiers ouvriers. Prêtre en 1936, d'une activité débordante, il se donna à fond à la cause de l'Action Catholique à la J. O. C. tout spécialement.

En 1939, il fut mobilisé à Thann comme radio.

La « drôle de guerre » commence. Les hommes s'ennuient et flânent. Alors le Père Sibille crée un Foyer accueillant où il organise les distractions les plus variées. En 1940, sa brillante conduite lui vaut la Croix de Guerre et la Médaille Militaire.

Après la débâcle, il se rend à Valence où, vicaire, il s'occupe de la J. O. C., des Cœurs Vaillants et s'attache de plus en plus aux milieux populaires. En 1942, il part pour Alger comme vicaire.

Novembre 1942 : les Alliés débarquent à Alger, et, en 1943, le Père Sibille est mobilisé. A sa demande, on lui réserve un poste d'aumônier et on lui confie les fusiliers-marins.

Ce régiment s'était formé au cap Malifou, près d'Alger, dès 1940. Pauvre en équipement, mais riche en bravoure, commandé par des chefs magnifiques et avec le nouvel aumônier qui a conquis tous les cœurs, il combattit pied à pied, libéra Ferryville et Bizerte. Pendant les batailles, l'aumônier Jean Sibille n'avait pas chômé. Il était dans les premières lignes auprès des mourants et des blessés, aidant les brancardiers et donnant le pardon divin. Déjà, avant l'attaque, il avait fait passer ses hommes au bain de la pénitence.

Il s'agit maintenant d'occuper Bizerte. Afin de conserver dans le régiment une saine gaieté, le Père Sibille organise des Foyers où les fusiliers-marins trouvent toutes sortes de distractions. En même temps, il reprend contact avec la J. O. C. et ranime les sections.

Le 1^{er} octobre, le régiment quitte Bizerte pour Casablanca, pour former le Régiment blindé des Fusiliers-Marins. Il touche des tanks-destroyers aux noms maintenant célèbres Sirocco et Mistral, Simoun et Flibustier, Bourrasque et Ouragan, Orage et Tempête. Le Père Sibille apprend à manier la « Jeep » et exerce son ministère sacerdotal auprès de ses hommes et auprès des Américains qui, bien souvent, n'ont qu'un aumônier protestant.

Le 15 avril, le régiment est à Oran et prêt à embarquer. Le 20 mai, il suit le mouvement de tant d'autres régiments se rendant en Angleterre en vue du débarquement en France. Le 6 juin, c'est le jour J, tant attendu, mais amenant, hélas, son

cortège de deuils et de douleur. Les combats font rage sur les côtes de France. Le Père Sibille est débordé. Il est au sud-est d'Avranches et se multiplie pour ses hommes. Après les paroles du pardon, il les accompagne à leur dernière demeure et devant ces tertres fraîchement soulevés, au milieu du fracas des bombardements, dans un déluge de fer et de feu, parmi les obus et les balles, il s'offre en victime : « Mon Dieu, écrit-il, je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour le salut de la France, pour la J. O. C., pour les âmes ! » (7 août 1944).

Le premier objectif fixé aux troupes débarquées, c'est l'encercllement de la 7^e armée allemande. L'avance est foudroyante malgré des combats très durs. L'encercllement réussit. Combats meurtriers au Mans, Alençon, Carrouges. Les fusiliers-marins sont divisés en quatre formations et leur aumônier va de l'une à l'autre, continuellement. Une nouvelle étape conduit le régiment à Argentan, et, de là, c'est la marche sur Paris. Vendredi 25 août : trois noms seulement sur l'agenda du Père Sibille : Longjumeau, Paris (deux fois souligné), rue de Rennes.

« J'ai vu, écrit-il, l'accueil enthousiasmant de Paris. Du délire ! Impossible à décrire, impossible à oublier ! Inutile de vous dire que nous avons été couverts de fleurs et de ...baisers. L'aumônier itou ! » Et comme le Père Sibille se défendait en qualité d'aumônier : « Ça n'y fait rien », répondaient les Parisiennes folles de joie. Mais, la guerre n'est pas finie. Allemands et miliciens tirent des immeubles. Les fusiliers-marins ripostent. Le Père Sibille règle les tirs et recommande à la foule la prudence. Le Père ne tolère pas le pillage. Une boutique ayant été pillée, et des fusiliers-marins ayant accepté une part du butin, le Père Sibille leur fit rendre les objets « déplacés » et les remit au propriétaire avec des excuses.

Après une reprise de contact avec ses confrères et sa chère J. O. C. le Père Sibille, malade, dut prendre un peu de repos. Mais, dès le 14 septembre 1944 il partait rejoindre son P. C. où il arrivait le 15 au matin. Bientôt il retrouve, au combat, ses chers fusiliers. Les batailles acharnées de Dompierre et de Damas avaient multiplié les blessés à « L'Evacuation Hospital n° 103 ». Il apporte à tous le réconfort de son amitié et le secours de son ministère.

Le Père Sibille n'avait, hélas ! plus que quelques jours à vivre. Un Père des Missions-Etrangères, le R. P. André Beaudeau, réfugié à Flin récemment libérée, a été témoin de sa mort et en a laissé le récit suivant :

« 18 septembre : vers 9 heures, devant une contre-attaque allemande, les Américains évacuent Flin.

Vers 10 heures, la Gestapo de Baccarat arrive, se dirige directement au presbytère. Le R. P. Blondeau, faisant fonction de curé, est chef de la Résistance. C'est moi qui fus appréhendé et qui subis les coups et les menaces.

Vers midi j'étais relâché et, aussitôt, le village était incendié par les Allemands.

19 septembre : le pillage et l'incendie continuent.

20 septembre : vers 13 heures, des éléments de la Division Leclerc entrent à Flin et je me mets à la disposition des officiers pour donner des renseignements sur la situation.

18 h. 30 : je suis appelé par un officier pour enterrer un lieutenant mortellement blessé au pont de la Meurthe. En me rendant à l'appel de l'officier, je rencontre sur la montée conduisant à l'église, le Père Sibille. Nous faisons connaissance et nous nous rendons en devisant vers une Jeep où se trouvent deux officiers. Tandis que nous parlons, le premier obus allemand éclate au-dessus de l'église ; pas de mal. Mais en voici un second. Le Père Sibille est touché à la nuque et moi-même à l'aine. Il est sans connaissance et, le voyant sérieusement touché, je lui prends la main et je lui donne l'absolution. Nous sommes ramassés par les brancardiers et conduits à l'école des garçons. De là, on nous porte au poste de secours situé chez M. Pochel. Le major me dit : « Je m'occupe d'abord de notre aumônier, car il est gravement atteint. » Puis, c'est mon tour. Et nous voici tous les deux, l'un à côté de l'autre, transportés dans une auto-ambulance.

Il est environ 21 heures, quand nous partons. La route fut lente et pénible. Entre Moyen et Gerbévilliers, le Père Sibille, qui ne bougeait toujours pas, eut un soubresaut et laissa échapper un gémissement. C'était son dernier soupir. A ce moment-là, je récitais à nouveau la formule d'absolution. »

Voilà, dans toute sa simplicité, le drame du sacrifice suprême offert pour la France, pour la J. O. C., pour les âmes, par un de ces nombreux prêtres qui avaient compris la grande loi de la Rédemption. Ce récit se complète de quelques petites précisions fournies par le garde-champêtre de Flin au Père Beauquis, alors Supérieur des Rédemptoristes de Saint-Nicolas-du-Port. « J'étais à côté des Pères Sibille et Beaudeaux devant l'église de Flin. Ils parlaient tous deux des obsèques d'un lieutenant de

Spahis qui venait d'être tué. » « C'était un de mes meilleurs amis, dit le Père Sibille, je dirai la messe d'enterrement demain matin. » Puis, se ravisant : « Non plutôt, dites la messe, je le porterai... » En ce moment même, il est atteint d'un éclat d'obus dans la nuque, il tombe baigné dans une mare de sang qui gicle de sa blessure. Le Père Beaudeau est blessé à la jambe tandis que je m'en tire sans une égratignure. » Le R. P. Misléry, futur aumônier divisionnaire, alors aumônier du Régiment de Marche des Spahis Marocains, qui s'est informé des moindres incidents de la mort de son ami, spécifie : « Le Père Sibille fut touché à la tête par un tout petit éclat. Evidemment, il ne portait pas son casque ; mais qui lui en ferait grief ? Personne n'en portait ! Le Père n'avait aucune fracture du crâne ; le cuir chevelu par contre était tailladé, comme en témoigne encore son calot que conserve précieusement un de mes camarades qui a été aussi un des meilleurs amis du Père, le capitaine Rietzler. »

Comment concilier ces relations faites par des témoins immédiats et intègres avec le texte même de la nomination à l'ordre national de la Légion d'honneur ? Cette citation, qui comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme, fait d'abord le juste éloge de cet « Aumônier dont le rayonnement et le mépris total du danger imposait l'admiration, toujours en première ligne, exaltant par sa parole tranquille le moral de tous ceux qui l'approchaient, déjà cité deux fois », puis elle ajoute : « Est tombé mortellement frappé à Flin, alors qu'il venait de porter secours à deux hommes grièvement blessés. » M. l'aumônier de la marine, Olphe-Gaillard, écrit de même : « Le Père Jean Sibille, aumônier du Régiment blindé de fusiliers-marins a été tué dans l'accomplissement de son double devoir d'état et sacerdotal. assistant et relevant les blessés. »

Ces témoignages, loin de se contredire, ne font que se compléter. C'est à 18 h. 30, que le R. P. Beaudeau fait la rencontre du Père Sibille. Celui-ci venait « d'accomplir son double devoir d'état et sacerdotal, en assistant et relevant les blessés. » Dans un petit carnet de poche « France toujours », différent de son « Agenda de la victoire » où il inscrit ses étapes et ses intentions de messes, il porte la mention : « Yvan Matusek, lieutenant 1^{er} R. M. S. M., Flin, 20 septembre, 17 heures. » Ces derniers mots écrits de sa main veulent fixer le nom d'un ami bien cher pour prévenir en temps opportun la famille du héros, et pour garder le souvenir d'un camarade qu'il a secouru au risque de sa propre vie. Ces derniers mots nous sont garants que le Père

Sibille, méprisant tout danger, est vraiment tombé en première ligne. Flin marquait la pointe extrême de notre avance. Le lieutenant Matusek commandait une Compagnie de ce 1^{er} Régiment de Marche des Spahis Marocains qui revendiquaient l'honneur d'être l'avant-garde pour tous les coups durs. Comme le prophète Moïse, le Père Sibille avait eu le bonheur d'entrevoir la terre promise, sa chère Lorraine, mais il n'y entrera point...

L'auto-ambulance qui emporte nos deux prêtres relevés devant l'église de Flin, file à toute allure dans la nuit noire. Chaque minute est précieuse. L'hôpital chirurgical, qui avait quitté Germary, le lundi 18 septembre, s'était installé à proximité du P. C. du Régiment, dans le petit village de Bettegney, sur la route G. C. 10, entre Mirecourt et Châtel-sur-Moselle. Hélas ! les médecins américains ne purent que constater le décès de l'aumônier des fusiliers-marins. Son visage avait gardé dans la mort cet aspect calme et souriant, ce dernier reflet d'une âme droite et pure.

C'est avec consternation, avec des larmes dans les yeux, que les soldats et officiers, habitués pourtant à tant de deuils, se communiquaient la triste nouvelle : « le bon Père Sibille vient de mourir. » Tous veulent voir une dernière fois les traits aimés de leur cher aumônier. Vers les 9 heures, le corps est mis en bière et à 11 heures c'est l'enterrement. Le capitaine de corvette Martinet, qui conduit le deuil, parle avec émotion de cette cérémonie : « Tous ceux du Régiment que la guerre impitoyable ne retenait pas à leur poste de combat, tous ses amis de la Division qui avaient pu venir étaient présents. Le R. P. Misléry lui donna une dernière bénédiction et lui adressa en notre nom à tous, les mots d'adieu que chacun prononçait au fond de son cœur. »

Le Père Misléry affirme de même : « C'est un des plus émouvants enterrements militaires que j'ai faits, car on sentait tellement le bouleversement que produisait la mort du Père qui ne comptait à son Régiment que des amis. Plus que cela, par son entrain, son inaltérable sourire, sa bonté, il était, au sens fort du mot, l'aumônier de ce Régiment. »

Durant une année, le Père Sibille reposera au petit cimetière de Bettegney, dans la première tombe à l'entrée droite, bien contre l'église. Son ardent désir est accompli. Tombé sur un champ de bataille, il est enterré dans le modeste cimetière d'un village minuscule qui ne compte qu'une bonne centaine d'habitants. Et voici la croix de bois ! Celle dont il avait tant parlé, celle qui devait succéder à la croix de guerre ! Elle émerge d'un

parterre de fleurs toujours fraîches et porte les simples mots en lettres noires sur blanc : « Ici repose le R. P. Sibille, aumônier des fusiliers-marins, tué à l'ennemi le 20-9-44. »

Deuxième Division Blindée.

Régiment blindé
de Fusiliers-Marins.

Extrait du Décret du 13 février 1945.

Journal Officiel du 4 mars 1945.

Nomination à l'ordre de la Légion d'honneur
(à titre posthume).

SIBILLE J. Aumônier de la Marine.

« Aumônier dont le rayonnement et le mépris total du danger imposaient l'admiration. Toujours en première ligne exaltant par sa parole tranquille le moral de tous ceux qui l'approchaient. Déjà cité deux fois. Est tombé mortellement frappé à Flin alors qu'il venait de porter secours à deux hommes grièvement blessés. »

P. C. C.

Le Capitaine de Frégate Maggiar
Commandant le R. B. F. M.

Signé : MAGGIAR.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec Palme.

P. O.

Le Capitaine de Corvette Martinet
Commandant en Second du R. B. F. M.

Signé : MARTINET.

2^e Division blindée, Régiment blindé de Fusiliers-Marins.

B. P. M., le 14 août 1945.

A Monsieur PIERRE SIBILLE, Bouzonville (Moselle),
19, rue de la République.

Cher Monsieur,

Laissez-moi d'abord vous présenter au nom du capitaine de frégate Maggiar, en mon nom personnel, et au nom de tous ses camarades du Régiment, nos condoléances émues et respectueuses.

Votre fils a laissé parmi nous un souvenir inoubliable. Il était avec nous en Afrique du Nord pendant la formation du Régiment, en Angleterre pendant son entraînement et durant ces longues

heures où nous attendions le débarquement. Son action avait été une aide précieuse pour le Commandement. Depuis le début de la campagne de France, il avait partagé nos peines, en accompagnant à leurs dernières demeures nos premiers morts, et nos joies des victoires de Normandie et de la libération de Paris.

Son apostolat discret et efficace, son activité inlassable, sa bonne humeur souriante en faisaient le confident et l'ami de chacun. Le don qu'il avait de se trouver partout où sa présence était nécessaire, la simplicité et l'autorité avec lesquelles il remplissait une tâche rendue très difficile par l'éparpillement de son Régiment, ont fait qu'il est resté pour nous le type même de l'aumônier militaire par excellence.

C'est avec un chagrin très profond que nous l'avons vu nous quitter au seuil même de sa Lorraine natale qu'il aimait tant et dont il nous parlait avec tant de ferveur et d'émotion. Sa mort a laissé dans nos rangs une place vide qui n'a jamais été comblée.

Cette mort reste pour nous marquée du sceau de la pureté et de la simplicité, qui ont certainement été deux des caractères dominants de la vie de votre fils.

Je suis allé lui dire un dernier adieu avant la mise en bière ; son visage avait gardé dans la mort cet aspect calme et souriant que nous avons tous connu et que nous aimions tant chez lui.

Comme je vous l'ai dit, et j'espère que cela sera pour vous une consolation comme pour nous, votre fils est mort pour son pays et pour sa foi dans l'exercice de son apostolat.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes très sincères condoléances, en même temps que l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Le Capitaine de Corvette MARTINET,
Commandant en second le Régiment Blindé
de Fusiliers-Marins.

LES SALÉSIENS HÉROÏQUES (1).

R. P. FRANÇOIS MATHIEU.

Victime d'un camp de la mort lente.

Il avait fait du parachutage, comme tout bon Français voisin d'un lieu de descente et enrôlé dans la Résistance.

(1) Les récits qui vont suivre sont extraits du *Bulletin des Salésiens de Don Bosco*.

Il savait bien que le jeu était périlleux, mais il savait aussi qu'il était efficace : alors, il s'y lança à fond.

Un jour, cependant, on lui glissa à l'oreille : « Filez, vous êtes repéré. » Et il fila à des centaines de kilomètres, de Champagne en Normandie, pensant bien échapper aux poursuivants.

Mais ils étaient tenaces et informés... par des Français, hélas !... si bien qu'un jour, dans son lieu de retraite de Giel (Orne) il fut happé par trois messieurs de la Gestapo. C'était le 10 août 1944, en pleine bataille de Normandie.

Il connut Compiègne, halte suprême et ironique avant l'expédition sur un camp de la mort lente. Le sien fut Dachau, puis Bergen-Belsen. Il s'y montra ce qu'il avait toujours été, d'un cran superbe. Un vicaire de Paris, son compagnon de souffrances, en témoigne : « Même dans les jours les plus sombres, disait-il, il trouvait le mot pour rire. Il avait encore la force, pour nous amuser, de piquer l'équilibre entre deux lits. Toujours de bonne humeur, aimable : un chic type, ce Salésien ! »

Enfin, le 9 avril 1945 après huit mois d'épreuves sans nom, les premières Jeeps américaines le délivrèrent.

Mais il faut croire qu'il était à bout de souffle, miné par une de ces pleurésies, dysenteries ou typhoïdes avec lesquelles on laissait ces infortunés se débattre, sans soins, puisque, quatre mois plus tard, sa sœur recevait du Général de Lattre de Tassigny le tragique billet suivant :

Paris, 15 août 1945.

Mademoiselle,

J'ai le regret de vous faire part de la triste nouvelle que vient de me transmettre le Comité International de la Croix-Rouge à Genève : votre frère François Mathieu, qui avait bien été libéré à Bergen-Belsen, le 9 avril 1945, serait décédé le 29 avril 1945. Le Comité ne possède malheureusement aucun autre détail sur ce douloureux événement. Je vous ferai parvenir, dès qu'ils me seront transmis, les renseignements que peut posséder le Ministère des Prisonniers et Déportés sur les circonstances de ce décès.

Je tiens à vous assurer de la part immense que je prends à votre douleur. Je conserverai le souvenir de votre frère que j'ai bien connu en juillet 1940 et dont j'ai pu apprécier personnellement dans des circonstances périlleuses, le courage, la droiture et le dévouement. Il est mort héroïquement pour la France, sans la suprême satisfaction de connaître la libération de sa Patrie.

Avec mes sentiments les plus distingués.

GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY.

Les dix martyrs de Cracovie.

Nos amis ne liront pas sans émotion, le récit écrit par un témoin, du martyre que subirent dans l'un des camps de la mort lente, Oswiecim, Auschwitz en allemand, dix des Pères Salésiens cueillis, un matin de mai 1941, par la Gestapo, dans deux de nos maisons de Cracovie, la Paroisse Saint-Stanislas et le Petit Séminaire, dont nous avons la direction. Ces scènes d'horreur confirmèrent par un témoignage de plus, tout ce que nous avons appris de la rage avec laquelle le nazisme a voulu détruire systématiquement une grande nation catholique, boulevard de la Chrétienté, face à l'Est comme face à l'Ouest.

Là encore, la haine religieuse en a été pour ses frais. De même que les 105 salésiens tués lors de la guerre civile espagnole furent une semence féconde en vocations, puisque, au lendemain de cette tempête, il furent dix fois remplacés ; de même, en Pologne, nous voyons déjà monter et mûrir une jeunesse ardente, qui, sous les étendards de Saint Jean Bosco, veut travailler à relever les ruines morales de la patrie, en conservant dans sa foi vivante, un peuple qui, pendant six ans, lui a rendu un si magnifique témoignage.

L'arrestation. — Ce fut au matin du 23 mai, veille de la Fête de Notre-Dame Auxiliatrice, que furent arrêtés ces religieux. Ils vauquaient paisiblement à leurs occupations, quand à travers les corridors l'alerte retentit, jetée par un Père qui, de la fenêtre avait vu l'ennemi approcher. « La Gestapo ! La Gestapo ! » Les autos blindées stoppent devant les maisons et des S. S. pénètrent d'autorité dans les locaux. Brutalement, le personnel des deux résidences est groupé dans une grande salle, pour s'entendre accuser de délits divers : diffusion de feuilles clandestines, organisations secrètes, émissions radiophoniques, etc... etc... Onze prêtres et un religieux laïc sont ainsi emballés, menottes aux mains, et incarcérés quelques minutes après à la Prison centrale de la rue Montelupi.

Pendant un bon mois, du 24 mai au 26 juin, ces douze malheureux furent soumis aux tourments bien connus : immersion dans un bain glacé, flagellation à coups de nerfs de bœuf, suspension par les poignets, pointes d'acier sous les ongles, etc... Il s'agissait de leur arracher par ces moyens de douceur un aveu, quelques noms qui auraient mis sur une des pistes de la lutte clandestine que le peuple polonais soutint héroïquement jusqu'à l'heure de la délivrance. Mais la Gestapo en fut pour ses frais.

Pas un secret ne tomba des lèvres de ces héros. Ils serrèrent les dents et se turent. Au prix de quelles plaies sur leurs pauvres corps, on peut le deviner.

Comme les prisonniers arrivaient à flots tous les jours et que, dans cette geôle, il se trouvait au moins quatre fois plus de détenus qu'elle n'en pouvait contenir, chaque semaine des contingents partaient vers les Camps de concentration. Ces douze religieux reçurent le 26 juin notification de s'apprêter au départ. On leur donna exactement cinq minutes pour se préparer. La colonne se composait de 57 prisonniers. Avant la levée de l'écrou, trois opérations : on rendit les effets civils à ces malheureux, on les dépouilla de tout objet de valeur : montre, stylo, chapelet, etc... on les enchaîna deux à deux, puis en route pour Auchwitz.

Auschwitz. — Une immense cité cellulaire abritant (!) par blocs des milliers de déportés, politiques pour la plupart. Quand on y arrivait de nuit — et ce fut le cas — ce camp ressemblait, vu de loin, à une grande ville inondée de lumières. Toute une forêt de lampes électriques puissantes, attachées à de hauts pylônes en béton, jetaient de 3 m. en 3 m. sur le camp une lumière hostile et froide. Ces pylônes étaient reliés entre eux par des barbelés, au travers desquels passait un courant à haute tension. Entre les lampes électriques, l'éclairage des projecteurs implacables et les miradors, pas le moindre coin d'ombre. Tout projet de fuite nocturne devait être écarté. Une seule espérance : les nuits d'avions, quand les flottes aériennes passaient. Alors les cerbères lumineux s'éteignaient ; mais le courant, lui, passait toujours. Et l'on se demandait par quels prodiges d'imagination les détenus pourraient jamais enjamber ces terribles barbelés.

Jadis, dans les paroisses polonaises, quand on affichait aux portes des églises les faire-part d'hommes déportés quatre ou cinq semaines plus tôt, les gens se posaient la question : « Comment un tel, si jeune, si costaud, est-il déjà mort ? Et mort d'une mort naturelle encore ? Ce n'est pas possible. » Personne ne voulait y croire. Personne n'arrivait à imaginer qu'il pût exister des conditions capables de tuer un homme dans un délai si bref.

Nos lecteurs vont comprendre maintenant.

Les premières heures. — Les 57 prisonniers durent d'abord, dès leur arrivée nocturne, défilier entre deux haies de S. S. qui, au passage, les abreuvèrent de coups de pieds et de poings. Puis

on les libéra de leurs chaînes, et on leur fit endosser de misérables haillons, retirés certainement aux morts de la journée. Après quoi, les douze salésiens et les juifs, séparés du reste du contingent, furent dirigés vers la section pénale, celle d'où l'on revient rarement. « Alignez-vous ! » commanda un feddwebel avant de partir ; et, passant devant chacun de ces malheureux, il prit leurs noms et leurs professions. Celle de prêtre catholique eut le don de le jeter en rage. Une bordée d'injures tomba de ses lèvres et sa cravache cingla les visages de ces prisonniers, qui venaient indirectement de confesser le Christ.

Au Bloc 11, celui de la section pénale, la cérémonie recommença, et les outrages de pleuvoir de nouveau. Puis, pour donner aux nouveaux arrivés une idée des délices qui les attendaient, les tourments commencèrent : exercices violents, consistant à se jeter brusquement à terre pour se relever avec célérité, arrosage d'eau glacée, nouveaux coups de pied, et le reste.

« N'ayez aucune illusion, cria le chef de bloc. Pour les juifs, aucun ne sortira d'ici vivant. Ils n'ont pas le droit de vivre. Quant à vous autres, prêtres, si vous êtes loyaux pour les autorités allemandes, si vous travaillez ferme, on verra... »

Là dessus, on poussa les condamnés dans la chambrée qui, de nuit, devait les recueillir, véritable enfer, où l'on n'entendait que maudire, hurler, blasphémer, se battre, se lancer des injures et le reste. Se coucher, dormir, était impossible. Cette nuit fut totalement blanche et à 3 heures et demie le premier appel sonna. Puis, au travail ! Chaque condamné reçut une lourde brouette, un pic une pelle. Le travail consistait à détacher, à coups de pic, des pierres d'une carrière, à les jeter dans la brouette, et à aller la déverser à cinquante mètres de là, dans d'immenses cratères. Ce travail, déjà épuisant par lui-même, devait être abattu en courant. Inutile de dire qu'il était au-dessus des forces de ces religieux, non habitués à ce genre de tâche et vieillards pour la plupart.

Les deux premières victimes. — Le premier à tomber fut le Père Swierc, curé salésien de notre paroisse de Cracovie. Il était déjà malade, quand la Gestapo vint le prendre. La première matinée de travail, qui suivit cette nuit d'épouvante, en fit une loque. C'est alors qu'entra en lice celui que, par la suite, nous baptisâmes : Frantz le sanglant.

« Alors quoi, tu ne veux pas travailler ? jeta-t-il à ce pauvre vieillard qui n'arrivait plus à soulever son pic. Attends ! je vais

te frotter les os. » Et à grands coups de bâton il le frappa à la tête. Le bon père Swierc s'écroula, pour se relever bientôt, dans un sursaut d'énergie, et courir prendre sa brouette ; mais son bourreau le suivit en le harcelant de ses cris. Le pauvre vieux, sentant sa fin approcher, murmurait entre ses dents : Mon Jésus, mon Jésus ! » Le Capo entend cette oraison ; elle redouble sa fureur : « Ton Jésus ! Ton Jésus ! attends, je vais te le montrer. Ou plutôt, regarde, s'il vient à ton secours. Tiens ! Tiens ! » et les coups pleuvaient avec les blasphèmes. Le prêtre s'écroula. Alors les coups de pied entrèrent en danse, sur la tête, le ventre, la poitrine. Un œil du vieillard sauta. Le crime touchait à sa fin.

A ce moment, le cher curé jeta un dernier regard, presque éteint, à ses frères en religion, comme pour leur donner le suprême adieu, tandis que la brute s'acharnait sur son reste de vie. Il ne s'arrêta de frapper que quand le corps ne bougea plus. Quelques instants après le cadavre partait pour le four crématoire.

La deuxième victime de cette lugubre journée fut le Père Dobiasz ; il dut, à bout de forces, suspendre son travail. Franz le vit. « Ah ! toi aussi, tu te refuses de travailler. C'est plus facile, hein, de débiter des sornettes à tes ouailles que de manier la pelle, grand paresseux ! Tu préfères exploiter la crédulité publique que de rouler une brouette. Allons ! Jette-moi ces pierres sur la brouette et cours au ravin. »

Le Père Dobiasz réussit à charger son véhicule, mais pas à le soulever. Alors les coups de bâton lui tombèrent sur tout le corps. Un suprême effort et la brouette démarra. Mais arrivé au ravin, la pauvre victime fut incapable de la retourner. Voyant cela, Franz le jeta dans le trou avec la brouette. Le père, se ravisant, tenta d'en sortir, mais chaque fois qu'il arrivait sur le bord, une volée de coups l'accueillait. Enfin, il s'écroula et rendit son âme à Dieu.

Les victimes suivantes. — Quand ces martyrs retournèrent à leur bloc, ils furent incapables de prendre la moindre nourriture. Excès de fatigue, excès d'émotion : rien ne pouvait entrer dans leur estomac. Ils n'avaient que deux désirs : s'asseoir un peu, tant leur lassitude était grande, et se préparer à mourir.

L'après-midi, après l'appel, on repartit à la carrière. La chaleur accablante ajouta encore à la fatigue de ces corps, qui, depuis la veille, n'avaient rien absorbé. Le premier à tomber, ce soir-là, fut le Père Harazim. Une maladie de cœur le travaillait déjà : ces émotions et ces travaux excessifs lui enlevèrent le reste de ses

forces. Il s'arrêta épuisé. Le Capo fut vile sur lui et la sinistre besogne recommença. Coups de pieds, coups de bâton, poussées brutales dans le ravin. Après l'une de celles-ci, le malheureux père n'arriva plus à regrimper. Il demeura agonisant au fond, suppliant qu'on lui amenât un de ses confrères pour l'absoudre. Franz vint donc demander un prêtre pour cet office, mais prétendit que la confession fût faite à haute voix et en allemand. Le père Harazim passa par cette exigence infâme, et le Père Mabraniac fit descendre sur l'infortuné le pardon suprême.

Une quatrième victime devait bientôt le rejoindre dans cette tombe anonyme : le Père Wojeichowski, taillé en hercule celui-là ; aussi son bourreau n'en vint-il pas à bout aisément. Pour en avoir raison, il lui fallut redoubler de fureur : ses coups de gourdins au travers du visage furent d'une telle violence, qu'il lui démolit presque entièrement les mâchoires. Cette scène de sauvagerie s'acheva par la poussée dans le cratère, aux côtés du Père Harazim agonisant.

Comme tous deux se débattaient contre la mort, le premier faiblement, le second avec énergie, le capo trouva le moyen de les achever rapidement en les étranglant à l'aide d'une longue masse de fer, qu'il appuya lentement et de toute sa force sur leurs cous de moribonds.

Quatre victimes en un jour : beau tableau de chasse ! Une cinquième fut cependant encore acheminée vers la tombe, le Père Antoniewicz, recteur de notre séminaire de Cracovie. Son corps, au soir de ce jour, ne paraissait qu'une plaie ; sa face était toute luméfiée par l'abondance et la vigueur des coups. Heureusement, à 4 heures de l'après-midi, il y eut un répit, dû à l'inspection du chef du camp. Mais, lui parti, les sévices reprirent de plus belle. Après l'appel du soir, le Père Antoniewicz dut sortir des rangs pour le jeu cruel, mentionné plus haut : se jeter à terre et se relever de suite, pour recommencer sans arrêt. Après quoi, on lâcha les chiens sur lui, puis ce fut une dernière volée de coups de bâton. A ces supplices raffinés, le Père ne résista pas longtemps : sa nuit fut une lente agonie et à l'aube il trépassait.

Cinq autres salésiens devaient, à peu de jours de distance, les suivre dans la mort : les Pères Niemir, Czaderna, Mroczek, Wfbraniac et Kowalski.

Deux seulement des douze religieux arrêtés à Cracovie survécurent. C'est l'un d'eux qui nous a rédigé ces *Acta martyrum*, le Père Garecki, qui travaille actuellement en terre française, à Chambéry, au milieu de ses compatriotes éprouvés. Il fait suivre

son sobre récit de ces lignes dont la simplicité vous va droit au cœur :

« La congrégation salésienne a beaucoup souffert au cours de cette guerre. Rien qu'en Pologne, elle a perdu 84 de ses membres, morts presque tous dans les camps de concentration. Ils ont enduré les pires tourments comme de vrais martyrs, pour l'Eglise et pour la Patrie, sur lesquelles ils en cesseront de veiller. »

Qui donc en douterait ?

*De Poznan à Poznan
via Rome, Lourdes, Hautecombe, Paris.*

C'est un rude calvaire que pendant six ans son Eminence le Cardinal Hlond, archevêque de Poznan, primat de Pologne, et fils de Saint Jean Bosco a dû gravir, au cours de la terrible guerre. Des documents tout spéciaux que le *Bulletin* a pu se procurer, une visite qu'il a rendue au Prince de l'Eglise, en juin 1943, lui permettent de raconter à ses lecteurs cette série d'épreuves qui, à un certain moment, faillirent tourner au tragique. En traçant ces lignes, nous avons le sentiment d'écrire une page de l'histoire religieuse de la Pologne de 1939 à 1945, et de contribuer ainsi à la glorification de la nation-martyre, car, comme chacun le sait, sur deux peuples la haine antireligieuse de l'hitlérisme sembla vouloir s'acharner : sur la Pologne et sur le peuple juif. C'est un fait que nul ne peut récuser.

Au point de départ de cette poursuite d'un homme, il y a très certainement une fiche, une fiche de la Gestapo, signalant Son Eminence comme un patriote indomptable. Elle ne se trompait pas. Dès août 1939, à l'avant-veille de l'attaque brusquée sur la Pologne, la vie du Prince de l'Eglise fut donc mise à prix, et tout fut disposé pour le supprimer. Sournoisement, cela va sans dire ; avec toutes les apparences d'un hasard intelligent. Le Cardinal Hlond jugea bon, alors, dans l'intérêt de son peuple, de se dérober momentanément : il accourut à Rome, où, grâce à des courriers clandestins, il put, au fur et à mesure des atrocités, dont sa patrie était le théâtre, éclairer le Saint Siège sur les vraies intentions du vainqueur : supprimer un peuple, après lui avoir ravi ses foyers. Quand l'Etat polonais fut démembré et qu'il commença de gravir son deuxième calvaire, celui de la persécution religieuse, le Cardinal Hlond tenta, mais en vain hélas, de rejoindre son troupeau dispersé. Le refus des autorités occupantes fut formel. Il se fixa alors dans la Cité du Vatican, qu'il

quitta quelques jours avant l'invasion de la Belgique, et le départ en guerre de l'Italie. Tout naturellement il choisit la France comme terre de refuge et vint se fixer à Lourdes, au Chalet des Evêques, acceptant de Mgr Choquet la plus cordiale des hospitalités. Les autorités civiles lui facilitèrent toutes choses, — alors. Nous disons : alors, car lorsque au 2 novembre 1942 la ligne de démarcation fut effacée et toute la France occupée, leur attitude changea. Avec maintes circonlocutions on fit entendre à l'exilé que sa présence n'était plus agréable, qu'elle était même compromettante. Le Cardinal comprit et, via Marseille, se réfugia à l'abbaye bénédictine de Hautecombe, qui, sur les eaux du lac savoyard du Bourget, mire ses murs, vieux de dix siècles. Là, pensait-il, je vivrai caché et protégé. On ne pourra m'inquiéter, car si les religieux sont français, le territoire est exceptionnellement demeuré italien, en raison des sépultures des premiers Comtes et Ducs de Savoie. Privilège d'exterritorialité ! Qui oserait le violer ? ceci se passait le 2 avril 1943.

Son Eminence était restée à Lourdes bien près de trois ans, accueillant quantité de Polonais, recevant chaque semaine un courrier clandestin de Pologne qui le tenait au courant du martyre de son peuple, et surtout composant ce numéro 5 des Cahiers du *Témoignage Chrétien*, qui fit frémir d'horreur le monde de la résistance, tout en continuant d'éclairer Pie XII sur la fureur des sévices dont était victime un peuple chrétien, qui ne pouvait même plus se confesser dans sa langue, et qu'on était obligé d'absoudre *in globo* au moment de la Communion.

Tout cela, malheureusement, était connu des services spéciaux de la Gestapo, qui suivaient une à une les démarches du Prince de l'Eglise, et dressaient contre lui, témoignages de la cinquième colonne à l'appui, le plus terrible des réquisitoires.

Ce fut à ce moment, exactement le 22 juin 1943, que nous eûmes le plaisir de rendre visite à Son Eminence. Magnifique journée d'été commençant ; le lac était d'huile ; le batelier qui nous traversa — cinquante minutes de rames — ne l'avait jamais vu aussi calme. Visite inattendue, et d'autant plus chère. Nous étions les deux premiers Salésiens que le Cardinal recevait dans l'hospitalière abbaye. L'après-midi passa en un clin d'œil, et mille sujets furent abordés dans la conversation.

Nous ne pouvons les relater tous : car quelques-uns sont d'ordre politique. Tout naturellement nous interrogeâmes d'abord le Pasteur sur l'attitude de la Pologne face à l'occupant.

« Ce peuple, mon peuple, dit le Cardinal, a su se hisser à la hauteur de la situation. Il y fallait de l'héroïsme : il l'a eu. Vous avez lu le Cahier du *Témoignage Chrétien* : c'est exactement cela. Exilé, dépouillé, torturé, martyrisé, transplanté, il n'a pas cédé. Sa foi est demeurée intacte. Les femmes, les mères surtout ont été admirables. Sur ce chapitre j'aurais de quoi alimenter encore un numéro de *Témoignage Chrétien*.

— Eminence, est-il resté des prêtres avec eux ?

— Mais presque aucun, hélas ! Retenez bien ce chiffre, que l'on ne me permet pas de rendre public. J'avais 1.021 prêtres dans mon archidiocèse, il m'en reste à peine une trentaine. Tous les autres sont morts, fusillés, tombés d'épuisement dans les camps de concentration, ou sur les routes de l'exil, quand ils n'ont pas été conduits aux sinistres chambres à gaz. Les témoignages de mes vicaires généraux là-dessus sont formels. Comment ferai-je pour relever ces ruines au lendemain de la victoire ?

— Car vous y croyez à la victoire, Eminence !

— Si j'y crois ! Autant que tous les bons Français, et ce n'est pas peu dire. J'espère bien l'an prochain chanter la messe du 15 août dans ma cathédrale, car je sens que le, ou les débarquements, ne peuvent maintenant tarder.

— Ne croyez-vous pas tout de même Eminence, qu'il serait prudent de... gagner du large ? L'abbaye est bien séparée du monde par cet admirable lac, mais où ne pénètrent pas l'occupant et sa police ? On doit vous surveiller.

— Ils ne pourraient tout de même pas m'enlever comme cela ! Je les verrais venir. Et puis comment partir sans être vu ?

— Il y a un moyen, Eminence. Les services d'avions avec l'Angleterre sont plus réguliers qu'on ne croit.

— Mais non, mais non : ils n'oseraient pas, car je demeure sur territoire italien, et l'Italie est l'alliée. »

*
* *

Elle ne le fut pas toujours.

Le 25 juillet suivant, un mois après, l'Italie commençait à sortir du jeu cruel, en remerciant celui qui l'y avait engagé. A partir de ce moment les événements se précipitèrent, et nos craintes se réalisèrent.

Au Père Abbé de Hautecombe, Son Eminence avait dit un jour :
« Au lendemain de la victoire, c'est d'ici que je veux prendre,

avec mes deux secrétaires, le Père Baraniack et l'abbé Filipiak, l'hydravion qui me déposera à l'aérodrome de Poznan ».

Ce ne fut pas un hydravion français qui vint le cueillir, au soir du 3 février 1944, mais trois messieurs de la Gestapo qui commencèrent par lui demander hypocritement audience à titre d'amis. Vite repérés, ils furent non moins vite éconduits. Alors, ils jetèrent le masque, sortirent leurs papiers et exigèrent que le Cardinal vint passer quelques heures à Chambéry pour renseignements urgents à communiquer. L'absence devait être courte, disaient-ils. Mensonge de plus : le Cardinal ne revint jamais à cette douce et hospitalière Abbaye que, du train qui l'emmenait prisonnier à Paris, il salua une dernière fois du cœur et des yeux, ainsi que l'immortel lac, au-dessus duquel, le soir, il aimait, de son balcon, prolonger sa prière.

*
* *

A Paris, il fut immédiatement dirigé sur le siège central de la Gestapo, Avenue Henri-Martin, et relégué à un des étages supérieurs, probablement pour qu'il ne pût percevoir les cris de douleur des victimes, torturées au second et au troisième. Sa rélegation en ce lieu dura deux mois.

Son Eminence, il faut en convenir, fut entourée d'une certaine considération, due probablement aux instances réitérées du Gouvernement français et du Saint-Père dont la Nonciature à Vichy exprimait la fréquente protestation. Toute communication avec l'extérieur était cependant interdite ; de rares promenades en auto au Bois de Boulogne, ou dans la banlieue toute proche, étaient seules permises, mais entre deux « anges gardiens ». A ses repas venaient fréquemment s'asseoir de hautes personnalités allemandes qui, de mille façons, essayaient de lui arracher deux actes : d'abord une encyclique, comme ils disaient, contre le bolchevisme ; puis la formation d'un ministère polonais, dont il aurait pris la tête. En somme on voulait lui faire jouer le rôle lamentable de Mgr Tisso en Slovaquie. On ne savait pas à qui on s'adressait. A de telles propositions, suivies parfois de menaces — comme celles de descendre au second étage — le Cardinal opposa toujours un refus aussi formel que souriant. Avec une fermeté digne d'un Père de l'Eglise il leur dit courageusement sa pensée sur le régime qui avait torturé son pays. Sa dignité, son courage, la sûreté de ses informations en imposèrent à ses gardiens et

forcèrent même leur admiration : ils en furent donc pour leurs frais.

Enfin, voyant qu'ils perdaient leur temps et leur éloquence, ils lui déclarèrent qu'il était libre, mais qu'ils lui conseillaient cependant de gagner Bar-le-Duc, où de sincères (?) amis de l'Allemagne réussiraient peut-être mieux à le convaincre. Ce ne fut pas eux qui réussirent à convaincre le Cardinal, mais lui qui les fit réfléchir sur leur... imprudence. Sa documentation était tellement écrasante et directe, qu'à moins de mauvaise foi, il fallait convenir que la Pologne s'était trouvée face au plus redoutable ennemi de sa foi.

A Bar-le-Duc, maternellement hospitalisé chez les Sœurs de Saint-Paul, où il put enfin recommencer à dire la messe, le bon Cardinal passa les mois d'avril, mai, juin, juillet et août, en résidence surveillée, cela va de soi.

Mais le 6 juin, sur les côtes de Normandie, un petit événement sensationnel se produisit ; puis, le 15 août, sur la Côte d'Azur un autre, presque aussi sensationnel ; et dès lors on sentit que la tragédie arrivait à son cinquième acte. Les occupants pliaient bagage avec une rapidité insoupçonnée, emmenant malheureusement avec eux leurs prisonniers et leurs otages Le lundi 28 août, fête de saint Augustin, son patron, le Cardinal Hlond reçut comme cadeau l'ordre d'avoir à partir de suite pour une destination inconnue. Cette nouvelle jeta dans la désolation la petite communauté de Saint-Paul, heureuse et fière d'abriter un tel hôte. Aux Sœurs réunies pour recevoir sa bénédiction, il dit : « Nous allons avoir beaucoup à souffrir ; mais courage, la fin de nos maux est proche. La victoire du droit arrive à marche forcée. Dans trois ans, je reviendrai vous remercier de vos bons soins. »

Vers 16 heures, une auto de la Gestapo emmenait, en pleine alerte et sous la mitraille, Son Eminence et l'abbé Filipiak, son secrétaire, pour une destination inconnue. Ce fut en Westphalie, à Wiedensbrück qu'elle s'arrêta. Le Cardinal Hlond devait y rester huit mois dans un isolement et une ignorance absolue des événements. L'avance foudroyante des Américains empêcha les Allemands de le traîner plus loin et peut-être de lui faire le sort du Cardinal Seredi, primat de Hongrie : le 31 mars 1945, veille de Pâques, il était libéré. On ne put satisfaire son désir de retourner de suite en Pologne, et on lui offrit Londres ou New-York comme lieu de repli : le Cardinal préféra Paris où les milieux polonais lui firent l'accueil délirant que l'on devine.

*
**

Ce long calvaire eut comme consolant épilogue la descente de Paris sur Rome, où Sa Sainteté Pix XII fit au Cardinal-Primat, échappé à tant de périls le plus paternel des accueils. Puis ce fut le retour en Pologne, à Poznan, si abîmée par l'avance des troupes libératrices. Mais que sont les ruines des édifices, à côté des ruines spirituelles ? Celles-ci sont grandes en Pologne. Le clergé, nous l'avons vu, a été réduit à presque rien, justement à l'heure où les forces mauvaises semblent se déchaîner là-bas contre l'idée chrétienne, seule capable pourtant de rendre à ce grand peuple sa vigueur de jadis. Avec quelle amertume nous avons appris la rupture des relations entre la Pologne et le Vatican ; et aussi l'interdiction de promulguer les directives d'Action catholique établies par l'Episcopat polonais réuni, sous la présidence de notre Cardinal, aux pieds de la Vierge de Czestochova, la Madone nationale de la Pologne, ainsi que la suppression de l'enseignement religieux dans toutes les écoles d'Etat. Mais devant la protestation grondante de toutes les familles chrétiennes, le Gouvernement du Président Bierut a retiré cet ordre trop contraire à toute la tradition polonaise.

Formons le vœu qu'à l'avenir, pour sa politique religieuse, il ne s'inspire que de cette tradition, et que, petit à petit, renaissent toutes ses libertés, pour la défense desquelles sont morts par millions, les plus purs héros de la nation martyre.

*Un des héros de la résistance : Eugène Pons,
coopérateur salésien.*

Le moral français et chrétien pendant les années de la guerre, l'esprit de résistance à l'erreur nazie, destructrice de toute foi et avant-courrière du pire des esclavages : celui de l'esprit, fut soutenu, comme l'Histoire le dira, par deux organismes, l'un lointain, l'autre installé au cœur de la nation : la Radio française sur les ondes de Londres, le célèbre : « *Honneur et Patrie : les Français parlent aux Français* », et la multiple presse clandestine. Les speakers de la Radio française (nous ne disons pas leurs ravitailleurs en nouvelles) ne couraient, comme périls, que ceux des bombardements de Londres par avion ou V2. C'était quelque chose, certes, mais pas à comparer avec le péril quotidien que frôlaient les rédacteurs, compositeurs, imprimeurs et diffuseurs de la presse clandestine. Pour eux, s'ils étaient pris, c'était ou

le mur des otages, ou la mort lente à *Dachau*, *Auschwitz*, *Buchenwald*. Ils le savaient et l'acceptaient d'un cœur résolu. Sans doute, chacun d'eux — et ils étaient des milliers — espérait bien cacher avec tant d'astuce son jeu tragique, qu'il échapperait à toute perquisition de la Gestapo ; mais enfin nul n'était sûr de n'être pas espionné, trahi, livré. Aucun d'entre eux qui, au moins l'espace d'une minute, n'envisageât cette possibilité d'être un jour guetté au sortir de son logis et dirigé sur les camps de la mort lente, avec, sur sa fiche, la célèbre inscription : *Night und nebel*, nuit et brouillard, qui signifiait pour le tortionnaire averti : celui-là, ne l'épargnez d'aucune façon. A cet instant tous ces hommes et ces femmes — et les femmes étaient aussi nombreuses, sinon plus que les hommes — consentaient à faire le sacrifice de leur vie pour le pays, sa foi, sa liberté.

*
* *

Presque en tête des martyrs de ce double idéal, celui de la foi et de la liberté, nous plaçons avec fierté notre ami EUGÈNE PONS, coopérateur salésien, père d'un religieux de Don Bosco, et d'un élève de l'Institut salésien de Caluire. Que de fois, quantité de Français, parcourant avec avidité le dernier numéro des Cahiers de *Témoignage Chrétien*, trouvés glissés nocturnement dans sa boîte à lettres, s'exclamaient tout haut : « Ils en ont un fier courage ceux qui composent, impriment et répandent cet opuscule. Si jamais ils étaient pincés ça leur coûterait cher ». Soupçonnaient-ils que ces Bulletins, si denses de faits, si riches de doctrine, sortaient d'une humble imprimerie, sise au deuxième étage de la rue Vieille-Monnaie, en plein quartier de la Croix-Rousse à Lyon ?

Lorsque les militants de la Résistance, Georges Bidault en tête, se préoccupèrent de créer en France un courant de lutte pour la Libération ils pensèrent de suite au lancement et à la circulation de toute une presse clandestine. Mais qui imprimerait ? Composer un texte sans trop de risques c'était possible ; glisser, de nuit, des imprimés, sous les portes ou dans des boîtes, c'était déjà plus dangereux avec les yeux toujours ouverts de la Gestapo ou de ses acolytes. Mais imprimer, c'était le péril des périls. Il fallait rouler de nuit, avec un personnel sûr. Or rouler de nuit, à dates presque fixées, c'était attirer l'attention du voisinage, où se cachait toujours une oreille complice de l'Allemagne. Employer de la main-d'œuvre qui ne serait pas de la famille, c'était courir

au-devant d'autres dangers : cette main-d'œuvre serait-elle fidèle, toujours muette ? Ne se laisserait-elle pas tenter par l'appât de l'or, les fameux 30.000 francs versés à tout dénonciateur ? Et si elle se taisait, son absence nocturne s'expliquerait-elle toujours par des motifs de jeu, de bombance ou de plaisir ?

On comprend que plus d'un imprimeur, petit et grand, se soit défilé. L'étoffe de héros ne courait pas les rues alors. Eugène Pons, lui, dès qu'il fut sollicité n'hésita pas un instant : il imprimerait *Témoignage Chrétien*. Dès la fin de 1941, les Cahiers paraissaient et se répandaient à travers la France, faisant à l'ennemi un mal immense, aidant les Français à lire dans le jeu fourbe de l'adversaire, déchirant le voile d'équivoque qui tentait d'envelopper toute la vie française.

Et une fois lancée, son ardeur patriotique ne s'arrêta pas au plus audacieux des imprimés : il sortit encore de ses presses *Franc-Tireur*, *La Marseillaise*, le *Combat des Jeunes*, et tous les faux passeports, et toutes les fausses cartes d'identité dont le maquis, les Juifs pourchassés et les résistants du S. T. O. avaient besoin. Sait-on aussi que le fameux *Nouvelliste* qui, un beau matin de fin 1943, fit éclater de rire tous les Lyonnais, et de rage tous les occupants, avait vu le jour à l'Imprimerie Pons ?

*
* *

Voici comment ce grand patriote et ce chrétien intraitable opérait pour n'éveiller l'attention de personne. Les ouvriers quittaient l'imprimerie le samedi à midi. Le samedi après-midi et le dimanche, un contremaître, Vernier, et un ouvrier revenaient à l'imprimerie, où ils furent pendant deux ans les collaborateurs d'Eugène Pons et de son gendre dans leur œuvre clandestine. C'est par ces quatre personnes que furent composés, mis sous presse et tirés les innombrables exemplaires de toutes ces feuilles ou tracts, qui parcouraient ensuite la France pour relever les courages et exciter les volontés. C'est à cette œuvre immense de redressement français que furent consacrés tous les dimanches d'occupation, dans l'imprimerie de la très paisible rue Vieille-Monnaie.

Mais un jour tout se gâta : une dénonciation dut tomber sur le bureau de la Gestapo, qui, quelques heures après, battait à la porte de l'imprimerie. C'était le vendredi 18 mai 1944. L'atelier était bouclé, et pour cause, car les machines roulaient et l'on tirait, par anticipation, *Témoignage Chrétien*. On n'entendit pas frapper, et ces messieurs s'en retournèrent. Ils devaient revenir

le lundi ; cette fois l'atelier était ouvert et la perquisition commença. Elle fut providentiellement infructueuse ; mais elle aurait pu être tragiquement concluante, car la moitié du tirage de *Témoignage Chrétien* était fait, et en pile le long du mur, n'offrant à l'œil — heureusement — que la partie blanche non imprimée. Sur cette pile de papiers explosifs un des policiers s'assit, couvrant sans le savoir le corps du délit. Les preuves de la culpabilité d'Eugène Pons et de ses collaborateurs abondaient ; mais on ne les découvrit pas.

Cela n'empêcha pas la police allemande d'emmener le patron et un de ses ouvriers, alsacien d'origine, qui, sachant l'allemand, avait cru bon de jouer le rôle d'interprète. Au bout de quelque temps aucune charge sérieuse n'ayant été relevée, la Gestapo voulut relâcher l'imprimeur, et garder l'ouvrier absolument innocent. Eugène Pons protesta et dut à cette protestation d'être gardé, puis emmené à Compiègne et de là en Allemagne.

Il connut alors le martyre des convois, où, de Compiègne, on empilait dans des wagons à bestiaux cent hommes là où quarante étouffaient déjà ; il connut surtout les travaux forcés de *Mauthausen*, les quatorze heures de fatigues et de marches quotidiennes, les appels interminables par des températures sibériennes, les nourritures aussi parcimonieuses qu'infâmes, et enfin la dysenterie permanente qui, faute de soins, finit par avoir raison de lui.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même, quand, le 23 février 1945, se rendant au lavabo, se trainant plutôt, il tomba pour ne plus se relever : le cœur avait cédé à tant de misères.

Jusqu'au bout cependant il conserva son moral, car cette volonté de croyant était de fer, raidie dans l'espoir de revoir sa Patrie et tous ceux qui l'y attendaient.

Le Ciel ne l'a pas permis, peut-être pour nous laisser un grand exemple, qui redressera nos volontés à l'heure où elles seraient sur le point de faillir, en leur rappelant qu'à certaines heures il faut savoir prendre parti pour Dieu, la foi, la liberté, le pays, même au prix de sa vie.

Le R. P. Dupont, missionnaire Salésien.

Né en 1908, ordonné en 1938, le R. P. Dupont était parti au Japon en 1934 dans la Préfecture apostolique confiée aux Salésiens, à Myasaki, au sud-est des îles nippones. Il devait y rester jusqu'en 1939. Il s'y livra à une débordante activité apostolique. En septembre 1939, il fut affecté à une unité stationnée au Tonkin.

Lorsque en 1940, aux jours de la défaite momentanée de la France, il déposa les armes, la confiance de ses supérieurs le mit à la tête d'un grand orphelinat de plusieurs centaines d'enfants, composé en partie de fils de métis. Nul ne s'étonnera qu'il ait été, quoique encore jeune, choisi pour cette lourde responsabilité, car à Hanoï son talent de chef, d'organisateur, d'orateur avait tellement percé, qu'il fut, en ce temps-là, dans Hanoï, l'un des mainteneurs du moral français, à telle enseigne qu'on l'invita à faire partie d'un groupe de conférenciers français et indochinois, chargés par la « Société des Grandes Conférences » de donner, au théâtre municipal d'Hanoï, des causeries traitant, sous l'angle national et chrétien, des graves problèmes de l'heure. Le 11 décembre 1940, le Père Dupont, en présence du Gouverneur général et de tout le *high-life* de la capitale, développa ce thème : « Ce qui meurt et ce qui naît. Vers un ordre nouveau » où sa pensée, nourrie des meilleures pages de Claudel, Péguy, Mauriac, Rops, montrait à ces coloniaux rassemblés, que seul le retour aux valeurs spirituelles, aux antiques disciplines, pouvait rendre, à nos sociétés, malades organiquement, la vigoureuse santé de jadis !

Après ces courts intermèdes il se donna à fond, comme en tout ce qu'il faisait, à son œuvre d'éducateur : une centaine d'enfants à nourrir, par ces temps de disette, à élever, à faire solides chrétiens. Quelle tâche à la mesure de son zèle ! Il s'en acquitterait encore avec ferveur et succès si la mort la plus brutale n'était venue arracher ce père à ses enfants. Ici nous passons la plume à une Française qui, en marge de l'œuvre lui apportait le plus précieux des concours, M^{me} Dubois :

« Le R. P. Dupont était évacué depuis deux ans, avec 80 petits orphelins, dans la Mission de Késa, à 7 kilomètres de Phuly. Il s'occupait exclusivement de ces petits et je l'aidais dans cette œuvre de charité. L'attitude de certains paysans du village laissait beaucoup à désirer. Ils se permettaient d'insulter le Révérend Père et ses élèves sans motif, et de coller des affiches désobligeantes sur nos murs. Le Révérend Père ne répondait que par la patience. Un jour cependant, poussé à bout, il vint trouver une personnalité pour lui exposer la situation. Ce dernier le prit de très haut : il commença par tutoyer le Père Dupont ; puis, finalement, le congédia sans égards.

Trois jours plus tard, une femme vint trouver le Père Eco-
nome et lui dit que les jours du Père Dupont et les siens étaient en danger. Le Père Dupont décida alors, par prudence, de se

rendre à Phuly pour demander son passeport pour Hanoï, ainsi que celui du Père Economé. Le lendemain, il remonta à Késa et croisa en route le Père Econome qui partait en pousse-pousse pour Phuly.

— Alors, quoi ? interrogea le Père Econome.

— Rien à faire jusqu'à demain. Je retourne à l'Orphelinat, et je redescendrai sur le soir. Revenez donc avec moi.

Le Père Econome refusa et poursuivit sa route ; le Père Dupont rentra seul. Le soir de ce jour avant de rejoindre sa chambre, il me fit appeler et me dit : « Arrivera ce qui arrivera : on ne meurt qu'une fois. Charles de Foucauld n'avait fait que du bien et il fut assassiné. Je vous remets la caisse, la pauvre caisse de l'Orphelinat et des Salésiens pour le cas où... »

Sans doute le Père avait comme un pressentiment, mais il était loin de s'imaginer que ce serait pour dans quelques heures.

En effet, vers 9 h. 30, plus de vingt individus, armés jusqu'aux dents, pénétrèrent dans la Mission. Ne trouvant pas le Père Econome, ils défoncèrent la porte de la chambre du P. Barron, des Missions Etrangères, qu'ils abattirent à coups de poignard.

Pendant ce temps, un second groupe de trente individus monta au dortoir. Le Père Dupont n'eut le temps de rien faire : déjà il était ligoté et bâillonné. Avant d'être bâillonné, il put cependant réciter à haute voix son acte d'espérance et son acte de contrition. Les enfants, atterrés, ne bougeaient pas, couchés en joue par les fusils-mitraillettes. Un des grands cependant osa demander : « Que lui voulez-vous à ce bon Père ? Il n'a fait que du bien ici. De grâce, ne lui faites pas de mal. Ramenez-le nous. Nous n'avons que lui. » Les exécuteurs ne répondirent pas et emmenèrent le pauvre Père dans la tenue où il était, en pyjama, pieds et mains ligotés, et bâillonné.

Tout le lendemain matin, je fis prier pour lui et tentai de savoir où on l'avait emmené. Jusqu'à 6 heures du soir cela fut impossible ; enfin un groupe de jeunes gens vint me dire qu'on devait l'avoir tué et jeté à la rivière. Pendant près d'une heure des barques explorèrent l'eau et nos garçons plongèrent. Enfin on put le repérer et le ramener. Il était dans l'état où ces misérables l'avaient jeté à l'eau, probablement pour s'en débarrasser. On lui avait traversé la poitrine d'une baïonnette, et on lui avait tiré trois balles dans la tête. Nous le ramenâmes à la Mission ; nous le nettoyâmes ; j'enlevai pour sa famille ses médailles, son chapelet, sa croix. Dans sa poche de pyjama la montre marquait 11 heures qui dut être l'heure du crime. J'ai

mis aussi de côté le mouchoir avec lequel on l'avait bâillonné : je vous le ferai parvenir. Ce sont de précieuses reliques.

L'enterrement eut lieu le dimanche 12, à 10 heures du matin. Il repose maintenant dans la Mission même de Késa. C'est une grande perte pour votre famille, tous ces petits deux fois orphelins, la Société Salésienne, la J. E. C., la J. O. C., la J. A. C., les Scouts, tous ses préférés. C'était un Saint... »

M. L'ABBÉ YVES COHADES,
Religieux Marianiste
(1820-1924).

Nous sommes en 1943. Les événements sont troublants pour les jeunes. M. l'abbé Cohades, qui prépare sa licence d'histoire et de géographie, est à Antony, au scolasticat supérieur, quand arrive l'ordre de partir en Allemagne. Yves Cohades refuse. Il devient réfractaire sous le nom de Mercier. En décembre, il se cache chez sa tante à Montargis, retourne en février suivant à Bordeaux pour ses études. Il apprend aux grandes vacances son admission aux vœux définitifs. Hélas ! le 27 juillet il est arrêté et transféré en Allemagne. Alors, il pénètre vraiment dans la nuit.

Son calvaire nous est raconté par ceux qui l'ont vécu avec lui et ont eu la chance d'en revenir.

Le 9 août, les prisonniers quittent le fort du Hâ. Voyage de dix-neuf jours dans des wagons à bestiaux, à raison de 70 par wagon. Ils sont 1.500 en tout. Ils manquent de nourriture, d'eau surtout, souffrent de la chaleur, brûlent de soif, sont littéralement asphyxiés dans les wagons. Beaucoup sont malades, déjà il y a des morts. Chacun ayant gardé ses vêtements, Yves se fait remarquer, car il porte la soutane. Aux arrêts il va et vient le long du train pour rendre tous les services possibles. Il a une barbe de missionnaire. Le long du trajet on remarque la sympathie des habitants, des employés de la S. N. C. F. qui facilitent les évactions. La moitié du train seulement sera comptée à Dachau. Yves se serait peut-être évadé, mais tous pensaient être parqués en France, délivrés par les Alliés... Bientôt Châlons, Nancy sont dépassés, on file vers Dachau. De grands peupliers, des fleurs, sur la porte un écriteau : « Celui qui entre ici y perd ses illusions. » Arrivés le soir ils restent toute la nuit dehors, à l'entrée du camp, jusqu'à 7 heures. Visite du commandant, avec les chiens féroces. Les déportés sont dévêtus, rasés, tondus, jetés

dans un bain corrosif désinfectant, qui les met à vif, habillés en prisonniers. Les prêtres de Dachau inscrivent leurs fiches et les encouragent. C'est ainsi qu'ils ont vu Mgr l'Evêque de Clermont, l'abbé Picard de la Vacquerie. Yves se fait inscrire comme professeur libre en indiquant son état religieux, ce qui lui permettra de circuler plus facilement entre son bloc et celui des prêtres. Mgr l'Evêque de Clermont lui donne l'autorisation d'exercer les fonctions de diacre, de garder sur lui, dans une boîte de pastilles Valda, les *Saintes Espèces*, pour communier les mourants. Il favorise les relations avec les prêtres qui viennent pour confesser, convertir, en cachette. Il répand les nouvelles captées par un poste clandestin chez les prêtres. Dans son bloc, ils sont 150 environ, pas mal traités pour le moment. Yves est obligé d'aller à l'hôpital de Dachau, ayant un ulcère à l'estomac. Des piqûres le remettent et il retourne volontairement au camp.

Un souvenir de Dachau conservé par un autre témoin, prêtre : « Vers le 20 août 1944 j'étais dans un bloc de quarantaine, à Dachau. Par la fenêtre je fis connaissance avec des Français récemment arrivés dans un bloc voisin. On me signale un séminariste. Je pus lui donner rendez-vous à cette fenêtre. C'était l'abbé Cohades. Il se confessa et comme je portais sur moi quelques parcelles d'hostie je pus, deux jours de suite je crois, le communier. Il m'amena deux jeunes gens, deux frères, pour se confesser et communier, des âmes magnifiques. J'expliquai à l'abbé Cohades qu'en se disant séminariste, il pouvait éviter de partir en transport. Il me répondit qu'il préférerait ne pas quitter ses camarades sur lesquels il avait une réelle influence, et les suivre jusqu'au bout.

« — Vous n'avez pas une forte santé, lui dis-je, votre devoir n'est-il pas de la ménager pour votre ministère futur ?...

Ayant un ulcère à l'estomac il sentait bien qu'il n'aurait pas la chance de s'en tirer et voulait rester avec ses camarades jusqu'au bout. Je compris que sa décision était irréductible. J'étais bouleversé par tant d'héroïsme dans le don de soi, mêlé à tant de simplicité souriante. »

Dispensé d'aller en kommando. Yves préfère donc partir, laissant sa place à un autre qui voulait rester à Dachau.

Mauthausen est un beau site dans la région du Danube, dans un décor égyptien de carrières gigantesques, avec un escalier de 167 marches taillées dans le roc, irrégulièrement, véritable supplice à gravir. Les déportés portent des habits de forçats, rayés, munis d'un triangle rouge indiquant qu'on est « résistant »,

tandis que la marque jaune désigne les juifs particulièrement maltraités. Le travail consiste à transporter les blocs de la carrière par le fameux escalier. Au bout des marches, un banc est taillé dans le roc, un S. S. invite les malheureux à s'asseoir. Si l'on cède on est fusillé là devant les camarades souvent élaboussés du sang des victimes. Yves se montra très résistant, courageux, sans une plainte. Après un séjour infernal de dix jours, ils sont transférés à Melk, où il s'agit de contruire une usine souterraine. Départ de l'équipe de jour, dont fait partie l'abbé Cohades, vers 4 ou 5 heures du matin. Il attrape une bronchopneumonie bien soignée à l'hôpital de Melk. A son retour, il est affecté aux équipes de nuit et s'épuise vite. Il n'y a qu'un prêtre au camp de Melk. En cachette, il célèbre la messe derrière une porte. Yves garde des miettes de pain consacré dans sa boîte Valda. Il a eu toujours auprès de ses camarades un vrai dévouement de prêtre, serviable, courageux, on l'aimait bien.

Fin novembre Yves est épuisé. Il entre à l'hôpital de Melk. Ils sont soixante malades ou blessés sur des lits en couchettes superposées par trois. Yves est au milieu. Pierre, son ami en bas. Il est pris de dysenterie et, comme la plupart, de septicémie. Aucun soin, ni médicaments, ni désinfection pour contagieux. Pierre soustrait au médecin français du calcium et d'autres médicaments pour soulager les malades. A Yves, il réussit à faire des bouillies. Pendant des semaines le pauvre malade vivote, se lève, tient le coup pour faire, avec quelques autres camarades instruits, des causeries intéressantes sur sa congrégation, l'histoire ancienne, l'histoire de France... Il devient d'une maigreur effrayante et, les derniers jours, souhaite la mort mais sans se plaindre. Il récite sans se lasser le chapelet qu'il a pu garder d'un camarade mort et vénère une petite icône de la Vierge, trouvée sur un Russe mort. Ce sont les seuls objets qu'il possède.

Le nombre des morts a été effrayant. Du groupe de Bordeaux, peut-être un sur douze est revenu. Ainsi finit Yves, fin janvier. Il était si faible qu'il ne parlait plus à la fin, il n'a laissé aucun message. Mais ses compagnons l'ont entouré en priant tout haut et il a montré qu'il les suivait. Il fut brûlé les mains jointes sur son chapelet et sa petite icône.

Si l'on mesure les âmes par leurs ressources de joie et de charité celle-ci était magnifique.

Les Témoins.

SCHMITT C.

(*Extraits.*)

MATHIAS GRANDJEAN,
Religieux Marianiste.

Mathias Grandjean était à Liège, à l'Institut Saint-Ambroise tenu par les Marianistes et qui fut un des grands centres de la Résistance belge, organisé par le Directeur lui-même : poste d'émission, camouflage d'armes, aviateur alliés hébergés, Juifs, personnes traquées, réfractaires du S. T. O. ravitaillés (ils étaient 250), etc.

Mathias Grandjean fut à la pointe de la Résistance belge. Quand approcha l'heure de la délivrance, il s'engagea comme brancardier volontaire, avec les maquisards belges. Cernés au château de Forêt après un combat meurtrier, les maquisards belges furent pris. Tandis que 80 d'entre eux étaient emmenés dans des camions, l'aumônier, le médecin et les brancardiers furent ligotés. Mathias Grandjean était du nombre. Il fut jeté dans la Meuse, les mains liées au dos, par les Allemands.

Nous possédons, extrait de la biographie de M. Grandjean publiée par l'Institut St. Ambroise, le récit tragique de ce qui s'est passé à Forêt :

Le drame de Forêt. — Un village à quelques lieues de Liège. Un éperon haut perché surveillant la vallée de la Vesdre et la route de Verviers. Un ancien château niché dans un parc verdure. Hameau tout à fait ignoré qui, à la libération, acquiert une bien douloureuse renommée.

L'Armée Secrète (A. S.) a fait du château et de ses dépendances un centre de regroupement pour les volontaires. Dès le début de septembre, ils arrivent par petits groupes, empruntant les chemins de campagne et les sentiers boisés. Des guides conduisent la marche.

Chez nous, depuis quelques jours, M. Grandjean semble à la fois préoccupé et rêveur. L'inaction totale lui semble plus lourde que toutes les occupations habituelles : elle lui pèse sur le cœur. Pour tuer le temps, il perfore machinalement des cartons : matériel didactique inachevé dont ses chers petits ne se serviront jamais. Mais, plus que sa main, son esprit travaille.

Assurément, il revit toute l'atmosphère de sa chère école depuis sa démobilisation en juin 1940. Là, il n'y a pas eu d'hésitation : immédiatement, le personnel, religieux et laïc, est entré dans la Résistance. Dès le 11 novembre 1940, l'Institut est dénoncé et reçoit deux visites des Allemands. Puis, durant toute la guerre,

c'est l'activité patriotique à plein rendement : fonctionnement d'une cellule, la 6.920, du C. O. B. (Clarence) ; fondation et recrutement de l'A. L. ; soutien de 250 réfractaires ; journaux clandestins ; dépôts d'armes et de munitions ; hospitalité aux traqués de la Gestapo. A toute cette activité, M. Grandjean, directement ou indirectement, a pris une large part.

Sans doute, revoit-il en pensée la scène du parachutage à laquelle il lui a été donné d'assister récemment : le vol silencieux de l'avion, un craquement de branches dans les sapins, puis le bruit mat du caisson qui touche le sol...

Il songe alors, silencieux, à cet ami d'enfance, à ce camarade d'école primaire, à G. Hocké, la gloire la plus pure de la gendarmerie belge, fusillé à la Citadelle, et dont il a, dans sa petite cellule, encadré le portrait des couleurs nationales ; il revit rageusement la campagne de 40, qui fut un désastre et qui reste à venger, tout comme le martyr de ses trois collègues de l'Institut Saint-Ambroise et des autres victimes de la Gestapo. Sans doute, estime-t-il que l'heure a sonné de servir une fois encore la Patrie. Sa décision est prise !

Avec l'assentiment de ses supérieurs et accompagné de jeunes amis des œuvres il ira à l'A. S.

M. Grandjean nous quitte simplement, comme pour se rendre à sa tâche quotidienne. Il se joint à un groupe de jeunes gens de la paroisse, recrutés par le lieutenant Denis. Il lui est présenté. L'officier lui dit son contentement d'avoir dans son groupe un brancardier, et qui plus est, un religieux. Plus tard, il dira combien l'air décidé de M. Grandjean l'avait frappé.

Les hommes s'en vont deux par deux et de demi-heure en demi-heure afin de ne pas attirer l'attention.

Vers 19 heures, le peloton d'arrière-garde arrivait à Forêt. Ils ont à peine le temps de se restaurer que le cri d'alerte est donné. Les Allemands sont en vue.

Peu d'armes : quelques fusils et les revolvers apportés par les gars. Mais la majorité n'est pas armée. Les parachutages n'ont pas eu lieu ; on escompte pour cette nuit.

Tandis que les hommes armés occupent les points stratégiques, la masse s'esquive dans les fourrés et les bois voisins ; mais déjà les balles sifflent. La fusillade se poursuit jusqu'à la tombée du jour, puis faiblit, pour cesser avec la nuit...

Terrés dans les fourrés, nos hommes se demandent quelle est l'issue du combat. Par prudence, ils n'osent pas encore se découvrir, car si les Allemands sont vraiment cinquante, comme on a

voulu le dire, il se peut qu'ils soient les maîtres du château. En réalité, les ennemis n'étaient qu'une vingtaine. Après de nombreux coups de feu, ils s'étaient repliés, laissant, dit-on, quatre tués sur le terrain.

Ce n'est que plus tard que les hommes des bois, reconnaissant leurs sentinelles, peuvent rejoindre la cour du château.

On cause... on s'assure un peu de repos pour la nuit.

Le lendemain, mercredi 6 septembre, on est sur pied de bon matin. Et tandis que les camarades vaquent à leur toilette, M. Grandjean s'informe s'il y a messe dans la chapelle. Sans doute. Voici d'ailleurs l'abbé Cornéliau qui se prépare à célébrer.

En se dirigeant vers l'oratoire, M. Grandjean rencontre M^{me} la baronne del Marmol qui, tant de fois durant la guerre, est venue à Saint-Ambroise pour raisons patriotiques. Il la salue et pénètre après elle dans la chapelle.

À genoux, devant l'autel, il se recueille pendant quelques instants de méditation. Même dans la vie des camps, il a toujours gardé ses habitudes religieuses, autant qu'il est possible. Le prêtre monte à l'autel ; la messe est à peine commencée que des coups de feu éclatent dans le calme du matin.

Le célébrant, impassible, poursuit le Saint Sacrifice...

La mitraille devient plus fournie, plus généralisée.

M. Grandjean avec calme, continue son adoration. La durée d'une messe qui s'achève, il sera le Moïse priant Dieu de bénir les armes de ses frères qui combattent. Après, il volera lui-même au secours des blessés.

Mais, cette fois, les Allemands poussent une attaque en règle : 250 hommes, munis de nombreuses armes automatiques, encerclent le château.

Au feu nourri des mitrailleuses allemandes répondent seuls les brownings des patriotes...

La propriété, clôturée d'un mur élevé, devient une forteresse dont l'ennemi doit faire le siège. Les fenêtres sont des meurtrières où s'abritent les défenseurs. La grille du parc semble une herse où tombent plus d'un assaillant.

Mais, hélas ! les armes sont trop peu nombreuses, les munitions insignifiantes...

Nombre de jeunes gens s'abritent dans les granges, les mains vides... Les guetteurs ne tirent qu'à bon escient, pour prolonger les cartouches...

On comprend cette « anxiété que domine une rage intérieure

et désespérante de ne pouvoir se défendre à son aise », comme écrira un des combattants.

L'enceinte est forcée. Qu'importe ! Chaque bâtiment deviendra un bastion qu'il faudra prendre d'assaut. Après le rez-de-chaussée, les étages !...

Mais des blessés tombent... des prisonniers se rendent...

Les munitions sont épuisées, les dernières balles brûlées. Les Patriotes tombent à la merci de leurs ennemis.

Sitôt la messe finie, M. l'Abbé Comélieu et M. Grandjean ont parcouru les groupes, s'enquérant des blessés. M. Grandjean porte le brassard de la Croix-Rouge.

Bientôt, dans la cour où sont parqués les prisonniers, on apporte un jeune blessé : Georges Techeux, un gosse héroïque de quinze ans, engagé volontaire (il a dû modifier la date de naissance de sa carte d'identité pour être enrôlé) venu pour venger son papa, prisonnier politique.

L'abbé Comélieu et le docteur Bodson l'entourent de soins et d'affection...

Dans l'alignement des prisonniers, M. Grandjean a reconnu le blessé...

Ce jeune héros, baignant dans son sang, c'est un ancien de Saint-Ambroise, un de ses petits à qui il a appris à lire et à écrire, mais aussi à aimer son pays.

Il veut s'approcher... l'embrasser... Mais l'Allemand de garde a menacé de son fusil. On ne peut ni parler, ni bouger.

Les prisonniers silencieux, regardent...

Là, sous leurs yeux, le plus jeune résistant belge agonise... L'aumônier est agenouillé près de lui.

Tandis que la vie, tout doucement, s'écoule, le prêtre lui parle du ciel et des anges de Dieu, de la Liberté qui se lève sur le pays... Le petit baise sa croix, éperdument. Le docteur, à trois reprises, ausculte le blessé et d'un signe de tête annonce que c'est la fin.

L'abbé tire de sa poche une étole violette et prie dans son rituel...

M. Grandjean n'en peut plus. Il se mord les lèvres. Cette fois, il méprise la consigne et le trou noir du fusil qui l'impose. D'une voix haute et claire, mais gonflée d'émotion, il dit : « Nous allons prier pour notre petit camarade qui est en train de mourir... » Et il préside une dizaine du chapelet à laquelle tout le monde répond.

Escortée par les prières de ses amis de combat, l'âme du petit martyr s'envole vers le ciel...

*
* *

Mais voici que l'atmosphère s'emplit du sourd vrombissement des avions de la R. A. F. Les appareils volent à basse altitude. Méfiants, les Allemands chassent leurs prisonniers dans la bergerie. Ils y restent entassés tant que dure le passage des avions.

Un maquisard qui était enfermé avec M. Grandjean l'a vu pâle, défait, les yeux humides. Pleurs de rage peut-être, ou larmes du dépit de n'avoir pu adoucir l'agonie de son ancien petit élève, de n'avoir pu lui parler, tout doucement, de sa maman, de sa sœur, quand, de ses lèvres exangues, il appelait : « Oh ! ma petite maman »...

Ce témoignage, d'ailleurs, est le dernier que nous ayons pu recueillir au sujet de notre disparu. Maintenant, un éternel mystère voilera à jamais la dernière heure qu'il a vécue, l'heure du sacrifice.

Pendant, les avions alliés sont loin dans le ciel. Les Allemands estiment le danger écarté. Ils font sortir les prisonniers, trient les gradés.

Mais ce cadavre d'enfant-soldat, ici, les importune. Qu'on l'emporte dans le garage, là-bas. Cette fois, sans doute, M. Grandjean aura fait valoir ses droits de brancardier. Avec l'abbé Comélieu, le docteur Bodson et un autre camarade inconnu, il aura transporté le brancard un peu à l'écart. Peut-être a-t-il fermé, d'un geste pieux, les beaux yeux restés entr'ouverts.

Le gros des hommes est chargé dans trois camions qui se dirigent vers la Citadelle. Avec eux s'en vont les derniers témoins. Pour attester l'horreur de ce qui va suivre, il ne reste que des os calcinés et de la pauvre cendrée humaine.

Après le départ des camions, les Allemands semblent pressés d'en finir. Les prisonniers qui restent sont ligotés, mains derrière le dos, puis bousculés dans les granges.

Une grande flamme a tôt fait de transformer le château et ses dépendances en un château de feu et d'épouvante... Mais nul n'a pu voir ce qui s'est passé...

On a su depuis que Mathias Grandjean avait été jeté dans la Meuse.

ALFRED LONDOT, RELIGIEUX MARIANISTE.

Alfred Londot trouva la mort en 1944, aux environs d'Epernay. C'était le 27 août. Il fut abattu d'une rafale de mitraillette comme il était sorti d'un char américain qu'il guidait. Ce n'est que

deux jours plus tard qu'on découvrit son corps ; aucune marque de reconnaissance ne fut trouvée sur lui, sinon sa croix. On l'identifia beaucoup plus tard.

Quelques mois plus tard, un de ses confrères reçut cette lettre :

*Mission militaire de liaison tactique française,
7th. Armored Division.*

Monsieur,

Je viens d'apprendre que votre ami, M. Londot, était mort au champ d'honneur. Ayez du courage, comme il en a eu ; il est certainement encore près de vous maintenant qu'il n'est plus.

Je prends, avec mes camarades, part à votre peine. Nous ne connaissions pas M. Londot, mais nous savons ce qu'il a fait : il était un de ces Français inconnus qui, tout au long de la campagne, sans souci du danger, s'offrirent comme guide aux avant-gardes américaines, permettant ainsi l'avance rapide. Il a tout donné. Nous le pleurons et pensons à son exemple.

Il ne sera pas oublié par les Français de la 7th. division et par ses camarades américains. Le général Nazebrouck commandant la 7th. division, me charge de vous exprimer, au nom de tous, sa sympathie attristée.

Voici les renseignements que j'ai pu recueillir :

M. Londot a été certainement tué le 27 ou le 28 août au sud d'Épernay ; nous n'avons pas su exactement car tous ceux qui étaient avec lui, dont un lieutenant américain, ont été tués aussi.

J'ai pu savoir par des officiers du 87^e (avant-garde de la 7^e D. B. qu'il avait jointe) le cran et l'audace dont faisait preuve votre ami : il était toujours en avant, guidant infatigablement la tête de cette unité. Le service qu'il a rendu est considérable.

Il était nécessaire d'atteindre la Marne vite et par surprise. Il a sa grande part dans le succès de cette opération, permettant ensuite la libération rapide d'une vaste étendue de territoire.

En donnant sa vie pour la France, il a en même temps sauvé celle de ses camarades de combat. Les indications qu'il donnait permirent de surprendre l'ennemi. Je sais que rien ne peut adoucir votre peine ; dites bien aux siens que nous pensons à lui comme à un frère...

signé (illisible),

Chef d'escadron M.M.D. la L.T.F.
de la 7th. Armored Division

A P O 257.

LA CAPTIVITÉ DU R. P. MARTIN (Mariste).

Le R. P. Martin fut fait prisonnier de guerre en juin 1940, transporté en Allemagne en septembre 1940, immatriculé au Stalag VI H, puis transféré au Stalag VI G à la Hardthöhe, près de Bonn-Am-Rhein.

Homme de confiance de son Kommando à Düren (Rheinland) et Aumônier du Secteur jusqu'en août 1943, il fut transformé en travailleur civil pour assurer l'encadrement religieux de nombreux prisonniers transformés et surtout des jeunes du S. T. O. qui arrivent en grand nombre depuis mars 1943.

Embauché par la Teppich-Fabrik, d'abord comme « pointeau », il travaille douze heures alternativement de jour ou de nuit, et a beaucoup de difficultés pour assurer le service religieux qui a déterminé sa transformation. Néanmoins, la visite des différents camps de Français à Düren et autour de la ville est assurée régulièrement. Des services sont constitués pour organiser les loisirs : sports, théâtre, entr'aide et visite aux malades. Une amicale est constituée où les militants d'Action Catholique jouent le rôle de responsables avec tous ceux qui sont décidés à faire quelque chose pour permettre à leurs camarades de vivre proprement, en Français et en hommes d'honneur...

Le R. P. Martin « se fait tout à tous ». Il obtient une réduction de ses heures de travail et passe dans un bureau où l'on établit les feuilles de paye des étrangers ; là, il sert d'intermédiaire entre la direction et ses camarades et essaie d'atténuer les conflits. Mais la surveillance des étrangers se resserre. Interdiction est donnée de sortir après 22 heures, ce qui oblige à toutes sortes de ruses, car l'aumônier est obligé de circuler beaucoup dans les camps. Il arrive à obtenir des laissez-passer dans la plupart des usines (la Rhénanie est très catholique). Mais les « lagerführer » font souvent de l'opposition. L'Arbeitsfront fait savoir qu'il est interdit de dire la messe et de faire des réunions. Or, c'est pour cela que l'aumônier s'est fait transformer. Après plusieurs récollections, une messe de Pâques très suivie et différentes tournées dans la campagne avoisinant Düren, un gendarme vient chercher à l'usine même le Père Martin le 13 juillet 1944.

Le Père Martin est d'abord envoyé en cellule à Brauweiler où il subit plusieurs interrogatoires, puis à l'Arbeitslager de Cologne où il reste deux semaines. De là il part pour le sinistre camp de Buchenwald en compagnie d'une soixantaine de prêtres, séminaristes, jeunes S. T. O. de Cologne et des environs arrêtés en

juillet et août. Il fut mis pendant sept semaines en « quarantaine » dans le petit Camp avec vie commune aussi intense que possible. La prière était dite par petits groupes. Puis la dislocation commença : des prêtres furent envoyés comme terrassiers pour construire une mine souterraine près de Halberstadt (Camp de Lenzenstein). Un ordre en ramena plusieurs à Buchenwald, en décembre 1944.

Le 6 janvier 1945, départ pour Dachau.

Grâce à l'initiative de prêtres polonais, des prêtres polonais et français arrivent à se faire accepter dans les blocks de typhiques sous des titres plus ou moins déterminés pour soigner et préparer les malades à la mort. Le Père Martin est ainsi affecté au Block 30. Il y contracta le typhus, mais, heureusement, il en réchappa. Ses forces étant un peu revenues, il tente, après le 15 avril, de s'introduire à nouveau au block 30... Enfin, la libération arriva. Le 15 mai, avec 350 camarades, il gagnait Strasbourg, évacué par les camions de l'armée Leclerc.

*
**

P. BOUILLOC, Mariste, comme curé de la paroisse française de Barcelone, a fait en Espagne un très beau travail français et chrétien, dans une situation fort délicate : avec une population de 7.000 Français aux 9/10 gaullistes, il a réussi à avoir au chœur, à la chapelle, face à face, les représentants des deux gouvernements, à porter secours à 400 Français, chaque nuit, pendant bien des mois, et à les loger.

LE R. P. LEBEL,
MISSIONNAIRE MARISTE A BOUGAINVILLE (ILES SALOMON).

A mille mètres au-dessus des ruines. — Au printemps de 1945, un bombardier torpilleur américain prend son vol à Nissan. On lui a retiré son armement : il part en mission de paix. Et pas un des cinq occupants, malgré le survol de batteries ennemies, ne possède même un couteau de poche.

Assis sur le siège arrière, un petit bonhomme bronzé scrute, d'en haut, une masse d'ombre, ondulée et verte, bordée d'une frange de corail : Bougainville, la plus peuplée, la plus grande, la moins abordable des Salomon.

Le petit bonhomme bronzé ne trouve pas ce qu'il cherche : la trace de ce qui serait resté des missions qu'il avait aidé à découper sur cette morne jungle. Ses craintes se confirment : la guerre et

le pillage ont accompli leur œuvre. Il découvre seulement, ça et là, un tas de débris ou une carcasse délabrée.

Le chercheur était le Père Albert Lebel, qui parle des 60.000 indigènes de Bougainville comme de ses « chers sauvages ». Il en sait plus long sur eux que bien des blancs. Toujours à pied, il a sillonné l'île quinze ans durant.

Chaque coin survolé éveille un souvenir chez le Père Lebel. Ici, l'avion descend en piqué sur un bâtiment décarcassé où le Père reconnaît les restes de l'église de Lamanmanu. Le frère, qui la construisit, vient de mourir prisonnier des Japonais.

Voilà Asitavi ! — Cette mission, le père Lebel l'avait littéralement taillée, de ses propres mains, sur la jungle. Comme toutes les autres, elle est en ruines. Une larme glisse de l'œil du Père. Asitavi, c'est sa jeunesse missionnaire, des années remplies de cruelles déceptions, de dures souffrances physiques, mais aussi de profondes joies intérieures et de consolations spirituelles. Il a vécu ses premières nuits à Asitavi, dans un abri de fougères arborescentes, couvert de feuilles de bananier. Pendant des mois, il fut là le seul blanc de la région. Des mois, souvent bien avant dans la nuit, il travailla à défricher, à construire, sous une chaleur accablante, dans un climat terriblement épuisant. Il vivait surtout de poissons, de fruits sauvages et des produits de l'agriculture primitive du pays. Il fut en même temps médecin — que d'ulcères tropicaux soignés, de piqûres faites, de pilules ordonnées ! — prêtre et professeur. Professeur, sans livres de lecture ni ouvrages classiques, sans aucun autre matériel de classe qu'un bout de craie et un méchant tableau noir.

Asitavi finit par connaître de belles récoltes et de magnifiques bâtiments. Pensez donc : une cathédrale, au toit de tôle et aux murs de bambou, et deux chapelles latérales ! Avec de bien curieux paroissiens. Le jour de la bénédiction, par Mgr Wade, en pleine cérémonie, un visiteur inattendu, venu d'un village éloigné, s'avança d'un pas majestueux par l'allée centrale, déambula gravement jusqu'au sanctuaire et se pencha à travers le banc de communion pour serrer la main de son ami, le Père Lebel. Il avait fait 30 kilomètres à pied pour lui présenter ainsi ses devoirs. Mais jugez de l'étonnement de l'assemblée et de l'évêque devant la tenue de ce zélé paroissien, que sa complète nudité ne semblait pas du tout troubler !

Partout, la situation est la même. Partout, à Kuraio, à Tsipai, à Tsimba, à Taiof, l'avion survole des ruines.

A travers le filet japonais. — Le plus dramatique de la vie du Père Lebel, ce sont les treize mois qu'il passa à échapper aux Japonais et à aider les autres à leur échapper.

Précédé par des patrouilles d'aviation, un destroyer japonais jeta l'ancre dans la baie de Timputs, le mardi de la Semaine Sainte, de 1942. Un officier, parlant anglais, vint trouver le Père Lebel à la mission où il était seul, ayant, en toute hâte, expédié ses trois religieuses se cacher dans le bush. « Conformément aux lois internationales, tout sujet américain ou anglais devait être ramassé. Il sera emmené de force si c'est nécessaire. » Après une longue discussion, le Père Lebel monte à bord, très tourmenté : il avait pensé pouvoir convaincre son Japonais que sa place était parmi les indigènes. Embarqué, il demande aussitôt à voir le commandant, qui lui paraît inflexible et impénétrable. Mais le Père Lebel plaide si bien sa cause, mélangeant douceur et menaces, qu'à sa grande stupéfaction, son recours est accepté. En grognant, le commandant fait stopper son destroyer et le Père Lebel est débarqué sur le sable de la plage. Tout étonné encore de cette surprenante libération, le Père remercia Dieu, jurant de ne plus s'exposer à de tels risques.

Peu après, des courriers lui apprennent le massacre de Guadalcanal ; dix membres de la mission ont été arrêtés à Kahilo et emmenés par un navire. Avec Mgr Wade, son évêque, alors à Timputs, le Père Lebel dressa un plan pour tenter d'éviter la captivité au personnel de la Mission.

Un premier convoi s'organise qu'à travers la forêt, par d'affreux sentiers, le Père Lebel conduit à Tsipalavei. On voyage de nuit pour échapper aux patrouilles japonaises. Deux Sœurs âgées sont portées en litière plus de trente kilomètres.

Mais cette vie clandestine devient intenable. Le jour de Noël 1942, après bien des péripéties, le Père Lebel réussit à faire parvenir un message radiophonique aux Américains de Tulagi. On est en plein dans la bataille de Guadalcanal. Cependant, la marine, alertée, prend la chose en mains et envoie au Père Lebel des instructions précises. La veille du premier janvier 1943, un sous-marin apparaît dans le port de Teop. En catimini, des canots indigènes de la Mission transportent à bord quatorze religieuses, deux Pères âgés et treize laïcs, dont trois enfants. Et ce premier sauvetage s'achève sans encombres.

Trois mois se passent. Etrillés à Guadalcanal, des milliers de Japs refluent au sud de Bougainville. L'occupation de l'île est de plus en plus dense. Quelques sœurs, surtout, âgées et malades,

qui ont pris le maquis et errent de cachette en cachette, sont en mauvaise posture. Des indigènes finissent par les amener au Père Lebel dans un état d'épuisement nerveux et physique complet. En une marche de vingt-deux heures consécutives, on les porte dans une nouvelle cachette, dans les montagnes, en attendant la venue d'un second sous-marin américain qui est à Teop, comme annoncé, le 29 mars. Il repart avec trois religieuses et d'autres personnes. Le Père Lebel et plusieurs autres missionnaires demandent à rester sur place.

Mais, en avril, un message américain ordonne à tous les ressortissants américains ou australiens de quitter Bougainville. L'ordre est formel. Le message donne les conditions d'évacuation.

L'évêque se cachait alors dans la partie centrale du sud de l'île ; mais nul ne savait exactement où. Le Père Lebel partit à sa recherche. Avec deux petits indigènes, comme compagnons de voyage, il traversa les rudes montagnes du centre, marchant sans vivres, et vivant à l'indigène. Finalement, il découvrit l'évêque qu'il trouva malade et fort étonné de sa présence.

Il fallut dix jours, et une chance incroyable, pour gagner Tsi-patavei, en évitant les patrouilleurs japonais. Un troisième sous-marin y arrivait le 29 avril. Il embarqua l'évêque et le Père Lebel qui quittait Bougainville le dernier, ayant assuré l'évacuation de trente-quatre personnes de la Mission. Trente-huit autres, hélas ! restaient aux mains des Japonais, voués aux camps de concentration.

Le Père Lebel n'a même pas l'idée de quitter ses Salomonais. Tout de même, une vieille mère de quatre-vingt et un ans l'attend dans le Maine. Et il aurait bien des choses à lui raconter. Il est, soi dit en passant, le quinzième enfant d'une famille de dix-sept. Si tous sont taillés sur le même modèle, voilà une mère qui peut être fière de ses fils !

LE R. P. PONCELET, MARISTE, AUX PRISES AVEC LES JAPONAIS.

Ce Belge d'Izel, du diocèse de Namur, dont l'apparence épaisse et assez lourde donne l'impression de puissance et d'équilibre, parle peu, mais il sait où il va et comment il veut s'y rendre : un autoritaire plein de diplomatie. Il avait, dans le sud de Bougainville, chez les Telei, mélanésiens racés et grands seigneurs, la charge d'une des Missions les mieux organisées de l'île. En trente ans il avait réussi à fonder là une chrétienté vivante. Communauté si fervente, qu'il avait même établi pour les femmes —

les petites filles de chasseurs de têtes — une Congrégation de Sœurs indigènes, les Servantes de Nazareth.

Linguiste, le Père Poncelet a sur la conscience toute une série de travaux sur les Telei — grammaire, dictionnaires, traductions de texte bibliques. Homme de science, il ramassait les coléoptères, élevait des papillons et empaillait des oiseaux pour les musées d'Australie, d'Amérique et d'Europe. Son nom figure, en reconnaissance, dans les nomenclatures latines, comme celui de sa Mission est inscrit dans les données des stations météorologiques des Salomon.

Mais la guerre est passée à Turiboiru. Il ne reste rien, vraiment RIEN, de la Mission du Père Poncelet. Après en avoir vu le pillage et la dévastation, les terrains furent transformés en champ d'aviation par les Japonais, et décapés de leur terre arable, trop grasse.

On lira, dans les pages qui suivent, le récit de quelques-unes des infortunes de guerre du Père Poncelet. Il est de ceux qui, en voyant la destruction de tout, savent dire : « Dieu veut m'apprendre le détachement », et recommencent !

Un Japonais qui parle Latin. — Dimanche 13 septembre 1942. Je reçois un parti de Japonais, les premiers que je voyais. Dès qu'ils paraissent sur le chemin, je vais en soutane et ma croix de profession sur la poitrine, au-devant d'eux et les attends devant l'église. Ils sont huit : des marins et des policiers, avec des sabres et des revolvers. Ils me font l'inclination à laquelle j'ai été si habitué dans la suite avec les Japonais, et l'un d'eux m'adresse la parole en latin :

LUI. — *Salve, Pater.* (Salut Père.)

MOI. — *Salve, fili.* (Salut, mon fils.) Tu es baptizatus ? (Es-tu baptisé ?)

LUI. — *Etiam, ego nominor Gabriel.* (Oui, je me nomme Gabriel.)

MOI. — *Fac signum crucis.* (Fais le signe de la Croix.)

LUI. — *In nomine Patris, etc...* (Il le dit et le fait correctement.)

MOI — *Introibo ad altare Dei.*

LUI. — *Ad Deum qui lactificat juventutem meam.*

MOI. — Tu es Sacerdos ? (Es-tu prêtre ?)

LUI. — *Nequaquam, sed per annos tres fui in seminario Sancti Justini apud Taikou, in Corea.* (Non, mais pendant trois ans, j'ai été au séminaire Saint-Justin, à Taikou, en Corée.)

Il me demande à entrer dans l'église. Tout le groupe l'y suit.

Gabriel y fait une prière à genoux ; les autres restent debout et font des inclinations et des sourires aux statues. Je les conduis à ma maison. Gabriel se tient bien. Il m'explique qu'il est Coréen, qu'il a été au Séminaire, mais qu'il n'a pas continué.

Les autres Japonais se fauillent dans les chambres. Ils fouillent tout et s'emparent de menus objets qui leur conviennent. Ils recherchent des réveille-matin et des montres-bracelets qui sont, évidemment, introuvables ici. Ils se servent de l'interprète dans leurs investigations. Celui-ci me dit qu'ils désirent « pusilla horologia » (de toutes petites montres).

L'interprète demanda à emprunter une machine à coudre pour un mois : « commodare machinam ad mensem ». Ils insistaient tant, que nous comprimes qu'ils prendraient simplement ce qu'ils désiraient, si nous ne leur donnions pas ; et nous leur donnâmes la machine sans avoir pu obtenir leur signature sur le reçu que je leur présentais.

Le capitaine des brigands. — Dimanche 20 septembre. On annonce l'arrivée d'un groupe de huit Japonais : trois ou quatre marins, dont un officier ; les autres sont des policiers de la fameuse Gestapo japonaise.

Les uns restent à l'entrée de la mission, comme pour la garder, pendant que le chef policier s'élançe en avant, comme un forcené à l'assaut d'une forteresse. Il arrive à fond de train, revolver dans une main et sabre dégainé dans l'autre, vers la maison des Sœurs qu'il va escalader.

Voyant le mouvement, je descends de la maison pour le recevoir en bas, pendant que les six Sœurs blanches se rangent debout sur la vérandah. Au geste que je lui fais qu'il n'y a pas d'opposition ici, il me laisse de côté et monte comme un dément furieux vers les Sœurs en criant : « Spy, spy ! » (Espion, espion !) Je monte derrière lui, mais ce n'est que pour recevoir, avec les Sœurs, l'avalanche de ses injures. Il nous menace de son revolver qu'il nous place devant la figure, de son sabre dégainé, de la corde — ils avaient chacun une corde — qu'il agitait en faisant mine de nous lier et de nous étrangler ; il menace de la voix, qui est déjà enrouée, de ses yeux qui fulgurent : il est une vraie image des diables chinois ou japonais des gravures. Les autres fouillent tout. Ils prennent tout ce qui leur convient, jusqu'à des voiles de Sœurs dont ils se font de suite des foulards, et des chapelets dont ils se servent comme colliers.

Cette fois, ce ne sont plus des Japonais sans gêne, importuns :

ce sont de vrais brigands. Ils nous disent, dans un anglais barbare, que nous sommes des espions, des blancs au service des nations européennes ; nous apportons la religion des blancs dont le Japon ne veut pas, la langue anglaise que le Japon remplacera par sa propre langue, les coutumes des blancs que le Japon a en horreur et fera disparaître. Et moi-même, je suis un Anglais qu'il va exécuter comme il a exécuté un autre missionnaire quelque part et qui est mort, me dit-il, en faisant le signe de la Croix.

A un moment donné, le capitaine des brigands me saute au cou pour m'étrangler et me pendre avec sa corde. Il fallut toute ma résistance et l'effort combiné des Sœurs pour lui faire lâcher prise. La corde était l'arme que je redoutais le plus, parce que je ne voulais pas être lié.

Les protestations ne servent à rien ; ils ne savent, du reste, que quelques mots d'anglais. Présentations de nos passeports et de nos cartes d'identité sont inutiles ; ils ne veulent pas les regarder et ne savent du reste pas lire.

Le Père Poncelet est alors conduit à la base japonaise, après avoir assisté au pillage en règle de sa Mission.

Interrogé assez brutalement par le capitaine des brigands, le Père Poncelet arrive néanmoins à prendre assez d'ascendant sur lui pour obtenir d'être interrogé par un officier supérieur.

« *Nous considérerons la question !* » — Le lendemain le commandant vint lui-même, il portait un grand nombre de décorations, avait un grand sabre, des bottes luisantes et était accompagné de deux officiers.

Après courbettes ordinaires, je fus invité à parler. J'expliquai la situation de la mission et notre confiance dans le respect de l'armée japonaise pour elle, notre désir de retourner dans notre station, d'y rester à nos risques et périls en nous y soumettant aux règlements de l'occupant ; ou bien nous pourrions être évacués dans une de nos stations éloignées de l'intérieur ; ou bien encore, la mission pourrait aider la Croix-Rouge, plusieurs Sœurs ayant leur diplôme d'infirmière. En tout cas, nous demandions que notre qualité de missionnaires soit reconnue, nos nationalités aussi.

Je parlais avec toute l'éloquence possible et en toute sincérité. Quand j'eus fini il y eut un petit colloque entre les japonais, puis le commandant dit : « Je vous remercie pour votre amabilité ; nous considérerons la question ». Phrases toutes faites en anglais.

Le surlendemain l'officier de la radio se présenta. Il parlait

l'anglais facilement. Après quelques préambules pour montrer ses bonnes dispositions, il aborda la question de notre mise en liberté.

Lui. — Le problème est bien simple. Nous entendons, chaque nuit, un radio-transmetteur de Bougainville envoyant des messages aux Australiens et aux Américains. Si vous nous dites où il est et nous aidez à le capturer, vous serez tous libres immédiatement.

Moi. — Je suis très étonné de votre proposition. Vous me demandez là un travail militaire que des missionnaires ne peuvent donner : ils n'interfèrent pas dans les opérations militaires. Le gouvernement australien, qui était ici avant nous, ni le gouvernement allemand l'autre guerre, n'ont jamais demandé de travaux militaires à la mission. Et même si je voulais le faire, je ne le pourrais pas, parce que je ne sais pas où est ce poste de radio. Les soldats australiens restés à Buin avant le débarquement des troupes japonaises ont quitté le pays le 7 septembre, jour du débarquement et nous sommes le 24 ; il y a donc plus de quinze jours. Ils se rendaient vers Kieta par les montagnes. C'est tout ce que je sais. Ils doivent être loin, maintenant. Vous avez des indigènes : adressez-vous à eux.

Lui. — Mais vous savez la langue des indigènes et vous les contrôlez.

Moi. — Le gouvernement a toujours usé du pidgin-english avec les indigènes. Faites de même.

Les régiments arrivés à Buin étaient, pour la plupart des troupes venant directement du Japon et destinées à être sacrifiées. Ces hommes avaient comme chaussures des souliers fendus en deux : le gros orteil était logé dans une séparation, les autres dans l'autre. Dès qu'il tombait quelques gouttes de pluie, ils se couvraient d'une peau de chevreuil à longs poils. Je n'ai jamais, dans la suite, rencontré cet accoutrement dans les troupes japonaises.

Un bon interprète et un mauvais billet. — Nous étions dans l'incertitude. Au bout de plusieurs jours, adressant une lettre au commandant, lui disant que persuadés de l'absolue rectitude de notre cause et confiants dans les sentiments de noblesse de l'armée japonaise, nous lui demandions de nous laisser retourner auprès de nos indigènes, à nos risques et périls, sous la surveillance de l'autorité militaire.

Le jour même, un officier interprète vint nous parler. Il com-

mença par nous donner un billet qu'il suffirait de présenter aux sentinelles, la nuit, pour pouvoir gagner un abri en cas de bombardement. Puis nous parlâmes de notre situation, très clairement. En nous quittant le soir, il me dit : « Votre cas est bon, mon Père : je crois que tout s'arrangera bien. Dites un « Ave Maria » pour moi ».

Le lendemain matin, il revint, nous avertissant de nous tenir à la disposition de la Croix-Rouge japonaise. Nous le voyons revenir à une heure de l'après midi. Son aspect défait ne nous rassure pas : « Connaissez-vous la nouvelle ? demande-t-il. — Non. — Vous partez pour Rabaul, dans un quart d'heure ; le bateau est prêt et vous attend. Ce doit être un brisement de cœur pour vous, mais il n'y a rien à changer et il faut vous résigner. »

Moi. — Mais nous n'avons ni habits ni livres...

Lui. — Vous allez à la mission de Vuna-Pope, où vous trouverez habits et tout le nécessaire.

Moi. — Les Pères de Nouvelle-Bretagne sont donc libres ?

Lui. — Oui, ils sont libres (nous avons su après que tous les missionnaires étaient dans des camps de concentration) .»

LA « RÉSISTANCE DE THYMADEUC ».

(Monastère de Trappistes.)

Août-septembre 1940. Le jeune De Geyer et sa sœur nous amènent un soldat canadien blessé et prisonnier des allemands à l'hôpital de Pontivy. Il reste une semaine au monastère.

Octobre 1942. Le service de « Ramassage des aviateurs tombés » nous avertit que Thymadeuc a été désigné par des chefs de la Résistance pour l'hébergement des aviateurs. Nous acceptons.

Novembre 1942. M. Clément, de Pontivy, nous amène quatre aviateurs tombés dans la région : 1 Français, 1 Canadien, 2 Américains. Ils restent quatre jours.

Mars 1943. Sondage de la Gestapo pour voir si nous cachons des agents de la Résistance. Un jeune homme se présente comme agent du 2^e Bureau, échappé aux Allemands et poursuivi par eux. Il demande de le cacher. Un concours inopiné de circonstances ne nous laisse pas le temps de prendre des mesures efficaces et une descente brusquée de la Gestapo ramassa le jeune homme. La descente avait été trop brusquée : ce jeune homme (en réalité

un agent de la Gestapo de Pontivy, c'est quelques jours plus tard que nous l'avons su...) n'avait pas eu le temps de jouer pleinement son jeu et de compromettre le monastère.

Avril 1943. Parachutage d'armes à la Grande-Prairie, à 200 mètres du monastère. Visites fréquentes de deux chefs de la Résistance. Organisation d'une salle de tir pour l'essayage des armes parachutées : cette salle avait été très bien aménagée par le Père Gwénaël dans une cave du monastère de telle sorte que l'on n'entendait pas les coups de feu.

Mai 1943. Le Commissaire de Police de Pontivy amène un aviateur à héberger. Nous sentant surveillés, nous lui indiquons un autre asile.

14 juin 1943. Invasion du monastère par un détachement motorisé de 70 ou 80 S. S. qui enlèvent le Père Gwénaël ainsi que le dépôt d'armes que nous avions sur l'une de nos prairies.

Années 1943-1944. Hébergement des chefs de la Résistance, visites très fréquentes de certains d'entre eux. Séjours fréquents et prolongés d'agents de liaison, spécialement de l'abbé Guimard qui rayonnait dans toute la région, ainsi que de son frère (dans la clandestinité, commandant Emile). Services rendus aux chefs de la Résistance étrangers au pays, que nous avons guidés aux lieux de rendez-vous. Service de ravitaillement du poste maquisard de Coetmoru, non loin du monastère, dont le chef était un parachutiste.

Hébergement d'autres parachutistes, spécialement de quatre qui vinrent en juillet 1944 et qui passèrent un jour et une nuit au monastère. Fabrication de fausses cartes d'identité et autres pièces pour les maquisards, spécialement ceux des environs de Locminé, malgré le danger d'être vendus par ceux qui étaient soumis à la torture et qui avaient pu savoir d'où venaient leurs papiers.

Influence du Monastère. — Thymadeuc passait auprès des Allemands pour un « Nid de Gaullistes... »

A deux reprises un jeune homme de la police secrète de Rennes nous fit avertir de nous tenir sur nos gardes : nous étions surveillés et la Gestapo s'apprêtait à faire une perquisition au monastère...

Le D^r Bizais, qui avait été prisonnier des Allemands avec le Père Gwénaël, aussitôt libéré, fit appeler notre Père Abbé et lui dit que la Gestapo s'apprêtait à venir au monastère questionner et fouiller.

Lorsqu'on poussa l'audace jusqu'à demander la libération de Père Gwénaël, la Feld-Kommandantur d'Angers fit répondre que ce n'est pas seulement un Père qu'il aurait fallu arrêter, mais que tous les Pères méritaient d'être fusillés.

Dans les bureaux allemands de Rennes on accusait même le Père Confesseur des étrangers d'endoctriner ses pénitents et de les pousser à faire partie de la Résistance.

Ce fut surtout le Père Gwénaël Thomas qui contribua à donner cette réputation à Thymadeuc. Il poussait ouvertement à faire partie de la Résistance. Comme il était très connu et très aimé à cause de sa franchise, un peu brutale parfois, il avait une influence sérieuse et très efficace sur les promeneurs, clients ou hommes d'affaires qui l'approchaient. Cette réputation du Père Gwénaël s'étendait plus loin qu'on ne le pensait et parfois plus loin qu'on ne le désirait.

A plusieurs reprises, surtout pendant l'été 1943, nous avons reçu la visite de jeunes gens dirigés vers Thymadeuc « afin de prendre l'avion pour l'Angleterre »... et ils ajoutaient : « Père Gwénaël sait bien où il doit atterrir. »

De fait, le projet avait été étudié et devait être mis à exécution. Un officier aviateur était venu sur les lieux et avait choisi un de nos champs comme terrain d'atterrissage, L'arrestation du Père Gwénaël et la désorganisation momentanée de ce service empêchèrent ce projet d'être mis à exécution.

Le Père Gwénaël fut transféré le 6 juin 1944 au camp de Neuenhamme après avoir séjourné dans les geôles de Rennes, d'Angoulême et de Compiègne. Il y mourut le 5 janvier 1945. Mais auparavant, il y avait exercé une très grande influence. Tous les rescapés qui le connurent sont d'accord pour dire que, par sa bonne humeur et son courage, il fut le soutien le plus actif de leur moral.

LA TRAPPE DE NOTRE-DAME DES DOMBES.

A bien servi la France pendant l'occupation, comme elle l'avait déjà servie pendant la guerre de 1939-1945.

Pour tous les faits de Résistance que vous allez lire, pour l'héroïsme de ses morts, la Trappe tout entière comme telle a été décorée de la légion d'honneur.

Trappe de Notre-Dame des Dombes.

En 1940, l'établissement de la ligne de démarcation allait donner au pacifique département de l'Ain une importance militaire com-

parable — toute proportion gardée — aux départements de l'Est. En vue de faciliter un débarquement libérateur, que l'Etat-Major français supposait devoir se faire sur les côtes méridionales, des stocks d'armement furent constitués un peu partout et confiés à des particuliers connus pour leur patriotisme, les bâtiments militaires étant sans cesse visités par les commissions d'armistice allemandes et italiennes.

Le Monastère des Dombes s'était déjà acquis des droits à la confiance de l'Armée en assurant le 19 juin 1940 la destruction des archives secrètes de l'Etat-Major de la II^e Armée, et en camouflant son matériel de liaison. Par ailleurs la mort héroïque d'un de ses enfants, le Père Hugues de Montjamont, lieutenant au II^e zouaves, tué dans les Flandres, le 15 mai 1940, dont « l'attitude et la conduite sont dignes des plus hauts faits d'armes de notre histoire » (citation à l'ordre de l'Armée et Légion d'honneur) avait profondément remué l'opinion publique.

En venant frapper, le 15 septembre 1940, à la porte du Monastère pour solliciter le R. P. Abbé d'entrer dans le mouvement de la Résistance, les officiers de la 7^e division savaient d'avance qu'ils seraient bien accueillis. Un certain nombre de tracteurs sur roues et sur chenilles, des caissons, des camions furent immédiatement introduits. Par la suite ils furent retirés ; seuls quelques tracteurs et camions furent laissés, ils devaient d'ailleurs échapper aux perquisitions et purent être remis quatre ans après aux F. F. I.

En 1941, l'autorité militaire avait en effet jugé préférable d'utiliser nos bâtiments pour constituer un dépôt clandestin d'armes et de munitions. C'est la nuit que se faisaient les opérations de transfert : elles durèrent presque toute l'année, si bien qu'à la fin de 1942, on pouvait estimer les quantités dissimulées à environ 500 tonnes, rien que pour l'armement. La nuit même de l'entrée des Allemands en zone sud, l'Etat-Major un peu affolé, nous confiait encore quatre citernes de chacune 5.000 litres d'essence qui furent placées dans les granges et hâtivement dissimulées sous l'abri bien précaire de bottes de paille. L'Etat-Major devait également amener ses archives, le temps manqua pour réaliser ce dernier transfert ; fatal retard qui allait permettre à l'ennemi de connaître bien des choses.

Aussi bien avait-il déjà ses agents ; c'est sans une trop grande surprise qu'on vit arriver le 11 décembre 1942 un groupe d'officiers allemands qui déclarèrent être parfaitement au courant de l'activité clandestine de la Maison. Reçus par le R. P. Abbé, et le Père Bernard, chargé des dépôts, on ne pût que les conduire aux

emplacements de l'armement ; le P. Bernard réussit toutefois à laisser ignorer la présence des véhicules, de l'essence et d'un lot d'objets d'optique de grande valeur. La nuit même une section d'infanterie avec mitrailleuses venait occuper le monastère.

Le 19 janvier 1943, à la suite d'une nouvelle dénonciation, les citernes d'essence étaient découvertes. L'une d'elle avait déjà été vidangée, l'affaire était grave : flagrant délit de sabotage. Le Père Bernard fut mis en état d'arrestation, en attendant les résultats d'une plainte portée contre lui au tribunal allemand de Paris. On le prenait pour un officier d'active camouflé en religieux, ou même pour un agent anglais. Il fallut les affirmations et les interventions du préfet de l'Ain et de son secrétaire général, ainsi que la restitution des 5.000 litres d'essence pour obtenir sa libération.

Durant toute l'année 1943, sous prétexte de dénonciations et de lettres anonymes, le Monastère fut surveillé, les Supérieurs fréquemment interrogés. Ces événements n'avaient pu rester ignorés. La présence des soldats allemands, les tirs qu'ils exécutaient la nuit contre de soi-disant terroristes, et qui faisaient croire à un massacre des moines, l'attitude du P. Bernard, tout cela avait établi dans la région notre réputation d'anti-nazis. Aussi, lorsque après l'enlèvement des munitions, le Monastère fut libéré de sa garde, il devint l'objet d'un pèlerinage non moins clandestin, d'une nature un peu spéciale. Tous ceux qui ne savaient à qui se confier, ni où se réfugier pour échapper au S. T. O., les agents de la résistance en quête d'un abri ou d'un ravitaillement, le maquis en formation, etc..., tout ce monde un peu compromettant était automatiquement dirigé vers nous : « Vous demanderez le Père Bernard ! » Nombreux, trop nombreux peut-être furent ceux auxquels le frère portier ouvrit la porte sur ce mot de passe... Le 15 novembre 1943, une troupe de soixante hommes venait cerner la maison pour effectuer une première perquisition. Elle était conduite par un jeune homme enchaîné et blessé au visage qui, pendant plusieurs semaines avait reçu l'hospitalité aux Dombes et qui, torturé, avait parlé.

Par ailleurs, le groupe de Marlieux, dont notre Père Bernard était « le patron », « le pitaine », était intégralement ramassé. Les deux appareils d'émission avaient été repérés ou dénoncés, trop de faux papiers avaient été fabriqués. En réponse, le 24 novembre, le maquis venait abattre l'agent allemand qu'on estimait responsable, tant des affaires de la Trappe que de celles du village. C'était un cafetier, notre proche voisin. Fatale impru-

dence qui allait nous coûter cher. On conseilla au Père Bernard de fuir ; il refusa, sachant que son arrestation épargnerait le Monastère, mais que son départ aurait pour tous, et spécialement pour le R. P. Abbé, les pires conséquences.

Quelques jours après, le 8 décembre, à l'issue de la Messe pontificale à laquelle il prenait part en qualité de prêtre-assistant, la Gestapo faisait irruption dans l'église afin de procéder à son arrestation. Les policiers acceptèrent toutefois d'attendre le retour à la sacristie des officiants ; c'est là que, revêtu de sa coule blanche, le Père Bernard fut arrêté et enchaîné. Jeté au fond d'une voiture où il retrouvait son opérateur de radio précédemment arrêté et revenu guider les Allemands vers la cachette de son second poste dont, sous les tortures, il avait avoué l'existence, notre Père attendit la fin d'une perquisition de sa cellule ; ce court délai permit d'obtenir de ses gardiens qu'il revête un costume plus adapté à la misérable existence qui allait être la sienne.

Conduit au Fort Montluc, il eut à subir quatre douloureux interrogatoires. C'est au cours de l'un d'eux qu'il répondit à ses bourreaux qui menaçaient de le noyer : « Allez-y ! je crois à la résurrection des morts ! » On ne put rien lui arracher. Reconduit en prison sur une civière, il fut pour tous le meilleur et le plus souriant compagnon, relevant le moral, élevant les âmes, entretenant l'espérance dans la libération. Conduit à Compiègne, puis à Buchenwald, il fut envoyé le 13 mars 1944 à Dora, l'usine souterraine, en qualité de soudeur à l'usine électrique, travail qu'il connaissait à la perfection. Quelques jours après, ayant contracté la dysenterie, il fut évacué sur le camp de mort de Belsen-Bergen, où il décédait le 11 avril 1944.

Le récit de ses souffrances et de sa mort, raconté par les rescapés de Dora et de Belsen, a causé dans la région une émotion considérable ; son souvenir reste aimé et vénéré à l'égal des héros populaires ; le beau sourire de son visage, la cordialité de son accueil, le rayonnement de son âme, non moins que ses capacités si diverses qui lui permettaient de tout entreprendre et de tout réussir, ont gravé sa physionomie dans bien des cœurs. Aux services funèbres, spontanément célébrés dans diverses paroisses, croyants et incroyants se pressaient derrière les plus hautes autorités religieuses, civiles et militaires. Dès la libération, avant l'annonce de son décès, il se voyait attribuer la citation suivante :

« Religieux splendide, grand Français, a pris une part active à la Résistance, surtout en acceptant de camoufler un important

matériel de guerre ; arrêté une première fois, a été relâché faute de preuves ; repris et torturé plusieurs fois, a été déporté en Allemagne. »

Le départ de celui que la Kommandantur de Bourg avait en véritable haine ne mit pas fin aux tracasseries dont le Monastère était l'objet. Trois jours seulement après son enlèvement, le 11 décembre 1943, nouvelle visite domiciliaire à effectifs réduits : un officier et huit hommes. Au départ, l'officier n'osant s'adresser directement aux religieux, fit un discours spectaculaire, nous représentant comme des adversaires irréductibles de l'Allemagne, susceptibles de représailles. A bon entendeur, salut ! Par ailleurs, de Vichy, nous parvenaient des bruits fâcheux : menaces d'expulsion et de fermeture. M. Pierre Laval, dans un discours, dénaturant l'action de pure charité chrétienne qu'était la nôtre, faisait allusion à l'aide que trouvaient les terroristes, auteurs d'exécutions sommaires, dans les établissements religieux de la zone sud.

Une dernière épreuve nous était réservée, elle allait cette fois ensanglanter la maison elle-même. Le 19 mai 1944, vers 16 heures, une centaine de S. S., de miliciens et d'agents de la Gestapo firent irruption dans la clôture et bondirent hors de leurs voitures en poussant des vociférations de sauvages. En un clin d'œil, les religieux furent appréhendés et poussés contre les murs à coups de pied et de crosse de fusil. Le moindre geste de frayeur était interprété comme une tentative de résistance ou de fuite que leurs auteurs payaient immédiatement de leurs vies ; deux religieux furent ainsi abattus, les Pères Maurice Cordier, infirme, au jardin des malades, et Amédée Neyret, à la bibliothèque. Un autre religieux fut blessé, mais la confusion que les assaillants avaient voulu créer se retourna contre eux, un soldat allemand reçut une décharge de mitrailleuse en pleine poitrine. Ses chefs essayèrent un instant de mettre ce meurtre au compte des religieux. Par bonheur, un soldat s'avança aussitôt, s'avouant responsable de la mort de son camarade.

Le R. P. Abbé, spécialement recherché, fut entouré d'une troupe de furieux qui agitaient leurs armes au-dessus de sa tête en hurlant : « Armes, terroristes, juifs, etc. » ; il ne fut toutefois pas touché ; les officiers intervinrent pour ramener le calme et entendre ses réponses, c'est alors qu'il déclara que le monastère ne renfermait rien qui puisse nuire à la sécurité des troupes d'occupation. Il fut conduit les bras levés contre le mur où ses fils se tenaient déjà. Tout le monde étant rassemblé, les Allemands firent encore des interrogatoires au sujet d'armes soi-

disant cachées, avec l'annonce d'un massacre général et de l'incendie des bâtiments si le plus petit objet suspect était découvert. A cet effet, deux camions furent avancés, ajoutant la menace de leurs mitrailleuses à celle des armes déjà braquées. L'exécution pourrait ainsi avoir lieu au premier signal...

La perquisition dura environ deux heures : elle fut faite selon les procédés habituels : portes enfoncées, serrures arrachées, pillage, etc... Quelques objets et vêtements militaires furent bien trouvés et valurent au R. P. Abbé de nouvelles avanies, mais il n'y avait pas d'armes et donc rien qui puisse infirmer ses déclarations et permettre de nouveaux meurtres. L'interrogatoire d'identité qui suivit eut des résultats plus appréciables. Par bonheur, le nombre des réfugiés était assez restreint. Sur les trois juifs qui avaient leur résidence habituelle, l'un d'eux était depuis quelques semaines chez un curé voisin, un autre avait pu se dissimuler et s'enfuir, un seul restait qui fut malheureusement reconnu et arrêté. Deux réfractaires au S. T. O. furent également pris, mais l'arrestation sensationnelle fut celle de deux Allemands antinazis, porteurs de faux papiers d'origine belge. Cette prise et celle du juif permirent aux policiers de reprendre confiance et de recommencer leurs reproches et leurs invectives contre le R. P. Abbé. Quant aux deux malheureux, immédiatement roués de coups leurs compatriotes leur promirent, non pas le poteau, mais la corde ; en fait, un seul fut tué, mais l'autre fut si maltraité qu'il fut longtemps en traitement à l'hôpital anglais de Cologne.

Malgré ces arrestations dont ils exagéraient l'importance afin de justifier leurs procédés et le sang répandu, l'embarras des Allemands était évident. Déjà un officier n'avait pas craint de qualifier tout cela de « très regrettable », tandis que l'officier interprète s'approchait du R. P. Abbé et lui conseillait de bien peser les termes du rapport qu'il adresserait à « Monsieur le Cardinal » afin de ne pas augmenter l'irritation des policiers. Ceux-ci finirent par déclarer qu'à titre de sanction, les membres de la Communauté âgés de moins de quarante-cinq ans seraient déportés en Allemagne. Cette mesure allait atteindre une quarantaine de personnes. Déjà, un religieux et deux novices avaient rejoint les cinq prisonniers civils sur les camions, quinze autres avaient quitté le mur et allaient les suivre, lorsque, sans crier gare, sans qu'on eut perçu un ordre de départ, avec autant de rapidité qu'à l'arrivée, les Allemands se réembarquèrent et démarrèrent, non sans promettre de revenir sous peu. Leur poste

de radio annonçait, paraît-il, un engagement avec le maquis à quelques kilomètres de là...

On mit quelques minutes pour réaliser la fin de ce cauchemar ; il fut alors seulement possible de s'approcher des pauvres victimes qui gisaient à terre depuis quatre heures sans qu'aucun soin ou secours religieux ait pu leur être donné. La messe des funérailles fut célébrée le lendemain matin par le R. P. Abbé. Au chapitre qui suivit, quelques mots furent prononcés : demande de prières pour des frères si tragiquement introduits au tribunal de Dieu, et pour ceux, laïques et religieux, qui allaient connaître le dur traitement des geôles allemandes.

Ce fut la dernière épreuve : la libération amena bien des angoisses et bien des dangers, les deux routes qui passent à l'Est et à l'Ouest de la Maison virent déferler les armées en déroute, nous redoutions la visite promise et une suprême vengeance ; seule une auto-canon égarée se dirigeant vers la bataille de Meximieux pénétra le soir du 31 août dans les cours, provoquant un incident qui aurait pu être grave ; demandant son chemin à un bon vieux frère dans un excellent français, le chef de pièce s'entendit répondre que « s'il cherchait des boches il en trouverait plein les routes... » Aux injures qu'il reçut, le bon frère comprit sa méprise... ce n'était pas encore ceux qu'on attendait. Ils vinrent cependant sans tarder, et, le 14 septembre au matin, les grands itinéraires ayant été rendus impraticables, c'est par les chemins qui longent nos murs qu'il nous fut possible de voir arriver et d'acclamer nos libérateurs.

*Rapport du Révérend Père Abbé Dom Alexandre Pontier
sur les événements survenus au Monastère
du fait de l'occupation allemande (1942-1944).*

En réponse à la demande faite par M. le Ministre de l'Intérieur à son Excellence Mgr l'Evêque de Belley, le Révérend Père Abbé, Supérieur du Monastère, a l'honneur de faire les déclarations suivantes :

I. Le 11 décembre 1942, deux officiers allemands de la Commission d'armistice, accompagnés d'un officier français, viennent à la suite d'une dénonciation, reconnaître et mettre sous scellés jusqu'à enlèvement, un important dépôt de munitions et d'essence, constitué dans une partie de nos bâtiments réquisitionnés, par les officiers de la 7^e division militaire de Bourg avant l'envahissement de la zone libre. Le 19 janvier 1943, à la suite de diverses com-

plications relatives à cette affaire, le Père Bernard (Louis-Gabriel Curis, né à Lyon, 8 mars 1903) est mis en état d'arrestation. La plainte portée contre lui au tribunal allemand de Paris ayant abouti à un non-lieu, il est relâché le 25 janvier.

Du 11 décembre 1942 au 8 mars 1943, un poste allemand d'un sous-officier et de 24 hommes, logé au Monastère, assure la garde du dépôt qu'on peut estimer à 400 tonnes de matériel et 20.000 litres d'essence. La présence des soldats ne donne lieu à aucun incident.

II. 15 novembre 1943. Une troupe allemande de 60 hommes (S. S.) cerne la maison et perquisitionne dans les bâtiments d'exploitation de la ferme afin de trouver des armes et de l'essence (d'après une dénonciation par lettre anonyme). Ils se retirent après trois heures de recherches faites sans succès.

III. Le 8 décembre 1943, sept policiers en civil (Gestapo), viennent procéder à l'arrestation de Père Bernard, qu'ils conduisent au Fort-Monlluc. Ce religieux est accusé, autant qu'on puisse savoir :

1° D'être en relation avec le maquis de l'Ain, de favoriser son recrutement et son ravitaillement.

2° D'avoir conseillé et même demandé la mort d'un nommé Barberet, notre voisin, cafetier à la Mitaine, exécuté par le maquis le 24 novembre précédent, comme agent allemand.

3° On veut en outre obtenir de lui des renseignements d'identité sur les officiers ayant constitué le dépôt de munitions dont il est parlé plus haut.

Le Père ne se départit de son mutisme que pour protester contre l'accusation faite contre lui au sujet de l'assassinat du nommé Barberet. Il fut mis à la torture au moins quatre fois et reconduit en cellule sans connaissance sur une civière (cf. les déclarations du lieutenant de gendarmerie de Nantua qui fut interné quelques temps avec lui à Weimar). Transporté en janvier 1944 à Weimar, dans un état pitoyable (n° 44.507/48), il passa en mai 1944 au camp de Belsen/Bergen. Il n'a écrit qu'une fois de Weimar, 1^{er} mars 1944), depuis on est sans nouvelle de lui.

A l'occasion de la perquisition accompagnant son arrestation, le chef de la police (originaire d'Essen) s'empara d'une très importante somme d'argent que le Père venait d'encaisser pour une livraison de pommes de terre au Ravitaillement général.

IV. 11 décembre 1943. Perquisition à la suite d'une dénonciation, par 8 soldats allemands, 1 officier et 1 officier français de la Commission d'Armistice.

V. Le 19 mai 1944, onze voitures, montées par une dizaine de miliciens français et une centaine d'allemands, tant policiers que soldats, pénètrent dans l'enceinte et cernent le Monastère. Les religieux sont appréhendés avec la plus grande brutalité et conduits les mains levées contre les murs d'un bâtiment où ils restent trois heures sous la menace d'une dizaine d'armes automatiques. Deux d'entre eux sont abattus, un autre est blessé, huit personnes sont arrêtées et conduites au Fort-Montluc (cf. la note jointe intitulée : « Les Allemands à Notre-Dame des Dombes » parue dans *La Semaine Religieuse*, 9 novembre 1944, et reproduite par la presse régionale ; ce récit, rédigé par la Maison, a une valeur officielle).

Liste des victimes du 19 mai 1944

R. P. Amédée NEYRET, prêtre, infirmier.

Né à Lyon le 16 février 1911.

Assassiné dans la bibliothèque où il cherchait un refuge, mort sur le coup. Son agresseur fut tué par un autre allemand qui tirait au même instant.

R. P. Maurice CORDIER, sacristain.

Né à Cousance (Jura), 29 juillet 1883.

Tué au jardin des malades où il se promenait, mort sur le coup.

R. P. Bruno COQUILLAT, prêtre, professeur de théologie.

Né à Lyon, 21 juin 1903.

Blessé à la tête par un coup de mitraillette asséné par un soldat allemand lui donnant un ordre en allemand et que le Père ne comprenait pas.

R. P. Hermann VODENIK, prêtre, professeur de théologie.

Né à Slovenske Konjice, Slovénie (Yougoslavie) 2 mai 1882.

Arrêté, conduit à Montluc à cause de ses relations d'interprète auprès de deux Allemands se trouvant par hasard dans la maison. A subi un interrogatoire sans coups ni torture. Libéré le 24 août 1944 à l'ouverture de portes de Montluc.

Frère Charles SAINCLAIRC, novice, né à Lyon, 18 décembre 1920.

Frère Gérard ROURA, novice, né à Toulon, 28 juin 1923.

Arrêtés comme ayant appartenu à l'armée de l'armistice. Conduits à Montluc, ils furent interrogés le 22 mai sur leur activité politique et la connaissance qu'ils pouvaient avoir d'armes cachées au Monastère. Seul le premier fut giflé, frappé de coups de poing au visage, à la poitrine, coups de mitraillette à la poitrine, coups de genoux au ventre et menace d'être pendu par un pied.

Ils furent relâchés tous deux le 23 mai sur l'intervention d'un

membre de la Maison qui avait été protester à la direction de la Milice et de la Gestapo contre les assassinats et les arrestations du 19 mai.

NICOD (Auguste), de Fareins (Ain), 23 ans employé au Monastère depuis le 10 novembre 1943. Arrêté sans motif, conduit à Montluc. Interrogé une fois, libéré le 24 août.

RENDU (François), ingénieur, 8 rue Boisson à Lyon, 25 ans. Arrivé au Monastère la veille, 18 mai, pour faire une retraite. Arrêté comme officier de réserve, déporté en Allemagne.

PERRIN (Maurice), ingénieur, nationalité polonaise, véritable identité inconnue. Employé au Monastère depuis deux ans, de race juive, mais de religion catholique. Déporté en Allemagne.

FORMANNS (Egon), né à Aix-la-Chapelle, ayant des papiers d'identité belges, demeurant à Lyon depuis sa sortie du camp de concentration de Gurs (P.-O.).

OSTHEIN (Jean), ingénieur, nationalité allemande. Tous deux arrivés le matin au Monastère pour des achats de légumes et pommes de terre. Déportés en Allemagne.

A la fin de 1940, la Préfecture des Pyrénées-Orientales nous autorisait à accueillir un religieux allemand, Philippe von Elstermann, appartenant à un monastère belge, interné au camp de Gurs et qui devait mourir chez nous le 1^{er} avril 1942. Ses deux amis, libérés et vivants à Lyon avec des papiers belges, étaient venus le voir quelquefois et après sa mort se présentaient trois ou quatre fois chaque année pour des achats de produits alimentaires. Père Hermann leur servait d'interprète et fut arrêté avec eux.

Ils avaient quitté l'Allemagne à l'avènement du régime nazi et vivaient avant la guerre en Belgique.

Fait à Notre-Dame des Dombes, le 5 décembre 1944.

Le R. P. Abbé, supérieur :

Victimes de la guerre et de l'occupation.

1° *La guerre.* — Le Père HUGUES DE MONTJAMONT, 25 ans, lieutenant au 11^e régiment de zouaves, Légion d'honneur, Croix de guerre, tué le 15 mai à Limal (Belgique).

Extrait du *Journal de Route du régiment.*

« ... Il est environ 16 heures. Dans le parc du château de Limal, la compagnie Gayraud livre un combat acharné et inégal. Le lieutenant de Montjamont, commandant la C. A. 1, qui s'est

porté personnellement aux emplacements de combat de la S. M. 1 de Limal, participe à la lutte, et son attitude, sa conduite, sont dignes des plus hauts faits de notre histoire. Il est près d'un de ses canons de 25 du passage à niveau de la voie ferrée, il stimule les défenseurs, il encourage les blessés ; prêtre, il bénit et embrasse les morts. Armé d'un F. M. qu'il a remis en état, et appuyé à la barrière du passage à niveau où il a hissé un drapeau français, il lâche sans répit ses rafales meurtrières sur les assaillants. Les bombes et les feux des armes automatiques ennemies tombent drus sur le petit parc... Le lieutenant de Montjamont est atteint mortellement et s'effondre...

« Lieutenant-Colonel B..., commandant le Régiment. »

Le Frère Marcel BODOT, 38 ans capitaine au 91^e régiment d'artillerie. Légion d'honneur, Croix de guerre, tué le 11 juin 1940, à Nanteuil, près de Damery (Marne).

Prisonniers : Le R. P. IGNACE, Croix de guerre, prieur ; les Pères ALBÉRIC, Croix de guerre, ANTOINE et MICHEL ; le Frère EMMANUEL, convers.

2^o *L'occupation.* — Le Père Amédée NEYRET, 33 ans, prêtre, infirmier.

Le Père Maurice CORDIER, 61 ans, sacristain.

Tués lors de la perquisition faite par les Allemands au Monastère, le 19 mai 1944.

Le Père BRUNO, 41 ans, prêtre, professeur de théologie dogmatique, blessé le même jour d'un coup de mitrailleuse.

Le Père BERNARD, 41 ans, prêtre, céllierier, arrêté le 8 décembre 1943, emprisonné à Montluc, interrogé et torturé interné à Weimar en janvier 1944, transféré en mars à Belsen/Bergen.

Le Père HERMAN, 62 ans, prêtre, professeur de théologie morale, arrêté le 19 mai 1944, interné à Montluc jusqu'au 24 août.

Les Frères CHARLES (24 ans) et GÉRARD (21 ans), arrêtés le 19 mai 1944, internés à Montluc, relâchés le 23 mai.

*Interrogatoire du R. P. Herman Vodenik
de l'Abbaye N.-D. des Dombes, par la Gestapo de Lyon.
22 mai 1944.*

Le moment le plus dramatique d'un détenu de Montluc était son interrogatoire à la Gestapo ; il ne s'agissait ordinairement pas de savoir si le prévenu était coupable ou non, le sort de chacun

paraissant fixé d'avance, mais d'obtenir des aveux par tous les moyens, y compris les plus terribles et les plus barbares. Le lundi, 22 mai au matin, le gardien vint m'appeler : « Vodenik Yvan, police ! » On m'avait bien dit que les jours précédents, deux ou trois prévenus avaient expiré sous les coups, cependant je n'avais pas peur ; le pire pour moi aurait été de rester, comme tant d'autres, des semaines et des mois sans seulement comparaître devant les enquêteurs. On n'avait à me reprocher que quelques lignes bénignes écrites à deux allemands réfractaires, j'étais décidé à ne rien cacher. Il est vrai que la brutalité avec laquelle j'avais été traité le 19 mai, au moment de mon arrestation, semblait indiquer que mon affaire pouvait avoir des dessous. Enfin, il en sera ce que le bon Dieu voudra, sa grâce ne me manquera pas.

Je suivis donc le gardien. Au rez-de-chaussée, je rejoignis le groupe du convoi. J'aperçu alors M. F... qui en faisait aussi partie. Il avait déjà été « interrogé » le lendemain de notre arrestation et était effrayant à voir : la figure, le cou, la tête, étaient noirs de coups. Il devait en être de même pour le reste du corps. Bien que placé près de lui il me fut impossible de lui dire un seul mot.

Dans la cour, un camion avec des soldats nous attendait. Les prévenus furent enchaînés deux à deux ; à ma surprise on me laissa libre de mes mouvements. J'appris par la suite qu'on agissait ainsi avec les prêtres et les femmes, cependant, vendredi dernier je ne m'en serais pas douté ! Je fus également surpris de la correction que les soldats me témoignaient. On nous fit monter et, quelques instants après nous arrivions à l'Ecole de Santé. Le camion chargé de prisonniers variait toujours, paraît-il, son itinéraire, on racontait qu'il avait subi plusieurs agressions et que des prisonniers avaient été délivrés. On nous fit descendre à la cave où chacun attendait son tour d' « audience ». Le mien arriva presque aussitôt ; je dus monter un escalier et je fut introduit dans une grande salle du premier étage. J'y aperçus d'abord l'officier qui s'était montré si méchant lors de la perquisition à N.-D. des Dombes, il était en civil et se tenait près d'un autre civil, le chef de la Gestapo ; une secrétaire-dactylographe travaillait dans un coin de la salle, elle semblait étrangère à ce qui se passait. Ils me reçurent avec une fureur indescriptible, vomissant les injures et les grossièretés comme des enragés : « Voilà ce voyou de moine ! Ce vieux c... ! etc., etc. Puis le chef me montra un dossier : « Là, nous avons des dépositions. Si tu n'avoues pas tout ce que nous savons déjà, nous allons te torturer tellement que tu ne

sortiras pas vivant d'ici ; quoique tu sois vieux et curé et n'importe quoi, cela ne nous gênera pas de te déshabiller et de te battre. » Trois nerfs de bœuf qui attendaient sur la table montraient que la menace n'était pas vaine. Je ne surpris rien à ces paroles : « Mais, messieurs, je n'ai rien à cacher, j'avouerai tout ». Je pensais qu'il s'agissait des fameuses histoires de dépôts d'armes ou de mes relations avec les deux Allemands réfractaires. « Nous savons très bien ce que sont les monastères. Je vais envoyer mes soldats qui vous pèndront tous à vos tilleuls, et des bombardiers pour mettre votre maison en pièces. A quoi bon des monastères ? C'est des maternités qu'il faut. » Après ce préambule si gracieux, le chef me fit asseoir vis-à-vis de lui et l'interrogatoire commença.

« D'où es-tu ? — De Basse-Styrie (En 1941, incorporé au Reich) — Donc tu es Allemand. — Pardon, monsieur, notre pays est occupé par l'Allemagne, mais je suis Slave. » Il se mit à crier : « Folie ! Il n'y a plus de Slaves là-bas. Autrefois on en parlait, mais maintenant le Führer a tout arrangé. Vous êtes tous des Allemands ! » Et il accentua avec solennité : « Oui, dans tes veines coule du sang allemand ! » Ce n'était pas le moment de rire, je ne répliquais rien et je fus inscrit comme allemand. Plus tard je compris que c'était providentiel, sans cela j'aurais été rangé un jour ou l'autre dans la catégorie des otages à fusiller. Aucun Allemand, que je sache, n'a été fusillé, sauf s'il était condamné à mort, mais jamais comme otage. On prenait des Français, des Juifs ou des Slaves, principalement des Polonais. « Comment se fait-il que tu es en France ! » Je répondis être venu de mon Monastère de Yougoslavie pour enseigner la théologie à Notre-Dame des Dombes, notre maison-mère. « Alors, vous pouvez changer de Monastères ? — Oui, s'il y a des raisons graves. — Et vous continuez à faire ce que vous faisiez avant ? — Mais oui. » Je comprenais de moins en moins. « Et que fais-tu aux Dombes ? » Alors je lui racontais mes diverses occupations. « Et les autres, que font-ils ? — Mais nous vivons notre vie religieuse. — Votre vie religieuse ? Nous avons vu en Allemagne ce que c'est que la vie religieuse. Votre Maison, y compris l'hôtellerie, n'est qu'un antre d'immoralité ! Voilà votre vie religieuse. nous le savons très bien, mais nous saurons y mettre un terme. Une preuve, ce sont les deux qui gisent tués. Pourquoi voulaient-ils se sauver ? Parce qu'ils n'avaient pas la conscience tranquille. Quelqu'un qui n'a rien à se reprocher n'a jamais peur d'un soldat allemand ! » Comme j'ignorais dans quelles circonstances

mes deux confrères avaient été abattus, je mis leur prétendue fuite sur le compte de la peur et de la nervosité. « Comment au Monastère on serait nerveux ! C'est moi qui suis nerveux, moi qui jour et nuit ai à faire avec toutes sortes de terroristes, de scélérats et autres politiques ! » Puis, il revint sur l'immoralité : « Ce sont ces aveux-là que vous voulez avoir de moi ? La réponse est bien simple. Je suis aux Dombes depuis 1936, et jamais je n'ai remarqué la moindre chose de répréhensible. » Il m'interrompit en criant : « menteur ! menteur ! Est-ce que jamais de ta vie tu as dit la vérité ? » Je continuais : « Monsieur, croyez-moi si vous voulez, je suis entre vos mains, faites de moi ce que bon vous semble, tuez-moi sur place si vous voulez, mais jamais je ne pourrai dire autre chose que la vérité. » Alors il dit à l'officier : « Tu entends ce qu'il dit ? Qu'il se ferait tuer sur place plutôt que de dire autre chose. » Je repris : « Oui, messieurs. » Et je répétais encore une fois ce que je venais de dire. « Oh oui ! Je sais ce que vous êtes vous autres catholiques. Moi aussi j'étais catholique, mais j'ai abandonné cette religion abominable. Et votre véracité ! Nous avions chez nous des généraux français, de grands catholiques, qui avaient juré solennellement de rester fidèles à l'Allemagne, et le lendemain ils s'évadaient. — Monsieur, ce que disent ou font les autres ne me regarde pas. Je ne suis responsable que de moi-même. »

En ce moment il y eut une interruption : un agent de la Gestapo et un milicien italien introduisirent un jeune homme étroitement garotté et le présentèrent au chef : « Voici un dangereux terroriste de Pontarlier que nous cherchions depuis longtemps et que nous venons de capturer. » Le chef les remercia et les congédia. C'était un beau jeune homme d'un peu plus de vingt ans, large d'épaules, le front haut, la figure franche éclairée d'un beau sourire. Le chef se leva et se mit à le souffleter avec une violence inouïe, criant en français : « C'est toi qui fais sauter les trains, qui tues les soldats allemands ! » Chaque mot était accompagné d'une gifle. Remarquant à son cou une médaille de la Sainte-Vierge, il s'échauffa encore davantage : « Oui, c'est ça ! Des dévôts assassins ! Voilà ce que vous êtes, vous autres catholiques ! » Le patient ne répondait que par son doux sourire, il me semblait voir l'image de la France cherchant à se libérer et l'Allemagne qui la souffletait. Il fut ensuite emmené ; les jours suivants on put l'apercevoir en cellule, puis il disparut.

Le chef se rassit et mon interrogatoire reprit avec un peu plus de calme. Il en vint à mes relations avec M. F..., et commença à

énumérer ses griefs : « Ce traître à sa patrie, connu en Allemagne comme ennemi personnel d'Hitler ! (Il ne disait pas M. Hitler.) Et il aura ce qu'il mérite ! » Et il me tendit un feuille du fameux dossier. Il y était dit que M. R..., chez qui M. F... logeait en arrivant à Lyon était venu en pleurant se plaindre de tout le mal moral que son hôte avait fait dans sa famille. « Que doivent penser les Français, d'Allemands qui accomplissent d'aussi abominables actions ! »

Très surpris de cette lecture, car je ne connaissais pas M. F... sous ce jour-là, je restais un instant sans mot dire : car enfin, tout est possible ; je répondis toutefois, qu'à ma connaissance, on n'avait jamais rien reproché de semblable à M. F... Cependant, au cours des semaines de cellule qui suivirent, cette déposition me revenait et m'accablait. Je parvins à me libérer de mon angoisse en me rappelant que M. F... avait dû fuir la maison de M. B... depuis plus d'un an, car il avait failli y être pris, pour se réfugier, sur le conseil de M. R... lui-même dans un couvent de religieux à la Croix-Rousse. A sept reprises, la Gestapo était revenue à l'improviste chez M. R... espérant y trouver celui qu'elle recherchait ; si M. R... avait eu à reprocher de telles abominations à son ex-locataire, il lui aurait été facile — sans encourir le reproche de trahison — de le livrer à la justice de son pays, c'était en même temps mettre fin aux tracasseries dont il était l'objet. Après ma libération, une visite à la famille R..., où le souvenir de M. F... est resté en vénération, mit définitivement fin à mes doutes. On voit par là ce qu'il faut penser des procès de moralité intentés en Allemagne aux maisons religieuses et aux ennemis du régime nazi.

Le chef voulut ensuite savoir la façon dont M. F... avait connu notre Monastère. Je lui fit le récit de l'arrivée aux Dombes en 1941, de Philippe von Elsterman, religieux d'une de nos maisons de Belgique, arrêté par les Belges le 10 mai 1940 et transféré avec d'autres Allemands de Belgique, au camp de Gurs (Pyrénées-Orientales). Très malade, le Frère Philippe avait bénéficié au camp de la grande charité de M. F... lequel, libéré à son tour, était venu visiter son ami plusieurs fois par an pour une journée de récollection. « Qu'est-ce que c'est qu'une récollection ? — On prie et on fait des méditations. — Qu'est-ce que c'est que la méditation ? » Voyant qu'une explication n'aurait servi à rien, je répondis que M. F... venait se reposer. « Pour s'adonner à son immoralité ? reprit-il. — Mais, monsieur, je ne vous comprends pas. Qu'est-ce que vous pensez de nous ? — Alors, vraiment chez vous,

il n'a rien fait contre la morale ? — Monsieur, de ces choses là, on ne parle même pas. — On va vous confronter. »

A noter que M. F... venait d'obtenir l'autorisation d'organiser le service religieux du camp de Gurs lorsque son ordre de libération lui parvint ; il resta volontairement trois mois de plus pour achever la chapelle et faire assurer un service régulier.

On le fit donc entrer ; tout heureux de le revoir, je me tournai déjà pour lui sourire, mais le chef devinant sans doute ma pensée, ordonna de le laisser au fond de la pièce, le visage contre le mur ; après quelques instants de réflexion, il le fit sortir. Je compris que ma déposition se trouvait conforme à ce que, deux jours auparavant mon pauvre ami F... avait déclaré, sous une grêle de coups et qu'une confrontation que nous ne redoutions ni l'un ni l'autre, devenait gênante pour le policier ; elle n'eût donc pas lieu.

Mon interrogatoire se poursuivit encore, le chef désirant savoir comment j'étais entré en relation avec lui. J'expliquais que le Frère Philippe von Elsterman ne sachant pas un mot de français, j'étais son interprète au Monastère et que vu la gravité de son état, j'avais même la permission d'aller le visiter dans sa cellule de malade ; il eût ainsi l'occasion de me présenter à ses amis et je les recevais lorsque par la suite, ils venaient au Monastère.

On en vint à la lettre qui avait motivée mon arrestation ; je reconnus avoir en effet écrit à M. F... que le Père Supérieur acceptait qu'il vint avec M. O... passer quelques heures chez nous. entre le train du matin et celui du soir, le 19 mai, et lui avoir recommandé de porter sur lui des papiers bien en règle car, fréquemment, il y avait dans notre région des barrages de contrôle. « Ainsi, fit-il, au lieu de faciliter le travail de la police allemande, tu y mets obstacle ! Cela pourrait te valoir une balle dans la nuque ! » Il demanda ensuite à connaître par le détail notre vie monastique ; je lui en fis un tableau sommaire ; à l'article du silence cistercien il m'interrompit brusquement : « Quelle bêtise ! Il faut que j'aille là-bas pour y mettre ordre. Et pouvez-vous sortir ? — Quelquefois, dis-je, pour des raisons graves. — Et quelles sont ces raisons graves ? — Par exemple, aujourd'hui, moi je me trouve ici. — Oui, mais d'autres raisons. — A présent nous sortons toutes les nuits pour prendre la garde sur la voie ferrée. » Il en fut très surpris, car il ne savait rien de tout cela. « Qui vous a commandé de le faire ? — Ce sont les autorités françaises. » Et je dus lui expliquer dans les moindres détails comment cela se passait. Il m'écoutait avec une attention extrême. A

la fin il s'exclama, frappant avec force sur son bureau : « Ah ! Voilà qui est bien ! Voilà qui est bien ! Voilà qui est intéressant ! Il faut que j'y aille voir un jour. » Hélas ! Il n'en eût pas le temps, quatre jours plus tard, enseveli par les bombes anglaises sous les décombres de l'Ecole de Santé ainsi que l'officier qu'il prenait à témoin de sa satisfaction, ils avaient à subir l'un et l'autre un interrogatoire plus redoutable, celui du tribunal de Dieu. Pour le moment, il trouvait que la garde des voies ferrées était l'unique activité utile du Monastère, le ton avait complètement changé.

Il tapait lui-même à la machine les parties importantes de mes déclarations ; il me fit relire son texte que je trouvais acceptable, je ne manquais pas de le lui dire et j'y apposais sans difficulté ma signature. Après quoi il prit un air bon enfant et me dit : « Alors, mon pauvre ami, qu'allons-nous faire de toi ? » C'était, semble-t-il la liberté ; je ne crus cependant pas devoir répondre. Il se leva, je l'imitais et il me fit sortir. Dans le couloir il y avait deux escaliers, l'un qui montait, l'autre qui descendait ; je m'engageais dans le premier, mais il me cria : « Non, non, pas celui-là, il est pour les gens honnêtes. Pour les c... comme toi, c'est la cave. »

A l'entrée du couloir souterrain les soldats attendaient ; il faut croire que malgré cette dernière apostrophe mon contentement était visible car l'un d'eux dit aux autres : « Regardez donc le Pasteur, il ne s'en fait pas d'être ici, il rit même. » En effet, j'étais heureux, je venais, avec le secours de Dieu, souvent invoqué, de combattre un bon combat, l'épreuve si redoutée se terminait en outre par l'espérance de la liberté. Le sous-officier s'approcha de moi et me demanda ce qu'on avait décidé. « On n'a rien décidé, du moins on ne m'en a rien dit. — Mais si, les messieurs ont dit que vous seriez envoyé en Allemagne. — Fichtre !... »

A la cave, je trouvais notre Frère Gérard arrivé par un second voyage du camion. Il nous était interdit de parler, mais les consignes ne prévoyaient pas les signes du code cistercien ; les sentinelles un peu interloquées nous regardaient sans savoir si elles devaient s'opposer à ce genre de communication. Il me fut possible de lui faire comprendre que le « chapitre » n'avait pas été terrible, exempt de coups de « discipline » et qu'il fallait avoir bon espoir. En fait, il ne fut pas maltraité, les questions sur l'immoralité ne lui furent même pas posées ; on s'efforça d'obtenir de lui des déclarations sur les prétendus dépôts d'armes... et le lendemain soir il avait la satisfaction de coucher dans sa cellule de moine....

Parmi ceux qui attendaient avec nous se trouvait une dame juive très distinguée, accompagnée de ses deux fils qui venaient d'être battus. Elle était désolée à faire pitié et dès que le gardien s'éloignait un peu, la tendresse maternelle l'emportait, elle s'approchait de ses enfants, les caressait et murmurait : « Comment échapper aux griffes de ces brutes ? » Je restais là environ une demi-heure, puis, comme il y avait assez de prisonniers pour faire un voyage de retour, le camion nous reconduisit à Montluc. En arrivant dans la cour on faisait justement l'appel des Juifs. Par dérision, un feldwebel criait de toutes ses forces en prononçant leurs noms : « Rachel... Esther... Sarah... » C'est sur cette évocation biblique que la porte de la cellule où je devais attendre, trois mois et demi la libération, se referma sur moi.

Quant à M. F..., cet ennemi personnel d'Hitler, ce traître si redoutable que la police du Reich cherchait depuis si longtemps, oublié à Montluc après la destruction de son dossier et la mort de son tortionnaire, j'eus l'occasion de l'entrevoir, guéri de ses meurtrissures, qui de loin me faisait un signe amical. Il fut dirigé sur Fresnes un mois avant le retrait des Allemands.

La Trappe des Dombes à l'honneur (1).

Après de sombres journées, la Providence se plaît à faire lever un soleil radieux et, pendant que tel ou tel de ses serviteurs se sacrifie obscurément pour une grande cause, en fin de compte sa cause, elle leur prépare de consolantes compensations. C'est ainsi que, le 15 septembre dernier le Monastère de la Trappe des Dombes (Ain), après avoir été visiblement béni de Dieu, après avoir été l'objet d'une considération distinguée, a été officiellement récompensé devant les hommes de ses sacrifices et de ses services durant la grande épreuve nationale. A sa grande surprise et avec une certaine émotion, le R^m P. Abbé Dom Alexandre Pontier pouvait annoncer à sa communauté que la Croix de la Légion d'honneur était décernée à l'abbaye, au titre de la Résistance, ainsi qu'au Père Bernard, déporté et mort en exil.

Le dimanche 15 septembre, le Monastère est prêt à recevoir ses hôtes de marque. A travers la brume matinale, on devine le moutier : harmonieux ensemble de bâtiments en brique rouge, étalés sur une faible crête de l'immense plaine des Dombes.

Tandis qu'enveloppés de leur grand silence, rompu seulement par le carillon des cloches, les religieux, moines blancs et convers

(1) Article paru dans *La Croix* du 3 octobre 1946.

bruns, descendent au porche d'entrée, au fronton duquel flottent des drapeaux tricolores, arrivent les personnalités qui vont donner à la cérémonie son caractère officiel et grandiose, malgré sa simplicité monastique : M. Robert Lhoste, ancien agent de liaison du Père Bernard, et son camarade de déportation ; M. le commandant de gendarmerie Verchère, qui fut aussi le compagnon d'infortune du Père Bernard ; le commandant Touret, représentant le général gouverneur de Lyon, retenu dans le Vercors par une cérémonie du même genre ; M. Rigade, préfet de l'Ain, accompagné de M. Domingeon, député ; MM. Blanc, président du Conseil général ; Durand, président de la C. G. A. ; Duluet secrétaire général de la Préfecture ; Lambertin, chef de cabinet ; Léopold de Poncin. Des officiers sont également venus : M. le colonel Roman, ancien chef du maquis de l'Ain, aux côtés du préfet et du R. P. Abbé, accueillent ensuite le général Guillain de Bénouville, représentant M. Michelet, Ministre des Armées, retenu par d'autres tâches.

Après la sonnerie : *Aux champs*, exécutée par la fanfare de Saint-Paul de Varax, le général de Bénouville ouvre le ban et fait lecture des deux citations adressées à la Trappe des Dombes et au Père Bernard :

Citation à titre collectif. — « Trappe des Dombes. Belle communauté religieuse qui, dès 1940, a opéré le camouflage d'un dépôt de 700 tonnes de matériel de guerre. Monastère occupé de décembre 1942 à mars 1943, a continué de servir en donnant asile en permanence aux réfractaires français, étrangers, juifs, de toutes les conditions. Grâce à ses ressources matérielles, intellectuelles, spirituelles, a pu rendre des services importants aux F. F. I. ; a facilité par tous les moyens en son pouvoir la lutte clandestine contre l'envahisseur. Par les pillages et les incendies dont il a été l'objet, par ses religieux morts à la tête des unités militaires qu'ils commandaient, par ses tués du 19 mai 1944, ses déportés, ses prisonniers, par le magnifique combat d'un Père Bernard, l'attitude générale de ses membres, le Monastère de la Trappe des Dombes a payé à la Résistance française une sanglante rançon. »

Citation du R. P. Bernard. — « Gabriel Curis, en religion R. P. Bernard, officier des F. F. I., sous-lieutenant de réserve, au lendemain de la défaite, chargé par son supérieur de participer à l'organisation du camouflage du matériel de l'Armée française,

a apporté à cette mission un dévouement et une compétence hors de pair.

Par son audace et son courage, a récupéré d'importants lots de matériel de guerre. Arrêté une première fois en 1942 et relâché faute de preuves, a continué, malgré la surveillance dont il était l'objet, à porter secours et aide à la Résistance.

« Arrêté par la Gestapo le 8 décembre 1943, emprisonné à Montluc, torturé à l'École de Santé de Lyon, déporté à Buchenwald-Dora, a donné à ses compagnons le maximum de ce qu'ils pouvaient attendre de son caractère de prêtre, d'officier et de résistant. Mort pour la France à Belsen le 11 avril 1944. Magnifique figure de Français, au sourire légendaire, dont la bravoure n'avait pour sommet que son inépuisable charité. »

C'est au milieu d'un silence impressionnant et d'une vive émotion que tombe chacune des courtes phrases de ces citations, vibrantes de fierté patriotique. Maintenant, deux religieux officiers, en coule blanche, s'avancent portant des coussins destinés à recevoir les décorations.

Croix de la Légion d'honneur et Croix de guerre sont épinglées d'abord sur le blason de l'abbaye, puis deux semblables sur le crêpe, à côté de la première décoration de Père Bernard... Le colonel Romans, le vaillant chef du maquis de l'Ain, évoque alors en quelques phrases très simples ce que le Père Bernard fut pour lui, pour la Résistance : un collaborateur hors pair par son intelligence pratique, son savoir-faire, son courage tranquille et audacieux, son moral à toute épreuve.

« Je tiens à le dire, souligne le colonel, le premier véhicule qui fut mis à la disposition du maquis de notre région nous fut remis par le Père Bernard, camionnette légendaire, qui fut de tous les coups de main : elle garde le nom de *Maquisette*. Par ailleurs, ici, au Monastère, nous avons toujours trouvé, reçu, tout ce dont nous avons besoin. Une telle collaboration ne s'oublie pas ! De cette cérémonie, nous ne garderons pas que des sons fugitifs, ajoute-t-il, mais gravée dans notre mémoire, l'image bien vivante de celui qui a su vivre et mourir pour ses frères les Français.

Il termine d'une voix que l'émotion étreint :

« Il faut que le grand public sache qu'ici est l'un des plus grands flambeaux de la résistance spirituelle de notre pays. »

Le discours du général de Bénouville révèle soudain aux habitants de la « Maison du grand silence » la présence d'un orateur. L'émotion des assistants était déjà grande ; elle va atteindre son comble. Le général aux folles prouesses, qui traversa cinquante

fois la frontière, représente bien la France libérée, vivante, rajeunie, joyeuse, enthousiaste. Il évoque tout d'abord cette heure sombre où, traqué, il fut sur le point de demander asile aux moines, sachant d'ailleurs de quel cœur il aurait été reçu, aidé, entouré. Il affirme les regrets de M. Michelet, qu'il aurait bien aimé accompagner ici, mais non point remplacer. Il évoque enfin la figure souriante et virile du Père Bernard, que son âme de soldat est faite pour comprendre : « Heureux le chevalier que la mort nous dérobe », chante-t-il avec Ronsard..., il évoque aussi la « douce France » telle que nos poètes l'ont chantée, expliquant comment l'unanimité des Français s'est réalisée, aussi résolue et farouche à chasser de cette terre aimée les envahisseurs, résolu, eux, farouchement et brutalement, à la piétiner... La Patrie est sauvée, mais elle reste, telle une grande blessée, pantelante, exsangue. Chez nous, partout des ruines, des dévastations ; c'est la pauvreté, souvent la misère, et des deuils sans nombre. La France est le pays qui a le plus souffert et perdu, les Russes et nos ennemis mis à part. Il ne faut pas que tant de souffrances, de sacrifices, soient inutiles. Recueillons-nous, écoutons la voix des morts et les leçons de ces années terribles. Certes, le Père Bernard, ce Monastère, ont rendu à l'œuvre de la libération des services matériels signalés, mais ce qu'il faut dire bien haut, c'est que toutes ces ressources matérielles gardées pour les forces françaises de l'intérieur n'étaient rien à côté de ces forces morales que vous représentiez et des forces spirituelles que vous étiez. Au fond, c'est en cela que consiste votre grande part dans la libération et dans l'œuvre de reconstruction nationale. Pourquoi le Père Bernard a-t-il été si fort et si confiant, héroïque, en un mot, au milieu des tortures que plusieurs fois il a subies, et jusqu'à son dernier souffle ? Parce qu'il avait la foi, une foi et un idéal inébranlables ! Il était de la grande race des idéalistes qui voient plus haut et plus loin que les intérêts présents, immédiats, personnels, temporels, matériels. Il a été jusqu'à lancer à ses bourreaux cette sublime apostrophe : « Allez-y, je crois à la résurrection des morts ! »

Ayant choisi à la Trappe une vocation de renoncement, il n'a pas été étonnant qu'à l'heure du danger commun, de l'humiliation nationale, le Père Bernard se soit dressé pour servir jusqu'au bout la cause commune, nous apportant à ce moment-là, et maintenant encore, un soutien et un exemple. La Résistance a été une œuvre de foi commune, une marche dans le sens d'une vocation suprême ; sachons rester unis les uns avec les autres, quelles que soient

nos divergences d'idées. Recueillons-nous, nous sommes responsables devant nos morts. Nous portons dans nos mains leurs sacrifices ; si nous savons nous unir, notre patrie sanglante et meurtrie se relèvera sûrement : la France est éternelle !

Après des évocations aussi sublimes, le R^{me} P. Abbé remercia d'abord, en son nom et au nom de la communauté, le général de Bénouville, et, en lui également, M. Michelet, pour la distinction octroyée au Monastère des Dombes et au Père Bernard, surtout pour leur sympathie et leur dévouement, qui constituent notre plus grande récompense et notre plus grand honneur. Puis, il salua en termes choisis M. le préfet de l'Ain et notre cher député, M. Dominjon ; il fit ressortir la sage administration du premier et la compétence du second. Il complimenta avec une complaisance marquée M. le colonel Romans, succédant en cela au bon Père Bernard, pour l'entourer d'estime et de gratitude respectueuse. Il n'oublia pas de remercier M. le gouverneur de Lyon en la personne de son représentant, ni aucune des autres personnalités.

Poursuivant, Dom Alexandre, en quelques mots, sous forme d'une simple énumération qui en dit long, et d'une voix tremblante d'émotion, rappelle en quoi a consisté la contribution de ses religieux au service du pays : deux religieux sont tombés en 1940, à la tête de leurs troupes : le lieutenant de Montjamont et le capitaine Boidot (polytechnicien ex-ingénieur en chef des chemins de fer d'Indochine), tous deux décorés de la Légion d'honneur. Cinq furent emmenés en captivité ; deux religieux fusillés, un blessé, lors de la fameuse journée de la perquisition par la Gestapo, le 19 mai 1944 ; quatre religieux internés à Montluc, dont le P. Bernard, mort de misère dans le camp d'extermination de Belsen.

Cependant, en prélat et en supérieur de communauté bien française, le R^{me} P. Abbé ne pouvait oublier que les événements de l'histoire sont des leçons pour les hommes, les contemporains et la postérité : « Ah ! puissions-nous, supplie le R^{me} P. Abbé, devant Dieu, puissions-nous ne jamais revivre de pareilles années, revoir des heures aussi sombres, notre pays aussi souffrant et abaissé ! Pour cela, mon général, l'union des Français au service du bien commun est de première nécessité, et nous prions jour et nuit pour qu'elle se réalise. Quant à nous, poursuit-il, notre dévouement à la famille française est total et acquis d'avance. Nous n'avons fait que notre devoir, et si les mêmes circonstances se représentaient nous recommencerions. Comptez sur nous pour

l'œuvre de relèvement du pays ; sur l'appoint de nos forces morales et spirituelles, et de même que nous avons accueilli toutes les misères, sans nous occuper des races et des opinions, nous continuerons à contribuer à l'union, à l'unité, de tous nos moyens et par notre prière constante et universelle. »

La cérémonie officielle est terminée. Le cortège et une grande partie des assistants se dirigent vers l'église abbatiale où va commencer l'office religieux. Auparavant, le R^m P. Abbé entraîne ses invités à la grande salle de l'Hôtellerie où un vin d'honneur est préparé. Puis, saisie par l'ambiance de recueillement des cloîtres, c'est presque à pas furtifs que la nombreuse assistance, les personnages officiels en tête, pénètre dans l'église, et s'avance, de façon à encadrer le chœur. Les Pères chantent la Messe du Saint-Nom de Marie, mélodie purement grégorienne et dont l'interprétation n'a pour but que la piété. A l'Offertoire, s'élève le chant grave de l'orgue, mais nullement funèbre : le P. Bernard n'est pas à pleurer, mais à bénir et à envier ! Lorsque le Saint-Sacrifice fut achevé, tous se retirèrent, pénétrés de la paix de la maison de Dieu et hantés peut-être par cette parole surprenante du Christ Jésus, que M. Henry Bordeaux n'est pas « parvenu à entendre une seule fois sans frémir » : « Je suis la Résurrection et la Vie, celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra ! »

Ayant regagné le portail d'entrée, le cortège fut accueilli par la *Marseillaise* qui l'immobilisa une minute ; puis, la nombreuse assistance se dispersa, profondément impressionnée.

Deux journalistes résumèrent en beauté ces dernières émotions : l'un d'eux écrit : « Quelle impression étrange, bouleversante, que d'entendre notre hymne guerrier à la porte de cet asile de paix qui s'orne d'une statue de la Vierge ; mais Notre-Dame, Reine de la paix, sait bien que ces Français ne font la guerre que parce qu'ils aiment passionnément la paix. » L'autre rédacteur termine par ces lignes : « Et la Trappe refermera ses portes sur la gloire qui vient d'entrer. De ce jour mémorable, il restera un souvenir : deux coussins sur lesquels deux rubans rouges font une trace de sang... »

Les sentiments intimes des moines, avant, pendant et après la cérémonie, chacun les ignore, mais les devine. Toujours est-il qu'elle était bien d'actualité cette parole qu'un moine devait lire pendant le repas de la communauté suivant la cérémonie : « Quand quelqu'un fait du bien sur la terre, ce n'est rien en comparaison de celui qu'il pourra faire lorsqu'il sera rendu au ciel. »

Cette parole d'un humble Frère convers, thaumaturge et patron

du Canada, le Frère André, résume bien tout ce que Père Bernard reste pour nous et pour la France : un martyr de la patrie et un témoin de la foi.

La cité chrétienne compte un protecteur de plus.

APPENDICE

Nous avons placé en appendice des documents qui nous sont parvenus en dernière heure et que nous avons tenu à insérer en raison de l'intérêt qu'ils présentent.

*
* *

DOMINICAINS. (PROVINCE DE PARIS.)

Le 24 septembre 1947, rue de la Glacière, une plaque-souvenir fut inaugurée en l'honneur des héros du Couvent Saint-Jacques : le R. P. Guilhaire et le R. P. Chenault, victimes de la barbarie nazie, dont nous avons déjà parlé dans cet ouvrage. Au cours de cette émouvante cérémonie en présence de M. le général Chouteau, Gouverneur militaire de Paris, des décorations furent remises au R. P. Théry, un des artisans du débarquement allié en Afrique du Nord. Sur ce magnifique résistant, titulaire de la Médaille militaire, de la Croix de guerre, de la Medal of Freedom, de la Légion d'honneur, de la Médaille de la France Libre et de la Médaille des Opérations méditerranéennes, *Leland Rounds*, un Américain, nous a envoyé un témoignage qui vient d'être traduit en Français. Nous ne résistons pas au plaisir de vous le faire connaître :

« Vers la fin du mois de juillet 1941, à un apéritif donné par un de nos bons amis, Ridgway Knight et moi rencontrâmes pour la première fois le Père Théry. Nous ignorions à ce moment-là qu'il avait prémédité cette rencontre, pour savoir pourquoi nous étions à Oran et si nous avions d'autres devoirs que ceux de vice-consul et d'officier de contrôle, d'après les accords Murphy-Weygand. Nos intentions envers le Père étaient au contraire uniquement sociales. Il ne nous venait point à l'esprit que nous parlions à un homme qui devait jouer un rôle important dans nos plans. Ce fut lui qui nous mit aussi en contact avec les chefs d'un groupe qui devait, un an et cinq mois plus tard, aider nos troupes à débarquer sur le sol de l'Afrique du Nord, et, en ce faisant, aider la France à reconquérir sa liberté.